

13 043



VOYAGEURS
ETRANGERS
EN RUSSIE

du X^e au XX^e siècle

Textes choisis et présentés
par MICHEL FORSTETTER



LA TABLE RONDE

1947

13.043

MICHEL FORSTETTER

VOYAGEURS EN RUSSIE

Textes choisis du X^e au XX^e siècle

LA TABLE RONDE

1947

lib. fodor
25 RR.

CBGiOŚ, ul. Twarda 51/55
tel. 22 69-78-773



Wa5168125

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE
QUARANTE EXEMPLAIRES SUR ALFA BOUF-
FANT « FEATHERWEIGHT », NUMÉROTÉS DE
I A 40 ET DIX EXEMPLAIRES HORS COM-
MERCE, NUMÉROTÉS DE I A X. L'ENSEMBLE
DE CE TIRAGE CONSTITUANT L'ÉDITION
ORIGINALE.



13.093

Tous droits de reproduction réservés pour tous pays,
Copyright 1947 by Editions de la Table Ronde S. A.
VEVEY (Suisse).

NH-68936

N-4322703

✓
20/54

*Tout est obscur dans l'avenir du monde :
mais ce qui est certain, c'est qu'il verra
d'étranges scènes qui seront jouées devant les
nations par cette nation prédestinée.*

CUSTINE.

(1839.)

INTRODUCTION

On raconte que le jour de son avènement au trône, l'Empereur Nicolas II, prince timide et plein d'appréhensions (non moins justifiées que celles du jeune Louis XVI) demanda à son précepteur et ami Constantin Pobiedonoszew :

— Qu'est-ce que la Russie ?

Et l'autre avec un sourire désabusé :

— Sire, c'est une grande plaine recouverte de neige où les brigands mènent leur jeu...

Formule cassante d'un haut dignitaire sceptique, légiste et procureur général du Saint-Synode, qui ne se faisait pas d'illusions sur la pérennité de l'œuvre de Pierre le Grand. Mais tout en conservant son scepticisme, Pobiedonoszew aurait pu aussi bien répondre à son élève par une paraphrase de Charles-Quint :

— C'est plus qu'une plaine, c'est un monde.

Monde étrange, situé au bord de l'Occident européen et longtemps séparé de l'univers romano-germanique par une triple barrière, plus infranchissable que la Grande Muraille de Chine ; l'espace, le temps et l'hiver.

Pendant des siècles, l'inconnu commençait derrière les sables du Brandebourg, par delà les lacs bleus et vides des Mazours, sur le versant nord-est des Karpathes. Les marécages de la Lithuanie, les champs et les prés d'une Pologne pauvre, inquiète et fastueuse s'ouvraient comme un rivage à pente douce sur un océan de terre, de vent et de nuages ; la Russie

semblait s'y perdre, à la recherche de ses frontières, toujours fuyantes vers un horizon inconnu...

Cette impression d'une mer pétrifiée, le voyageur moderne pouvait l'avoir lorsque, dans un train confortable, il roulait un jour, deux jours, trois jours à travers l'immense plaine. Celle-ci tantôt bruissait d'herbes pâles, tantôt ondoyait d'un blé doré ou étalait à l'infini sa glèbe triste et grise, sous un ciel aveugle, moucheté de corneilles.

Parfois un fleuve lent et large, aux berges plates, tendait sa bande d'acier dépoli à travers la route. Le train l'enjambait sur un pont de fer ou de bois. Le courant imperceptible ne reflétait que l'espace céleste. On aurait dit que son eau immobile était le vestige vivant d'une eau morte, retransformée en terre par un Dieu mécontent de Sa création.

Parfois, dans l'immensité des champs, un lointain clocher dressait sa mince silhouette marine. Il ressemblait à un phare, mais quelquefois il rappelait le mât d'un navire qui gonflerait sous la brise sa coupole blanche, comme une voile rebondie.

Des cavaliers passaient au loin. Ils profilait sur l'azur délavé des figures sans âge. Leurs petits chevaux hirsutes étaient pareils à ceux dont le hennissement avait annoncé la fin de l'Antiquité, l'intrusion de l'Asie dans le monde romain. Avec leurs bonnets ronds, leurs manteaux gris de terre, leurs minces lances noires, ces revenants de la steppe semblaient vivre une vie plusieurs fois séculaire. Ils auraient pu appartenir à une tribu de la Horde d'Or, à l'on ne sait quelle bande de voleurs du temps d'Ivan le Redoutable, de Stenka Razine ou de l'ataman Bolotnikov. Le paysan loqueteux qui se penchait péniblement sur sa charrue ancestrale, ne levait pas la tête à leur passage.

Soudain, vers le soir, sur un fond orange ou turquoise, un couvent fortifié — des tours trapues, coiffées en poivrière,

des murs crénelés, rose ou jaune paille, — surgissait à l'horizon. Il annonçait la fin de la route, l'arrivée au grand port.

Moscou, bruyante, rustique et seigneuriale, vous accueillait par son désordre savant et hospitalier. Avec ses rues longues et tortueuses, ses places rondes et vides, ses maisonnettes en bois et ses palais Empire, à fronton et à colonnades, intercalés entre des hautes bâtisses de brique ou de pierre, la ville s'étendait, énorme et chaotique, à travers un espace démesuré. Au-dessus de ce moutonnement de toits, le Kremlin dressait son apothéose étrange, Vérone et Byzance fraternellement réunies au bord de la nuit tatare... Des églises roses, garance ou émeraude dardaient leurs coupôles constellées dans l'air calme ; parfois les croix grecques qui les sommaient étaient chargées de chaînes...

L'Opéra, les ballets, les dîners gargantuesques, servis à des heures impossibles, chez des traiteurs barbus, dans des salles basses, tapissées de miroirs, où des garçons vêtus de blanc (et que l'on tutoyait) glissaient silencieusement sur un fond de palmiers, au son d'un orphéon nostalgique ; les soupers à l'aube, les Tziganes, les duels dans la neige, et la vodka, et les troïkas, — tous ces clichés rutilants de nos pères en voyage ont perdu beaucoup de leur banalité sonore. Aujourd'hui, on ne se soucie plus guère d'un exotisme un peu morbide, d'un gaspillage de plaisirs et de tristesses qui décidément ne relèvent point de cette moralité sociale dont notre époque de philanthropie agressive prétend raffoler.

Il se peut par contre que Saint-Pétersbourg, tirée au cordeau au milieu de ses marécages, « état-major d'une armée innombrable, campée dans la steppe », garde encore certains vestiges d'un romantisme suranné. Dans le destin de cette ville, le destin de l'Empire englouti semble se refléter. Capitale désaffectée, elle est restée à l'écart de la grande route sur laquelle la

Russie s'est engagée depuis 1917. Son nom même a été changé, le nouveau Fondateur ayant remplacé l'ancien sur les cartes géographiques et les mappemondes. Au crépuscule, dans ses larges avenues balayées par le vent de la mer, des spectres glissent encore le long des palais de Rastrelli, de Rossi et de Quarenghi ; il se peut que par les nuits blanches de mai, sur le Champ de Mars, au son des fifres et des tambours de la garde, Paul I^{er} mesure à l'esponçon les pas de ses grenadiers. Mais le jour même, — en pleine réalité — trois monuments équestres (que les maîtres de la Révolution ont judicieusement conservés) continuent à marquer dans le bronze le rythme changeant de l'histoire de Russie. Sur la place du Sénat, Pierre le Grand cabre son coursier avant de le lancer à toute allure de sa roche escarpée dans l'avenir ; sur la Place Saint-Isaac, Nicolas I^{er} — beau chevalier bardé de fer pour un vain tournoi spectaculaire — guide d'une main dure le galop lent de son palefroi ; enfin plus bas, à l'autre bout de la Perspective Nevski, Alexandre III reste figé dans une immobilité de songe ; le cheval de bataille dont il courbe la tête puissante par un coup de mors, semble enraciné dans le cube de granit qui lui sert de socle. On dirait que le Tsar et sa monture ne forment qu'un seul être mythologique ; et cependant on sent qu'un jour la bête impatiente rompra les liens de cuir et de fer qui l'enchaînent à son lourd cavalier.

Quant à la vieille province russe, triste et sordide, parfois pittoresque et toujours campagnarde, qui s'en souvient encore ? Avec ses maisons rustiques à un étage, ses terrains vagues, ses clôtures de planches, ses longues rues sans trottoirs (qui toutes aboutissent dans le vide) son borbier et sa poussière fumante, le chef-lieu du district (ouyezd) est rentré définitivement dans le domaine de l'histoire littéraire. Depuis longtemps, on ne le retrouve que dans les romans de Gogol, de Leskov, de

Tourgueniev. Nul personnage inquiétant (vêtu d'une redingote puce) ne salue plus d'un pauvre sourire la cathédrale couronnée d'un vol de corbeaux au milieu de sa place déserte, la caserne crépie à la chaux, le corps de garde au péristyle dorique et la guérite zébrée aux couleurs de Saint-Georges. Nulle berline ancestrale ne franchit plus la barrière grinçante, pour s'engager sur la chaussée bosselée, roulant et cahotant vers un repos incertain, vers l'hôtellerie décrépète, son borchtch et ses cafards.

Le chant du yamchtik s'est tu sur les routes et les grelots de l'attelage ne déchirent plus le cœur de leur tintement monotone. Au faite du poteau indicateur, l'aigle bicéphale, trois fois couronnée, ne profile plus sa silhouette rageuse et héraldique sur une platitude désolée de ciel bas, de champs noirs, de forêts lointaines (abri de loups, de vieillards anachorètes et de voleurs de grand chemin)...

Comme au cours des journées qui traînent et des années qui fuient, un visage familier accuse les marques du temps, des passions et de leurs ravages, mais reste cependant le même, ainsi la Russie nous présente des traits immuables que dix siècles d'histoire n'ont pas altérés. A l'époque de Fletcher comme au temps de M^{me} de Staël ou du bon « globetrotter » chilien, elle est toujours énigmatique et troublante. Elle se meut conformément aux lois sévères qui régissent sa destinée. Sous des aspects parfois contradictoires, ces lois lui prescrivent une dure discipline sociale, de lourdes responsabilités collectives, une vigilance continuelle, une vie monotone et militaire. Le rêve, la chanson, la foi et la révolte ont beau ouvrir leurs portes de sable et d'azur aux peuples innombrables qui gravitent dans l'orbite russe. Les grandes évasions qu'ils leur offrent sont fallacieuses ou temporaires. Elles ne peuvent changer la réalité...

Les voyageurs étrangers en Russie se sont montrés trop souvent dénués d'indulgence. Arabes, Anglais, Autrichiens, Français ou Danois n'ont pas ménagé à ce pays leurs critiques amères. Du X^e à la fin du XVII^e siècle, tous se sont évertués à n'y relever que des choses déplaisantes. Ils jugeaient sévèrement les mœurs et les institutions ; ils trouvaient les premières sauvages et les secondes despotiques ; ils se plaignaient de la rudesse du climat et de la malpropreté des gîtes. Le peuple leur paraissait sournois et misérable, la noblesse inculte, barbare et prétentieuse. Ce n'est qu'à partir du règne d'Elisabeth (1741-1762) que les hôtes venus de l'Occident (soit par curiosité, soit pour affaires, mais plus souvent en service commandé) veulent bien reconnaître certains agréments à la vie russe et à la société qui les accueille.

Depuis que la Moscovie s'est transformée en un empire gouverné à l'euro péenne, ces voyageurs (pareils au jeune gentilhomme parisien, relégué en province, dont parle Chamfort) commencent à trouver qu'en Russie, la bonne compagnie est comme partout, et la mauvaise excellente. Il est vrai que leur champ d'investigations reste fort limité. Les palais impériaux, les hôtels princiers, les salons des belles dames de la cour et de la noblesse ne sont que des serres chaudes, posées au milieu du vaste désert boréal. Ce ne sont que de petits îlots de verre, de marbre et de granit où des plantes étranges, charnues, hautes en couleurs, mais taillées à la française, respirent à l'abri des intempéries un air qui voudrait rappeler celui de Versailles.

Avec certaines variantes, cette aimable confusion dure jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Les exceptions ne font que confirmer la règle. Ainsi les lettres du marquis Adolphe de Custine, qui, en 1839, en plein règne de Nicolas I^{er}, — le plus prussien et le plus autoritaire des monarques russes, — entrevoit le grand

cataclysme qui devait s'abattre sur la Russie quatre-vingt ans plus tard, la fatalité et la forme spécifique de la révolution formidable qui y germait en silence.

Au reste, la sévérité des étrangers de passage semble en contradiction flagrante avec l'amour et l'attachement fidèle dont témoignent envers ce pays les nombreux étrangers qui s'y sont fixés à demeure. On dirait que « l'envoûtement russe » n'opère qu'à un rythme assez lent. Cependant sa puissance est à peine moins grande que la force assimilatrice de la Chine. Aussi se peut-il que la sévérité parfois vexante de certains journaux de voyage relève de cette défense instinctive qui nous pousse à exagérer les dangers et les risques d'une passion à laquelle nous ne nous sentons que trop enclins à nous abandonner.

Cette anthologie est nécessairement incomplète et subjective. Il a paru indiqué d'éviter, autant que possible, des digressions fastidieuses, des descriptions de monuments et de curiosités qu'on peut trouver dans n'importe quel guide, des échappées plus ou moins fantaisistes sur l'histoire et la géographie de la Russie. Quelques auteurs inconnus figurent parmi les « classiques » et les grands écrivains. Certains textes ont été utilisés, bien qu'émanant d'agents diplomatiques (et ceux-ci, tout en se déplaçant beaucoup, ne sont pas des voyageurs) ; mais avant la seconde moitié du XVIII^e siècle, on ne trouve guère des étrangers qui, pour leur plaisir ou par simple curiosité, aient poussé leur goût d'aventure jusqu'à vouloir pénétrer en Moscovie. Enfin, il a semblé utile d'apporter quelques extraits des récits de Jean du Plan de Carpin, de Rubriquis et d'Ibn Batoutah, bien que ces voyageurs ne fissent que traverser une partie du territoire russe pour se rendre chez les Tatars. De 1240 jusqu'à la fin du XV^e siècle, la Russie avait subi en effet le joug turco-mongol. Certains historiens

se plaisent à diminuer l'influence de la Horde d'Or sur les mœurs et les institutions du peuple russe, mais on n'a pas cru pouvoir éliminer d'un trait de plume le séjour prolongé de ces conquérants d'Asie (devenus les suzerains des princes russes) dans les steppes de la Volga.

Je tiens à exprimer ici toute ma reconnaissance à M. Georges Margoulies qui a bien voulu se charger de la traduction de quelques passages du Journal de Pedro del Rio (inédit en français) ainsi qu'à M. Charles Oehler qui m'a aidé dans mes recherches et dans l'adaptation du texte latin de Herberstein.

MICHEL FORSTETTER.

I

AHMED BEN FOSZLAN BEN ABBAS

*Ambassadeur du Khalife de Bagdad auprès
du Roi des Bulgares de la Volga, 922.*

J'AI vu les Russes qui venaient d'arriver avec leurs marchandises et campaient près du fleuve Itil (Volga). Jamais je n'ai vu des gens avec des corps aussi développés : ils sont hauts comme des palmiers et leur peau est couleur de chair et rougeâtre. Ils ne portent pas de camisoles ni de kaptans. Les hommes portent un vêtement de grosse étoffe drapé sur un côté du corps, pour garder une main libre. Tous sont armés d'une hache, d'un poignard et d'un glaive et on ne les voit jamais sans ces armes. Leurs glaives sont larges avec des traits ondulés sur la lame et d'un travail européen. Sur un côté de la pointe, jusqu'à la garde, sont représentés des arbres, des figures et autres choses similaires. Les femmes portent attachée sur leur poitrine, une petite boîte en fer, cuivre, argent ou or, suivant la richesse ou la dignité de leur mari. La petite boîte est munie d'un anneau, un couteau y est attaché. Elles portent au cou des chaînes d'or ou d'argent. Quand le mari possède dix mille dirhem (pièce d'argent), il fait faire une chaîne pour sa femme ; possède-t-il vingt mille, elle aura deux colliers et ainsi de suite ; chaque fois que le mari s'enrichit de dix mille dirhem, sa femme reçoit

une chaîne en plus et c'est pourquoi l'on voit souvent tant de chaînes au cou d'une femme russe. Leurs plus grands parements consistent en perles de verre vertes, telles qu'on les trouve sur les bateaux. Ils payent un dirhem pour une perle en verre de ce genre, ce qui est vraiment exagéré, et en font des colliers pour leurs femmes.

Ce sont les plus malpropres des hommes que Dieu ait créés : quand ils satisfont un besoin naturel, ils ne s'essuient jamais et ne se lavent non plus après la souillure de la cohabitation, tout comme s'ils étaient des ânes sauvages.

Ils viennent de leur pays et mettent leurs bateaux à l'ancre dans l'Itil, qui est un grand fleuve, sur les bords duquel ils se construisent de grandes habitations en bois. Dans ces maisons, ils vivent jusqu'à dix ou vingt ensemble ; parfois aussi plus ou moins.

Chacun a sa couchette en bois où il s'assoit et, avec lui, les filles et les belles qui sont destinées à être vendues. Il arrive ainsi que l'un prenne son plaisir avec une jeune personne, tandis que son ami les regarde faire. Il arrive même que plusieurs à la fois se trouvent dans cette posture, à la vue de tous. Quand un marchand entre dans leur maison pour acheter une fille, il se peut qu'il surprenne le maître de celle-ci occupé à l'étreindre et ne se laissant nullement déranger avant d'être assouvi.

Tous les jours, ils se lavent régulièrement visage et tête dans l'eau la plus sale et dégoûtante qu'on puisse imaginer. La servante apporte chaque matin une grande bassine remplie d'eau et la pose devant son maître ; celui-ci s'y lave le visage et les mains et également tous ses cheveux, les démêlant ensuite au-dessus de la bassine avec un peigne. Puis il se mouche, crache dans la bassine où il expédie aussi les résidus de ses mucosités. Quand il a fini, la servante porte la même

bassine au suivant qui est le plus proche de lui. Celui-ci procède comme le premier et la servante continue à porter la bassine de l'un à l'autre, jusqu'à ce qu'elle ait passé chez tous ceux de la maison, dont chacun se mouche, crache dans la bassine et s'y lave le visage et les cheveux.

Dès que leurs bateaux sont amarrés, chacun va à terre, emportant une provision de pain, viande, oignons, lait et boisson fermentée et se rend vers une haute stèle de bois qui a l'aspect d'un homme et est entourée de petites statues derrière lesquelles s'élèvent d'autres hautes stèles de bois. S'approchant de la grande statue de bois, il se prosterne devant elle et prononce ces paroles :

— O mon Maître, je viens du pays lointain, j'ai avec moi tant et tant de filles et tant et tant de peaux de zibelines.

Ayant ainsi énuméré toutes ses marchandises, il continue :

— Voici l'offrande que je t'apporte.

Il dépose alors ce qu'il a apporté devant l'idole de bois et dit :

— Je souhaite que tu me gratifies d'un acheteur bien muni de pièces d'or et d'argent, et qui m'achète tout ce que je veux lui vendre, sans discuter aucun de mes prix.

Ceci dit, il s'en va et si son commerce marche mal, prolongeant trop son séjour, il revient apporter une deuxième offrande et encore une troisième. Les difficultés pour atteindre son but continuent-elles, il offre un présent à une de ces petites statues, la priant d'intercéder pour lui, car il se dit : ne sont-elles (les statues) pas les épouses et les filles de notre Maître ? Et il continue ainsi de s'adresser tour à tour à toutes les statues, les priant, implorant leur intercession et s'inclinant humblement devant elles.

Souvent son commerce marche bien et il vend toutes ses marchandises. Alors il se dit : mon Maître a exaucé mon

vœu, il me sied donc de lui prouver ma gratitude. Là-dessus il prend un certain nombre de bœufs et de moutons, les abat et, ayant donné une partie de la viande aux pauvres, va déposer le reste devant la grande statue et aussi devant les petites autour de celle-ci, suspendant les têtes des moutons et des bœufs aux stèles de bois érigées derrière les petites statues. Mais la nuit, les chiens viennent et dévorent tout. Celui qui avait déposé les offrandes s'exclame alors :

— Mon Maître m'a montré sa bienveillance : il a mangé mon offrande !

Si l'un d'eux tombe malade, ils lui dressent une tente à quelque distance de la maison, l'y couchent et lui laissent un peu de pain et d'eau. Ils ne s'approchent pas de lui, ni lui parlent, et, ce qui est plus, ils ne vont même pas le voir pendant tout le temps de sa maladie, surtout si c'est un pauvre ou un esclave.

S'il guérit et peut se lever, il va rejoindre les siens, mais s'il meurt, on brûle son cadavre, à moins qu'il ne s'agisse d'un esclave, en quel cas ils le laissent tel qu'il est jusqu'à ce qu'il devienne enfin la pâture des chiens et des rapaces.

S'ils attrapent un voleur ou un bandit, ils le conduisent à un gros arbre où ils le pendent à l'aide d'une corde solide passée autour de son cou et le laissent pendu ainsi jusqu'à ce que le corps tombe en morceaux sous l'action du vent et de la pluie.

On m'avait raconté que parmi les coutumes qu'ils observent lorsqu'un de leurs chefs meurt, la moins singulière est de livrer le corps aux flammes.

Désirant connaître de plus près ces cérémonies, j'en eus l'occasion quand enfin on m'annonça un jour que l'un de leurs grands venait de mourir. Ils le couchèrent dans sa tombe,

au-dessus de laquelle fut placé un toit pour une durée de dix jours, temps nécessaire pour couper et coudre les vêtements destinés au défunt. Quand il s'agit d'un pauvre, ils le couchent simplement dans une petite barque faite exprès et brûlent le tout. Mais quand c'est un riche qui meurt, ils rassemblent ce qu'il possédait et en font trois parts : la première revient à sa famille, la deuxième servira pour la confection des dits vêtements funéraires et la troisième permettra d'acheter les boissons enivrantes qu'ils boiront le jour où la fille qui se voue à la mort sera brûlée avec son maître.

Mais en ces occasions, comme en d'autres, ils s'adonnent au vin d'une manière insensée, en buvant nuit et jour, et souvent il arrive que l'un d'eux meurt, le gobelet à la main.

Quand un de leurs chefs meurt, la famille demande qui de ses concubines ou jeunes favoris veut mourir avec lui et quelqu'un répond « moi ». La personne qui a prononcé ce mot reste liée à sa promesse et n'a plus la faculté de se dédire, ni ne la laisserait-on faire si elle le voulait. Il faut dire que ce sont généralement des femmes qui s'offrent ainsi, et il en fut de même lors de la mort de l'homme dont j'ai parlé plus haut. Quand la question fut posée, l'une des concubines répondit : « moi ». On la confia à deux autres filles qui devaient la surveiller et la suivre partout ; même parfois elles lui lavèrent les pieds. Puis les gens commencèrent à s'occuper des affaires du défunt, on se mit à couper les vêtements funéraires et à préparer toutes choses nécessaires.

Durant tous ces jours, la jeune femme était de bonne humeur, joyeuse, buvant et chantant comme à l'ordinaire...

Chez les Princes des Russes, il est d'usage que quatre cents des plus braves et des plus sûrs paladins restent avec lui en son château, prêts à se sacrifier pour lui ou à mourir

avec lui. Chacun d'eux a une jeune fille pour le servir, lui laver les cheveux et préparer la nourriture et la boisson. Mais il en a encore une autre, qui partage sa couche. Ces quatre cents filles s'assoient au sol, au pied de la très grande et très haute estrade princière qui est ornée de pierres précieuses. Quarante filles, destinées au lit du souverain, sont admises à s'asseoir près de lui en ce lieu élevé où le Prince prend parfois ses ébats avec l'une d'elles en présence des nobles de sa suite. Il ne descend pas de son estrade et pour satisfaire un besoin naturel, il se sert d'une bassine.

Veut-il sortir à cheval, on lui amène sa monture jusqu'à l'estrade d'où il l'enfourche. Et de même, pour descendre de cheval, il s'approche de l'estrade de manière à y pouvoir prendre pied.

Il a un remplaçant (vice-roi) qui commande ses armées, fait la guerre aux ennemis et le représente auprès de ses sujets.

L'écrivain arabe Jakoub Ben Abdullah (1179-1227) qui a transcrit cette relation de Ibn Foslan (dont l'original n'existe plus), conclut ainsi :

« Voilà les nouvelles que j'ai empruntées littéralement à la relation d'Ibn Foslan. Je laisse à cet auteur la responsabilité de leur exactitude. »

« Dieu sait mieux. »

Voir : Ibn Foslan, Reisen. Berichte über die Russen, etc., St-Petersbourg 1823.

II

JEAN DU PLAN DE CARPIN

Minorite italien qui, avec cinq frères de son ordre, le Minorite Bénédict de Pologne et les frères prêcheurs Ascelin, Simon de Saint-Quentin, Alexandre et Albert, fut envoyé en 1246 chez les Mongols par le pape Innocent IV, selon une résolution du Congrès de Lyon.

Nous partîmes par le commandement du pape en l'an 1246 pour aller vers les Tartares, afin de pouvoir détourner l'orage prêt à tomber sur l'Eglise de Dieu. Nous arrivâmes premièrement en Bohême, dont le roi nous conseilla de prendre notre chemin par la Pologne et la Russie, d'autant qu'il avait des parents assez proches en Pologne qui nous donneraient moyen d'entrer en Russie, et pour cela il nous donna des lettres avec des gens pour nous conduire et défrayer par tous ses états, jusqu'à ce que nous fussions venus auprès de son neveu Boleslas, duc de Silésie, que nous connaissions bien et qui était de nos amis. Il nous fit recevoir avec la même bonté que son oncle par tout son pays et de là nous fûmes vers Conrad, duc de Lantiscie où, de bonne fortune pour nous, nous rencontrâmes le seigneur Vasilic, (Basile), duc de Russie, qui nous instruisit au sujet des Tartares vers lesquels il avait envoyé des ambassadeurs qui n'étaient pas encore de retour.

Ayant donc su là qu'il nous fallait porter des présents à ces Tartares pour en être bien reçus, nous fîmes acheter quelques peaux de castor et d'autres animaux, sur les aumônes qui nous avaient été faites pour notre voyage. Ce qu'étant su par le duc Conrad de Cracovie et sa femme, par l'évêque du lieu et quelques seigneurs et gentilshommes du pays, ils nous firent donner force autre pelletterie. Le duc Basile, à la prière du duc de Cracovie, de l'évêque et des barons du pays, nous mena chez lui où il nous fit reposer quelques jours, nous défrayant de tout ce que nous pouvions avoir besoin. Nous le priâmes de faire venir ses évêques, auxquels nous fîmes la lecture des lettres de sa Sainteté, qui les exhortait de retourner à l'union de la Sainte Eglise Catholique et nous nous employâmes à les y convier et le duc aussi. Mais d'autant que le duc Daniel, frère de Basile, n'était pas là, mais qu'il était allé vers Bathy, ils ne purent nous faire aucune réponse là-dessus.

Après cela, ce Basile nous fit conduire par un des siens jusqu'à Kiovie, capitale de la Russie, mais ce ne fut pas sans péril de la vie, à cause des Lithuaniens qui faisaient d'ordinaire des courses dans la Russie, et principalement aux endroits par où nous avions à passer ; car pour les Ruthènes ou Russiens, nous n'avions rien à craindre à cause du guide que nous avions et aussi que la plupart d'eux avaient été tués ou emmenés par les Tartares. Etant arrivés à Danilov, nous y tombâmes malades à l'extrémité, après quoi, étant un peu mieux, nous ne laissâmes pas de nous mettre en chariot par des neiges et de grandes froidures, et enfin nous arrivâmes à Kiovie.

Là, nous eûmes avis que si nous nous servions des chevaux que nous avions amenés pour ce voyage en Tartarie, ils pourraient bien mourir tous de faim par les neiges, à cause qu'ils n'avaient pas l'adresse de chercher l'herbe dessous

comme le font les chevaux tartares et que là il ne se trouvait ni foin, ni paille ou autre fourrage. Sur quoi, nous résolûmes de laisser là nos chevaux avec deux garçons pour en avoir soin et les panser, et primes des chevaux de louage avec des guides. Le second jour après la Chandeleur, nous partîmes en cet équipage et arrivâmes au premier village de Tartarie, nommé Canove, dont le gouverneur nous fit donner d'autres chevaux et guides, jusqu'à un autre village où nous trouvâmes un capitaine nommé Michéas, homme très méchant et grand trompeur, mais nous l'adoucîmes tellement à force de présents, qu'il nous fit conduire jusqu'au premier logement des Tartares.

Etant venus vers Bathy aux confins du pays des Comans, nous fûmes logés bien à une lieue de ses tentes et de sa cour ; et comme on nous menait vers lui, on nous avertit qu'il nous fallait passer entre deux feux, ce que nous ne voulions faire en aucune façon ; mais ils nous dirent que nous ne devons faire aucune difficulté de cela, car ce n'était qu'afin que si par hasard nous avions quelque mauvais dessein contre leur maître et seigneur, ou si nous portions quelque venin, le feu pût emporter tout cela ; ce que nous leur accordâmes pour ce sujet-là et pour ôter tout soupçon de nous. Etant arrivés à sa borde ou tente, un de ses officiers et intendant, nommé Eldegaz, nous demanda de quels présents nous le voulions régaler ; nous lui répondîmes le même qu'à Corrensa. Et, ayant reçu nos présents et entendu les motifs de notre voyage, ils nous firent entrer dans la tente du prince, avec la révérence accoutumée, et l'avis de ne toucher le seuil de la porte ; puis nous proposâmes ce que nous avions à dire et lui présentâmes nos lettres, le priant que quelque interprète nous fût donné pour les faire entendre. Ce qui fut fait le jour de la Parasceve ou du Vendredi-Saint, et nos lettres furent traduites

en langue esclavonne, arabique et tartare. Ce qui fut présenté à Bathy qui lut et remarqua tout fort attentivement. Puis nous fûmes ramenés à notre logement mais ils ne nous donnèrent pour tout manger qu'une petite écuellée de millet pour une fois, et cela ne fut que la première nuit que nous arrivâmes.

Ce prince Bathy tient une grande et magnifique cour, et à tous ses officiers, ainsi que l'empereur même. Il est assis en un lieu élevé comme un trône, avec une de ses femmes, et tous ses frères, enfants et autres grands seigneurs sont assis sur un banc au milieu ; le reste est assis par terre derrière eux, les hommes à droite et les femmes à gauche. Les tentes sont de fine toile de lin et fort grandes, elles avaient été autrefois au roi de Hongrie. Personne n'a la hardiesse d'entrer dans sa tente, excepté sa famille, s'il n'y est appelé et quelque grand et puissant qu'il soit, à moins qu'on sache qu'il le veuille. Nous fûmes assis à sa gauche, comme sont tous les ambassadeurs, en allant ; mais quand nous retournâmes de la cour de leur empereur, on nous mit toujours à la droite.

On met au milieu une table proche de la porte de la tente et on pose dessus le boir dans des coupes d'or et d'argent. Et jamais Bathy ou autre seigneur tartare ne boit, principalement en public, qu'il n'y ait quelqu'un qui chante et joue de quelque instrument. Et quand il va à cheval, on lui porte toujours un parasol sur la tête au bout d'une lance. Et le même se fait à tous les autres grands princes et seigneurs tartares et à leurs femmes aussi. Ce prince Bathy est assez affable aux siens qui ne laissent pas pour cela de le craindre fort. Il est fort cruel en ses guerres et plein de ruses et stratagèmes, car ayant fait la guerre depuis longtemps, il y est assez expérimenté.

III

FRÈRE GUILLAUME DE RUBRUQUIS (XIII^e siècle)

*Cordelier envoyé en Tartarie l'an 1253 par Louis IX,
roi de France, alors en croisade en Syrie.*

LES Tartares n'ont point de demeure permanente et ne savent où ils doivent aller habiter le lendemain. Car ils ont partagé entre eux toute la Scythie, qui s'étend depuis le Danube jusqu'au dernier Orient et chaque capitaine, selon qu'il a plus ou moins d'hommes sous soi, sait les bornes de ses pâturages et où il doit s'arrêter selon les saisons de l'année. L'hiver approchant, ils descendent aux pays plus chauds vers le midi ; l'été ils remontent aux régions froides vers le nord. En hiver, ils se tiennent aux pacages destitués d'eaux, quand il y a des neiges, à cause que la neige leur sert d'eau. Les maisons où ils habitent pour dormir sont fondées sur des roues et des pièces de bois entrelacées et aboutissent en haut à une ouverture comme une cheminée faite de feutre blanc qu'ils enduisent de chaux ou terre blanche ou de poudre d'ossements pour la faire reluire ; quelquefois aussi de couleur noire ; cette ouverture de feutre par le haut est embellie de diverses couleurs de peinture. Au-devant de la porte, ils pendent un feutre, tissu de diverses couleurs qui représente des ceps de vignes, des arbres, des oiseaux et autres bêtes. Ils ont de ces maisons-là de telle grandeur qu'elles ont

bien trente pieds de long ; j'ai pris la peine quelques fois d'en mesurer une qui avait bien vingt pieds d'une roue à l'autre ; et quand cette maison était posée dessus, elle passait au delà des roues ; chacun de ses côtés avait pour le moins cinq pieds de large et j'ai compté jusqu'à vingt-deux bœufs pour traîner une de ces maisons ; onze d'un côté et onze de l'autre.

L'essieu entre les roues était grand comme un mât de navire, avec un homme à la porte pour guider les bœufs. Ils font aussi comme de grands coffres ou caisses de petites pièces de bois en carré qu'ils couvrent de même manière en dôme, et à l'un des bouts, il y a une petite porte ou fenêtre ; ces petites maisonnettes sont couvertes de feutre enduit de suif ou de lait de brebis, afin que la pluie ne les puisse percer.

Ils y serrent tous leurs ustensiles, leurs trésors et richesses, puis les lient fortement sur des roues et des espèces de charriots ou de traîneaux qu'ils font tirer par des chameaux afin de traverser les plus grandes rivières. Ils n'ôtent jamais ces coffres ou maisonnettes de dessus leurs traîneaux. Quand ils posent leurs maisons roulantes en quelque endroit, ils tournent toujours la porte vers le midi et à côté, deçà ou delà, à environ demi-jet de pierre, ils mettent ces grands coffres de sorte que leur maison est située entre deux rangs de ces chariots et coffres, comme entre deux murailles.

Leurs femmes font elles-mêmes de ces chariots très bien construits. Il se trouve de riches Moals ou Tartares qui ont bien cent ou deux cents de ces chariots et cabanes. Baatu a seize femmes, dont chacune a une grande maison, accompagnée de plusieurs de ces petites, qui sont comme des pavillons séparés où demeurent les filles et les servantes ; de sorte que chacune de ces grandes a plus de deux cents de ces

petites qui en dépendent. Et quand ils viennent à asseoir ces maisons pour s'arrêter en quelque lieu, la première des femmes fait poser sa petite cour vers l'Occident, puis toutes les autres en font de même chacune en son rang ; si bien que la dernière se trouve à l'Orient et l'espace d'entre elles est environ un jet de pierre ; de sorte que la cour d'un de ces riches Tartares semble un gros bourg où il y aura toutefois bien peu d'hommes.

La moindre de leurs femmes aura vingt et trente de ces chariots et cabanes à sa suite, ce qui leur est aisé à transporter, tout le pays étant plein et uni. Ils lient ces chariots avec leurs bœufs ou chameaux, les uns à la queue des autres, avec une femme au devant qui conduit les bœufs et toutes les autres la suivent. S'ils se trouvent en quelque pays un peu fâcheux à traverser, ils délient ces chariots et les font passer séparément, car leur marche est aussi lente que le pas d'un bœuf ou d'un mouton.

Nous allions donc toujours vers l'Orient, ne trouvant rien en notre chemin que ciel et terre, et quelquefois la mer à main droite, qu'ils appellent mer de Tanais et çà et là de sépultures de Comans que nous découvrions de deux lieues loin, car les enterrements de toute une famille et parenté se font en un même endroit.

Tant que nous cheminions parmi ces déserts, nous étions assez bien, au prix du mal que nous avions quand nous arrivions en leurs logements, lequel était si grand que je ne le saurais exprimer.

Nous cheminâmes ainsi de logement en logement avec grande peine et travail ; de sorte que peu de jours avant la fête de la Madeleine, nous arrivâmes au grand fleuve de Tanais qui fait la borne de l'Europe et de l'Asie comme le

Nil est celle de l'Asie et de l'Afrique. En ce lieu où nous arrivâmes, Baatu et Sartach ont fait faire un logement de Russiens sur la rive orientale de ce fleuve pour faire passer les ambassadeurs et les marchands avec de petites barques. Ils nous y passèrent les premiers, ensuite nos chariots, mettant une roue en une barque et une autre roue en une autre et attachant bien ces barques les unes aux autres, ils nous firent passer cette rivière. Notre guide s'y comporta fort mal, car sur ce qu'il crut que ceux du logement nous dussent fournir de chevaux, il renvoya les bêtes qui nous avaient portés et comme nous leur en demandions d'autres, ils nous répondaient fort bien que Baatu leur avait donné un privilège qui les exemptait de cela ; qu'ils n'étaient destinés qu'à passer et repasser ceux qui allaient et venaient et même ils prenaient un gros droit des marchands pour cela. Nous demeurâmes ainsi trois jours entiers sur le bord de la rivière.

Le premier jour, ils nous donnèrent un grand poisson appelé barbote, tout frais ; le second jour, du pain de seigle et quelque peu de chair qu'un officier de ce bourg-là avait été prendre de maison en maison et le troisième jour, des poissons secs dont ils ont en abondance.

Au reste, ce fleuve était large en ce lieu-là comme est la Seine à Paris. Avant que d'y arriver, nous avons passé plusieurs autres eaux très belles et poissonneuses, mais les Tartares ne savent pêcher ni ne se soucient pas du poisson s'il n'est si grand qu'ils en puissent manger et s'en rassasier comme on fait du mouton. Ce fleuve a du côté de l'Occident une grande forêt et les Tartares ne montent jamais au delà vers le Nord parce qu'en ce temps-là qui est environ le commencement du mois d'août, ils reprennent leur chemin vers le midi. Si bien qu'ils ont un logement plus bas, par où les ambassadeurs passent en temps d'hiver. Nous étions donc

là en grande peine pour ne pouvoir trouver ni bœufs ni chevaux pour notre argent ; à la fin, après que je leur eus fait connaître le travail que j'avais entrepris pour le bien commun du christianisme, ils nous accommodèrent de bœufs et d'hommes ; mais pour nos personnes, il nous fallut aller à pied. C'était au temps qu'ils coupaient les seigles, car le froment n'y vient pas bien, mais ils ont du millet en abondance. Les femmes russiennes ornent leurs têtes ainsi que les nôtres et bordent leurs robes depuis le bas jusqu'aux genoux, de bandes de vair et d'hermine. Les hommes portent des manteaux comme les Allemands ; mais ils se couvrent la tête de certains bonnets et feutres pointus et fort hauts.

Nous cheminâmes trois jours entiers sans trouver aucune habitation ; étant fort las et nos bœufs aussi, ne sachant où nous pourrions trouver les Tartares, il nous arriva deux chevaux qu'on nous avait envoyés en diligence, dont nous fûmes fort réjouis. Notre guide et notre truchement montèrent dessus pour aller découvrir de quel côté nous pourrions trouver quelque logement. Enfin, au quatrième jour, nous en trouvâmes avec autant de joie que ceux qui, après la tempête, arrivent au port. Ayant pris là des chevaux et des bœufs selon que nous en avions besoin, nous poursuivîmes notre chemin de logement en logement, tant que nous parvînmes jusqu'à celui de Sartach, qui fut le dernier jour de juillet.

Tout ce pays-là depuis le côté occidental de cette mer, où est la Porte de Fer d'Alexandre, et les montagnes des Alains jusqu'à l'Océan septentrional et le Palus Méotides où débouche le Tanais, s'appelait anciennement Albanie, où, au rapport d'Isidore, il y avait des chiens si grands et si

furieux qu'ils résistaient aux taureaux et tuaient les lions. Ce qui se trouve encore véritable aujourd'hui (l'ayant entendu de ceux qui ont voyagé) est que vers la mer septentrionale ils se servent de chiens comme de bœufs pour tirer leurs charrettes tant ils sont forts et puissants. En cet endroit donc, où nous arrivâmes sur la rivière d'Etilia, il y a un logement tout neuf que les Tartares y ont fait, où il y a quelques Russiens mêlés avec eux, afin de servir au passage des ambassadeurs allant et venant à la cour de Baatu qui est située au rivage de delà vers l'orient.

Nous descendîmes dans une barque depuis ce logement jusqu'à sa cour, et depuis ce lieu-là jusqu'aux bourgs et villages de la Grande Bulgarie vers le Nord, il y a cinq journées. Quand nous arrivâmes à la cour de Baatu, je fus surpris de voir sa maison seule tendue comme une grande ville et une multitude de peuples épandus sur plus de trois ou quatre lieues.

Et comme autrefois le peuple d'Israël savait chacun de quel côté il devait dresser ses tabernacles, de même ceux-ci savaient en quel endroit des environs de la cour ils se devaient poser quand ils arrêtaient leurs cabanes et maisons roulantes. Si bien que cette cour ou maison principale du Seigneur s'appelle en leur langue *Curia Orda*, c'est-à-dire la cour du milieu, à cause qu'elle est toujours au milieu de tous leurs hommes, excepté seulement que personne n'ose loger à son midi, qui lui est libre, d'autant que ses portes s'ouvrent de ce côté-là, mais ils s'étendent tous à droite ou à gauche tant qu'il leur plaît selon que les lieux le permettent, pourvu qu'ils ne se mettent point devant ni à l'opposite de la cour.

Nous fûmes conduits vers un certain Sarrasin qui ne nous fit point donner de vivres. Le lendemain nous allâmes à la

cour, et Baatu avait fait élever une grande tente, parce que la maison n'était pas capable de tenir tant d'hommes et de femmes qui y étaient assemblés. Notre guide nous avertit de ne dire rien jusqu'à ce que Baatu nous le commandât et qu'alors nous pouvions parler, mais en peu de mots. Il nous demanda si Votre Majesté avait envoyé des ambassadeurs devers eux ; je lui répondis que vous en aviez envoyé vers Ken-Cham et que vous n'en eussiez envoyé aucun ni vers lui ni vers Sartach, si vous n'eussiez cru qu'ils étaient chrétiens. Que si vous nous aviez envoyés, ce n'était point par crainte d'eux, mais pour les féliciter sur ce que vous aviez entendu qu'ils étaient bons chrétiens. Alors il nous mena en son pavillon et on nous avertissait toujours de nous garder bien de toucher les cordes qui tenaient cette tente attachée, parce qu'ils l'estiment comme le seuil de la maison. Nous demeurâmes là nus pieds en notre habit, la tête découverte et en spectacle à la vue de tous. Frère Jean du Plan Carpin y avait déjà été avant nous, mais il avait changé d'habit pour n'être pas en mépris, d'autant qu'il était envoyé par le Saint Père. Après, nous fûmes introduits jusqu'au milieu de cette tente, sans exiger de nous que nous fissions aucune révérence, en fléchissant le genou, comme les ambassadeurs envoyés vers eux ont coutume de faire...

Nous demeurâmes ainsi en sa présence environ la longueur d'un *miserere*, et tous gardaient un profond silence. Baatu était assis sur un haut siège ou trône de la grandeur d'un lit, et tout doré, auquel on montait trois degrés ; près de lui il y avait une de ses femmes : les autres hommes étaient assis à droite et à gauche de cette dame. Comme les femmes n'étaient pas assez pour remplir un des côtés (car il n'y avait que celles de Baatu) les hommes remplissaient le reste de la place. Baatu nous regardait fort et nous le considérions aussi avec

attention. Il me parut qu'il était de la taille de feu M. Jean de Beaumont, dont l'âme soit en paix. Son visage était un peu rougeâtre. Enfin il me fit commander de parler ; alors notre conducteur nous avertit de fléchir les genoux et de lui parler ainsi. Je pliai donc un genou en terre comme devant un homme, mais il me fit signe que je les pliasse tous deux ; ce que je fis, n'osant leur désobéir en cela, sur quoi m'imaginant que je priais Dieu, puisque je fléchissais ainsi les deux genoux, je commençai ma harangue par ces paroles :

— Mon Seigneur, nous prions Dieu, de qui tous les biens procèdent, et qui vous a donné tous ces avantages temporels, qu'après cela il lui plaise vous donner aussi les célestes, d'autant que les uns sont inutiles et vains sans les autres.

Il écouta cela fort attentivement. J'ajoutais de plus :

— Vous devez savoir, mon Seigneur, lui dis-je, que vous n'aurez jamais ces dernières si vous n'êtes chrétien, car Dieu a dit lui-même que qui croira et sera baptisé sera sauvé, mais qui ne croira sera condamné.

A ces mots il sourit modestement, et tous les Moals commencèrent à frapper des mains et à se moquer de nous, de quoi mon truchement eut grande crainte, lui qui me devait encourager à n'avoir point de peur. Après qu'on eut fait silence, je lui dis que j'étais venu vers son fils, parce que nous avions ouï dire qu'il était chrétien et que je lui avais apporté des lettres de la part du Roi de France, mon Souverain Seigneur, qu'il m'avait envoyé vers lui dont il devait savoir le sujet. Ayant ouï cela, il me fit lever debout, s'enquit du nom de Votre Majesté, de ceux de mes compagnons et de moi et mon interprète les lui fit mettre par écrit. Il me dit encore qu'il avait entendu que Votre Majesté était sortie de son pays avec une armée pour faire la guerre. Je lui répondis qu'il était vrai, mais que c'était pour la faire aux Sarrasins

qui occupaient la sainte cité de Jérusalem et profanaient la maison de Dieu. Il me demanda aussi si jamais vous lui aviez envoyé des ambassadeurs et lui dis que non. Alors, il nous fit seoir et donner de leur lait à boire, ce qu'ils réputent à grande faveur quand il fait boire de leur cosmos (koumys) en sa maison avec lui.

Voir : Bergeron, Voyages, La Haye, 1729-1735.

IV

IBN BATOUTAH

Abou Abd Allah Mohammed, 1321-1377

Du Sultan illustre Mohammed Uzbeg Khan, Seigneur de la Horde d'Or.

SON nom est Mohammed Uzbeg et le sens de Khân chez les Turcs est celui de Sultan. Il possède un grand royaume, il est très puissant, illustre, élevé en dignité, vainqueur des ennemis de Dieu, les habitants de Constantinople la Grande et plein d'ardeur pour les combattre. Ses états sont vastes et ses villes considérables. Parmi celles-ci, on compte : Cafa, Kiram, Madjar, Azâk, Sordak (Soudak), Khârezm et sa capitale Assera (Sarai).

C'est un des sept plus grands et plus puissants rois du Monde.

Lorsque le Sultan Uzbeg est en voyage, il n'a avec lui, dans son camp, que ses Mamloucs et les Grands de son empire. Chacune de ses femmes occupe un quartier séparé. Quand il veut se rendre près de l'une d'elles, il l'envoie prévenir et elle se prépare à le recevoir. Il observe, dans ses audiences, dans ses voyages et dans ses affaires, un ordre surprenant et merveilleux.

Il a coutume de s'asseoir le vendredi, après la prière, dans un pavillon appelé le pavillon d'or et qui est richement orné

et magnifique. Il est formé de baguettes de bois, revêtues de feuilles du même métal. Au milieu est un trône de bois recouvert de lames d'argent doré ; ses pieds sont d'argent massif et leur partie supérieure est incrustée de pierreries.

Je me logeai dans le camp, non loin du fils du sultan, Djâni bec, dont il sera encore fait mention ci-après.

Le lendemain de mon arrivée, je visitai le sultan après la prière de trois à quatre heures. Il avait déjà rassemblé les cheïks, les kâdhis, les docteurs de la loi, les chérifs, les fakirs et il avait fait préparer un festin considérable. Nous rompîmes le jeûne en sa présence.

Les Turcs ne suivent pas l'usage de loger les voyageurs et de leur assigner une somme pour leur entretien. Ils se contentent de leur envoyer des brebis et des chevaux destinés à être égorgés et des outres de kimizz ou lait de jument. C'est là leur manière de montrer de la générosité. Quelques jours plus tard, je fis la prière de l'après-midi avec le sultan et lorsque je voulus m'en retourner, il m'ordonna de m'asseoir. On apporta des aliments liquides, comme on en apprête avec la graine appelée doughy ; puis on servit de la viande bouillie, tant de mouton que de cheval.

Dans la même nuit, je présentai au sultan un plateau de sucreries. Il y porta le doigt qu'il mit ensuite dans sa bouche, mais il s'en tint là.

Les Khâtoun (épouses du Khan).

Chacune d'elles monte dans un chariot, et la tente dans laquelle la princesse se tient sur ce véhicule a un dôme d'argent doré ou de bois incrusté d'or. Les chevaux qui

traînent l'arabah sont couverts de housses de soie dorée. Le conducteur qui monte un des chevaux est un jeune homme, appelé *alkachy*. La Khâtoun est assise dans son chariot ayant à sa droite une espèce de duègne que l'on nomme, *Oulou-Khâtoun*, c'est-à-dire la conseillère, et à sa gauche, une autre duègne, nommée *Cutchuc-Khâtoun*, c'est-à-dire la camériste. Elle a devant elle six petites esclaves appelées « filles », d'une beauté exquise et parfaite et, enfin, derrière elle, deux autres, toutes pareilles, sur qui elle s'appuie. Sur la tête de la Khâtoun se trouve un *boghtâk*, qui est une espèce de petite tiare ornée de bijoux et terminée à sa partie supérieure par des plumes de paon. La princesse est couverte d'étoffes de soie incrustées de pierreries et semblables au menout (maltaté) que revêtent les Grecs...

Derrière le char de la Khâtoun en viennent environ cent autres dans chacun desquels sont trois ou quatre esclaves, grandes et petites, vêtues de soie et coiffées de bonnets. Derrière ces chariots marchent environ trois cents autres que traînent des chameaux et des bœufs et qui portent les trésors de la Khâtoun, ses richesses, ses vêtements, son mobilier et ses provisions de bouche.

Chaque arabek a son esclave, chargé d'en prendre soin et marié à une des jeunes femmes mentionnées ci-dessus. La coutume des Turcs est que celui-là seul des jeunes esclaves mâles qui a une épouse parmi les jeunes esclaves de l'autre sexe, puisse s'introduire au milieu d'elles...

Nous arrivâmes à la ville de Haddj Terkhan (Astrakan). Le mot *Terkhan*, chez les Turcs, désigne un lieu exempté de toute imposition. Le personnage qui a donné son nom à cette ville était un dévot pèlerin (Haddj) turc qui s'établit sur l'emplacement qu'elle occupe. Le sultan exempta cet endroit de toute charge, à la considération de cet homme.

Le lieu devint une bourgade ; celle-ci s'accrut et devint une ville. Elle est au nombre des plus belles cités, elle a des marchés considérables et est bâtie sur le fleuve Itil (Volga) un des plus grands de l'univers.

Le sultan séjourne en cet endroit jusqu'à ce que le froid devienne violent et que le fleuve gèle, ainsi que les rivières qui s'y réunissent. Alors, le sultan donne des ordres aux habitants de ce pays, lesquels apportent des milliers de charges de paille et la répandent sur la glace qui recouvre le fleuve. Les bêtes de somme de cette contrée ne mangent pas de paille, parce qu'elle leur fait du mal ; il en est de même dans l'Inde.

On voyage dans des traîneaux sur ce fleuve et les canaux, ses affluents, l'espace de trois journées de marche. Souvent les caravanes le traversent, quoique l'hiver approche de son terme ; mais elles sont parfois submergées et périssent...

A un jour de distance d'Ocac (Otchakov ?) se trouvent les montagnes des Russes qui sont chrétiens. Ils ont des cheveux roux, des yeux bleux, ils sont laids de visage et rusés de caractère.

Ils possèdent des mines d'argent et on apporte de leur pays des *saoum*, c'est-à-dire des lingots d'argent, avec lesquels on vend et l'on achète dans cette contrée. Le poids de chaque lingot est de cinq onces.

Voir : *Ibn Batoutah, Voyages, Paris, 1853-1858.*

V

AMBROISE CONTARINI (XV^e siècle)

*Ambassadeur de la République de Venise
auprès du Roi de Perse, 1473.*

LE 15 dudit mois, nous remîmes à la voile par un vent favorable, en côtoyant les Iles et les Roseaux dont j'ai parlé.

Le 26, nous arrivâmes à l'embouchure de la Volga, qui est un fort grand fleuve, qui descend de la Russie ; de là à la ville de Citracan, on compte 76 miles ; nous y arrivâmes le 15 d'avril.

De l'autre côté de la ville, il y a de très bonnes salines qui fournissent de sel toutes ces provinces et les pays d'alentour.

Les Tartares qui commandent dans la ville ne voulurent pas nous y laisser entrer ce soir-là ; en sorte que nous passâmes la nuit dans une cabane. Le lendemain trois Tartares à large face nous vinrent trouver de la part de leur prince, et nous menèrent à lui. Ils traitèrent fort bien Marcus Ruffus, disant qu'il était ami de leur prince ; mais moi ils disaient que j'étais son esclave, parce qu'ils tenaient tous les Francs ou Chrétiens au nombre de leurs ennemis...

La ville de Citracan appartient à trois frères qui sont neveux du frère de l'Empereur des Tartares ; les habitants

vont chercher à butiner dans les campagnes de Cinassie et le long des bords du Tanais ; dans les grandes chaleurs de l'été, ils vont dans les endroits plus froids de la Russie, à cause des pâturages ; à peine demeurent-ils un mois dans la ville au plus fort de l'hiver. La ville n'est pas fort grande, elle est assise sur les bords de la Volga. Ses maisons sont bâties de terre et elle est entourée d'une faible muraille ; il ne paraît pas qu'il y ait eu depuis longtemps d'autres édifices. On dit qu'il y avait autrefois une foire assez considérable, et ils assurent que les parfums qu'on apportait alors de Venise, passaient par leur ville premièrement et qu'ensuite ils étaient embarqués sur le Tanais qui n'en est éloigné que de huit journées.

Le prince de Citracan, nommé Casinach, envoie tous les ans un ambassadeur en Russie au Grand-Duc de Moscovie pour lui apporter un présent ; plusieurs marchands tartares l'accompagnent ordinairement. Ils portent diverses sortes de marchandises, comme des habits de soie et de la soie qu'ils échangent contre des pelleteries, des selles de chevaux et autres choses qu'ils n'ont point dans leur pays. Il n'y a point d'autre chemin pour aller en Moscovie que par de continuel déserts ; c'est pourquoi ceux qui y vont sont obligés de marcher en troupe et de porter des provisions...

Le 22 de septembre, nous entrâmes dans la Russie. Nous trouvâmes au milieu d'un bois quelques cabanes ; ceux qui les habitaient ayant appris que Marcus était de notre caravane, vinrent aussitôt le voir par crainte qu'ils avaient des Tartares et lui apportèrent du miel et de la cire dont il nous fit part. Nous étions dans un fort grand besoin et si exténués qu'à peine pouvions-nous monter à cheval.

La première ville que nous rencontrâmes fut Résan, dont le Prince avait épousé la sœur du Grand-Duc de Moscovie.

Le château et les maisons sont toutes en bois ; nous eûmes alors du pain, de la viande et de l'hydromel en abondance, ce qui nous réjouit fort.

De là nous continuâmes notre route par des forêts épaisses ; nous trouvâmes rarement des cabanes de paysans pour nous retirer, car nous commençons à goûter plus librement la douceur du repos depuis que nous étions en pays ami et que nous n'avions plus rien à craindre. La seconde ville que nous trouvâmes fut Columna, qui a un très grand pont bâti sur le fleuve Monstrus, qui se décharge dans la Volga. Marcus quitta ici le convoi, qui marchait trop lentement à son gré, et prit les devants.

Le 26 de septembre nous arrivâmes à Moscou où nous remerciâmes Dieu, comme nous le devons, de nous avoir préservés de tant de dangers...

La veille du jour où j'avais résolu de partir, je fus invité à dîner à la cour. Avant de nous mettre à table, je fus conduit dans un appartement où le Grand-Duc était avec Marcus et un secrétaire. Le Grand-Duc me parla avec beaucoup de bonté et m'ordonna de témoigner de sa part à la très illustre République de Venise toutes les marques d'estime et d'amitié qu'il m'avait données en sa considération, m'offrant tout ce qui était en son pouvoir.

Le repas était superbe et extraordinaire ; il y avait plusieurs de ses barons et les premiers de l'Etat. Après que nous fûmes sortis de table, le Grand-Duc me fit venir et me donna congé en termes fort gracieux et d'une voix à pouvoir être entendue de tous les assistants, faisant paraître son inclination et son estime pour la République de Venise.

Ensuite l'on m'apporta par son ordre un vase d'argent rempli d'hydromel, qu'il fallait vider et dont il me faisait

présent ; c'est la marque d'une singulière estime et dont il honore les ambassadeurs ou autres personnes qu'il veut favoriser. Ce présent m'était à charge, car le vase était fort grand et il fallait le vider ; j'en bus à peu près la quatrième partie et le Grand-Duc, s'apercevant que je ne pouvais pas boire davantage, comme il était instruit des coutumes d'Italie, fit vider le reste et me fit rendre le gobelet. Après que j'eus remercié le Grand-Duc le mieux qu'il me fut possible de toutes ses bontés, je pris congé et je me retirai accompagné de plusieurs barons et autres personnes de considération. Tout était prêt pour mon départ et le 21 janvier je me mis en chemin.

Voir : Viaggio del Magn. Mess. Ambrogio Contarini, Ambasciatore della illustriss. Sign. di Venezia al G. S. Ussum Cassam, re di Persia, nell' anno 1473. Venezia, 1487.

VI

SIGISMOND BARON DE HERBERSTEIN

*Représentant de l'Empereur Maximilien I^{er}, en 1517, puis
Ambassadeur de l'Archiduc Ferdinand d'Autriche auprès du
Grand-duc Basile III de Russie, en 1526.*

QUAND un ambassadeur se rendant en Moscovie approche de la frontière, il dépêche à la ville la plus proche un messager chargé d'annoncer au Gouverneur qu'en qualité d'ambassadeur de tel Seigneur il est sur le point d'entrer en territoire du Grand-Duc. Là-dessus le gouverneur se renseigne avec soin, non seulement quant au prince qui envoie l'ambassadeur, mais aussi pour savoir la condition et les dignités de celui-ci, et avec quelle suite il arrive. Ayant obtenu ces renseignements, il envoie une personne de qualité, avec une suite proportionnée tant à la dignité du prince qu'à celle de l'ambassadeur, pour recevoir et accompagner celui-ci. Incessamment il informe aussi le Grand-duc d'où vient et par qui est envoyé l'ambassadeur. La personne qui se porte à la rencontre de l'ambassadeur envoie quelqu'un en avant pour signifier à l'ambassadeur qu'un « grand homme » arrive et va le recevoir en tel endroit déterminé...

Quand les deux cortèges se rencontrent enfin, le délégué ne cède pas la voie ; il est jaloux de ses prérogatives au point de faire, en hiver, balayer ou pilonner la neige autour du

chemin pour que l'ambassadeur puisse passer, tandis que lui-même ne bouge pas de la piste ou voie publique. Une autre règle encore est observée en cette occasion : un messenger va prier l'ambassadeur de descendre de son cheval ou de son véhicule ; si l'étranger s'excuse en alléguant sa fatigue ou se disant souffrant, ils répondent que le message de leur maître ne saurait être délivré et écouté que debout. Le délégué évite soigneusement de mettre pied à terre le premier, car il craint de déroger ainsi à la dignité de son maître, et il ne descendra pas avant d'avoir vu l'ambassadeur descendre le premier.

Lors de ma première ambassade, je dis à la personne qui de Moscou était venue à ma rencontre, que j'étais exténué du voyage et que nous pourrions bien rester à cheval pour ce qu'il y avait à faire. Mais pour la raison déjà mentionnée cela lui sembla inadmissible. Les interprètes et autres gens de la suite étaient déjà descendus, et me pressaient d'en faire autant. A quoi je répondis que dès que le Moscovite descendrait, je descendrais aussi. Puisque je les voyais donner tant d'importance à cette question de préséances, je ne voulais moi non plus desservir mon maître en compromettant sa dignité. Comme l'autre refusait encore, et que cette question de fierté nous retardait, je voulus en finir et je retirai un pied de l'étrier, comme si j'allais descendre. Voyant cela, le délégué mit immédiatement pied à terre, tandis que je me laissai glisser très lentement, ce qui le vexa, car je m'étais joué de lui...

A Smolensk nous restâmes dix jours en attente de la réponse du Grand-duc. Finalement deux nobles, envoyés par ce prince vinrent pour s'occuper de nous et nous conduire à Moscou. Mais quand ils nous rendaient visite dans une des maisons où nous étions logés, ils ne se découvraient jamais, estimant

que c'était à nous de nous découvrir les premiers, ce dont nous nous abstenions cependant. Toutefois, quand il s'agissait de recevoir un message de la part du prince, nous rendions les honneurs chaque fois que le nom du prince était prononcé. Ayant été retenus en plusieurs endroits, nous étions arrivés avec retard à Smolensk, et nous y fûmes également retenus outre mesure. Mais pour que nous ne fussions pas trop offensés au sujet du long délai, et afin de paraître eux-mêmes ne s'opposer nullement à notre désir de partir, ils nous approchaient souvent en disant : demain, nous partirons. Le lendemain matin nous fîmes rapidement nos préparatifs et, tout prêts pour le départ, restâmes à les attendre toute la journée. Finalement, vers le soir, ils vinrent en grande cérémonie nous informer qu'il leur était impossible de partir ce jour, mais promirent, comme avant, que l'on se mettrait en route le lendemain matin. Ce délai fut pourtant de nouveau prolongé, et ce ne fut que le troisième jour que nous pûmes enfin partir. Durant toute cette journée-là nous restâmes à jeun...

Arrivés à la jonction des fleuves Voppi et Dniepr, nous expédiâmes nos bagages sur des barques jusqu'à Mosaisk, en amont du Dniepr. Nous-mêmes, après avoir traversé le Dniepr, passâmes la nuit dans un monastère. Le lendemain, nos chevaux furent obligés de nager, non sans danger, sur une distance d'une demi-lieue allemande à travers trois fleuves et plusieurs rivières débordantes. Nous les retrouvâmes plus loin, après avoir fait un détour sur le Dniepr en bateaux de pêche ramés par des moines, et atteignîmes enfin Moscou le 26 avril. Quand nous fûmes à une demi-lieue de cette ville, nous vîmes arriver sur nous, en grande hâte et ruisselant de sueur, ce vieux secrétaire, qui avait été ambassadeur en Espagne. Il nous annonça que son maître

envoyait de grands personnages à notre rencontre, et nous nomma ceux qui nous attendaient pour nous faire une digne réception. Il ajouta que la bienséance exigeait qu'au moment de la rencontre nous missions pied à terre pour écouter debout le message du prince. Nous nous serâmes la main et, en causant, je lui demandai entre autres pourquoi il était tout en sueur. Il répondit à très haute voix :

— O Sigismond, notre manière de servir notre souverain diffère de la tienne !

En avançant plus loin, nous vîmes un long cortège de gens en arrêt sur la route et alignés comme un régiment. Quand nous fûmes à proximité, ils mirent pied à terre, et nous fîmes de même. Le contact fut ainsi établi, et quelqu'un parmi eux nous fit l'allocution suivante :

— Le Grand Seigneur Vassily, par la grâce de Dieu Roi et Maître de toute la Russie, etc. (avec tous ses titres), a appris que vous êtes venus en qualité d'ambassadeurs de son frère Charles, Empereur élu et Roi suprême des Romains, et de son frère Ferdinand ; et il nous envoie, nous, ses conseillers, et nous commande de nous enquérir auprès de vous de la santé de son frère Charles...

Et puis, la même formule pour Ferdinand. Ensuite un deuxième orateur s'adressa au comte Léonard :

— Le Grand Seigneur (en répétant tous ses titres) m'a commandé d'aller à votre rencontre, de vous conduire à votre résidence et de vous pourvoir de tout le nécessaire.

Un troisième, s'adressant à moi, dit les mêmes paroles. Tous ces messages furent dits et écoutés à tête découverte ; puis le premier orateur nous parla de nouveau :

— Le Grand Maître a ordonné que je m'enquière auprès de vous, comte Léonard, si vous avez fait bon voyage.

Et de même pour moi. Nous conformant à leurs coutumes, nous répondîmes :

— Que Dieu prête santé au Grand Prince ! Par la grâce de Dieu et la faveur du Grand-Duc nous avons fait bon voyage.

Et l'autre reprit :

— Le Grand-Duc vous a envoyé un cheval allant l'amble, avec selle, et encore un autre cheval de son écurie.

Et de même pour moi. Comme nous exprimions notre gratitude, ils nous tendirent les mains et chacun à tour de rôle demanda à chacun de nous si nous avions fait bon voyage. Finalement ils nous dirent que, pour honorer leur maître, il serait séant de monter maintenant sur les chevaux reçus en cadeau.

C'est ce que nous fîmes, puis, ayant traversé la rivière Moscva, nous envoyâmes tous nos gens en avant, et les suivîmes à quelque distance. Sur la rive de la Moscva se trouve un monastère ; de là nous passâmes par une plaine et fûmes conduits dans la ville à travers une foule de gens accourus de partout. Nous arrivâmes ainsi jusqu'aux résidences qui nous étaient assignées et qui se trouvaient à l'autre bout de la cité. Mais ces maisons étaient vides, sans aucun meuble, et il n'y avait personne. Les intendants nous dirent cependant, chacun à l'ambassadeur auquel il était attaché, que, tout comme ceux qui nous avaient accompagnés depuis Smolensk, ils avaient ordre du prince de nous fournir tout le nécessaire. Ils désignèrent aussi, en notre présence, un secrétaire chargé de nous apporter tous les jours la nourriture et autres choses nécessaires, et nous prièrent enfin de leur signaler tout ce qui pourrait nous manquer. Par la suite, ils vinrent presque tous les jours nous rendre visite, et demandaient chaque fois si nous ne manquions de rien. Ils ont des barèmes fixes pour les provisions

à fournir aux ambassadeurs, et les quantités varient suivant qu'il s'agit d'un ambassadeur allemand, lithuanien ou d'autres pays. Les intendants commis disposent de certaines quantités de provisions, et il leur est évidemment prescrit combien de pain, boisson, viande, foin ou toute autre chose ils ont à fournir suivant le nombre de personnes. Ils savent combien de bois de chauffage, ou pour la cuisine, est requis par jour, combien de sel, poivre, huile, oignons et autres petites fournitures. Ces mêmes rations sont appliquées par les intendants qui accompagnent les ambassadeurs faisant chemin vers Moscou ou pendant leur voyage de retour. Du reste, bien que nous fussions ainsi suffisamment, et même abondamment fournis en nourriture et en boisson, ils nous donnaient encore à peu près tout ce que nous désirions en échange. Nous eûmes toujours cinq sortes de boissons, trois d'hydromel et deux de bière. Parfois j'avais envoyé quelqu'un au marché pour acheter certaines choses avec mon propre argent, notamment du poisson vivant. Ils en étaient très fâchés, disant que c'était une grave offense pour leur maître. J'avais aussi dit à l'intendant que je désirais me procurer des lits pour les jeunes nobles, dont j'avais cinq dans ma suite. Mais il me répondit aussitôt que ce n'était point l'usage de fournir des lits, à qui que ce fût. Je lui expliquai alors que ces lits, je ne les lui réclamais nullement, mais que je voulais les acheter et que je lui en avais parlé pour qu'il fût au courant et ne se fâchât pas, comme la dernière fois. Le lendemain il revint me dire :

— J'ai parlé aux conseillers de notre conversation d'hier.

Ils m'ont chargé de vous dire de ne pas dépenser votre argent pour ces lits, car ils font promesse de vous traiter de la même manière dont vous avez traité nos gens en votre pays.

Après nous être reposés pendant deux jours en notre hôtel, nous nous enquîmes auprès de nos intendants quel jour le Grand-Duc nous manderait en audience.

— Quand vous voudrez, répondirent-ils, nous en référerons aux conseillers du Maître.

Nous demandâmes alors que ce fût bientôt. On nous fixa un jour, mais l'audience fut remise à un autre jour. La veille de l'audience, l'intendant vint en personne et nous parla ainsi :

— Les conseillers du Maître m'envoient vous annoncer que vous paraîtrez demain devant notre prince.

Par la suite, chaque fois qu'ils nous interpellaient, ils étaient accompagnés par des interprètes. Ce soir-là, l'interprète revint nous dire :

— Préparez-vous, car vous serez appelés en la présence du Maître.

Le lendemain, de bonne heure, il revint répéter l'avertissement :

— Ce jour vous vous trouverez en la présence du Maître.

A peine un quart d'heure après, les intendants se présentèrent, chacun chez son ambassadeur, pour annoncer :

— Quelques hautes personnalités vont venir pour vous, et il convient que vous vous réunissiez sous le même toit.

Je me rendis donc à l'hôtel de l'ambassadeur impérial, où immédiatement un interprète se précipita pour me dire que les hautes personnalités et dignitaires de la cour, qui devaient nous conduire au palais, étaient déjà arrivés dans la cour de l'hôtel. L'un d'eux était le prince Vassily Jaroslavsky, consanguin du Grand-Duc, l'autre, un de ceux qui à notre arrivée nous avaient accueillis au nom du prince ; ils étaient accompagnés d'un grand nombre de nobles.

Les intendants nous recommandaient maintenant de rendre les honneurs à ces hautes personnalités en allant au-devant d'eux, ce à quoi nous répondîmes que nous connaissions notre devoir et le ferions. Comme les arrivants étaient déjà descendus de leurs chevaux et allaient entrer dans l'hôtel du comte Léonard, les intendants continuèrent à nous presser de nous porter au-devant des visiteurs, ce qui revenait à donner, par la déférence ainsi montrée, une sorte de préséance à leur souverain vis-à-vis des nôtres. Mais, pendant qu'ils montaient les marches (du perron), nous autres, simulant différents empêchements, retardâmes le moment de l'accueil et ne les rencontrâmes que juste au milieu de l'escalier. Nous les invitâmes à entrer pour se reposer un peu, mais ils refusèrent. Le prince lui-même nous dit :

— Notre Grand Souverain (ajoutant tous les titres) a donné l'ordre que vous veniez chez lui.

Nous montâmes à cheval et nous mîmes en route avec grande escorte, mais aux approches du Kremlin il y avait une telle foule que, malgré les efforts de nos serviteurs, nous ne pûmes passer qu'avec grande difficulté. Car chaque fois que d'éminents ambassadeurs de princes ou rois étrangers sont conduits à la cour, il est coutume là-bas que les gens de la petite noblesse, les fonctionnaires et les soldats des régions voisines se rassemblent sur un ordre du prince. Toutes les tavernes et boutiques de la ville sont alors fermées, les vendeurs et chalands sont expulsés du marché, et de toute part les citoyens affluent. Il résulte de tout cela que cette immense multitude d'hommes, cette foule de sujets du prince, donne aux étrangers une haute idée de la puissance de celui-ci, tandis que tout le peuple se pénètre de la majestueuse grandeur de son souverain, en voyant venir vers lui tant d'ambassadeurs de princes étrangers...

Quand nous nous trouvâmes enfin en présence du Grand-Duc, immédiatement les conseillers se levèrent, et l'un des plus éminents, s'adressant au prince et parlant en notre nom sans y être invité, dit :

— Auguste Maître, le comte Léonard bat son front¹.

Et répéta :

— Le comte Léonard bat son front, pour te remercier de ta grande faveur.

Puis de même pour Sigismond. Cette formule signifie que l'on s'incline pour rendre les honneurs et que l'on remercie le prince de sa faveur. « Battre son front » s'emploie chez eux comme formule de salutation, de remerciement et en d'autres cas similaires ; en effet, quand on demande quelque chose ou que l'on remercie, on incline d'habitude la tête. Celui qui veut donner plus d'importance à son geste, s'incline si bas que ses mains touchent le sol. Mais s'agit-il de remercier le Grand-Duc d'une très grande faveur, ou de lui demander quelque chose, ils s'inclinent en se baissant jusqu'au sol, qu'ils frappent du front.

Le Grand-Duc était assis, tête nue, sur une estrade sur-élevée, devant un mur orné de l'image de quelque saint. Sur un guéridon, placé à sa droite, se trouvait son couvre-chef (kolpack), et sur un autre, à gauche, son sceptre orné d'une croix, et un bassin avec deux aiguières, sur lesquelles était posée une serviette. On dit que le prince, quand il donne la main à un ambassadeur de la confession romaine, croit avoir serré la main d'un homme impur, et se lave les mains dès que l'autre est sorti. Face au prince, mais à un niveau plus bas, était disposée l'estrade destinée aux ambassadeurs. Quand nous eûmes rendu les honneurs au

¹ *te salue bas.*

prince (comme déjà dit), il nous fit signe de nous approcher, et nous dirigea par gestes vers notre estrade en nous invitant d'y prendre place. Installés là, nous adressâmes nos compliments officiels au Grand-Duc, et un interprète traduisit nos discours mot à mot. Chaque fois que les noms Charles ou Ferdinand furent prononcés, le prince se levait et descendait de son siège. Le discours terminé, il demanda :

— Notre frère Charles, Empereur élu et Roi suprême des Romains, est-il en bonne santé ?

A quoi le comte répondit :

— Oui, il est en bonne santé.

Le prince remonta alors sur l'estrade et s'assit. Plus tard, quand j'eus fini mon propre discours, il me posa la même question au sujet de Ferdinand. Ensuite il nous appela, d'abord l'un, puis l'autre, près de lui, et dit :

— Donne-moi la main, et ajouta la question :

— As-tu fait bon voyage ?

Chacun de nous, en suivant la coutume, répondit :

— Dieu te prête santé et longue vie ; par la grâce de Dieu et par ta faveur, j'ai voyagé en bonne santé.

Là-dessus il nous intima de nous asseoir, mais, avant de prendre place, et pour nous conformer à l'usage, nous remerciâmes d'abord le prince, puis les conseillers et les grands nobles, qui pour nous honorer restèrent debout, en inclinant la tête de tous les côtés.

Les ambassadeurs se retirent ensuite dans une autre salle du palais, où ils exposent en détail leur mandat aux conseillers et secrétaires du Grand-Duc ; puis ils sont conduits au banquet auquel le prince les a conviés.

Quand tout le monde fut assis, le prince appela un de ses serviteurs et lui remit deux longs morceaux de pain, en disant :

— Donne ce pain au comte Léonard, et l'autre à Sigismond.

Le serviteur, accompagné d'un interprète, nous présenta le pain avec les paroles suivantes :

— Le Grand-Duc Vassily, par la grâce de Dieu maître de toute la Russie et Grand-Duc, te montre sa faveur en t'envoyant du pain de sa table.

Pour écouter ce message, nous nous étions levés ; les autres convives, à l'exception des frères du Grand-Duc, se levèrent également en notre honneur... En envoyant du pain, le prince témoigne de sa faveur, mais s'il envoie du sel, c'est manifester son affection, et lors d'un festin il ne peut faire plus grand honneur à quelqu'un qu'en lui envoyant du sel de sa table. Comme les pains ont du reste la forme d'un collier de trait, ils me semblent être le symbole du pesant joug de la perpétuelle servitude de ceux qui les mangent.

Les serviteurs apportèrent maintenant de l'eau-de-vie, que l'on boit toujours au début du repas, puis des cygnes rôtis, qui sont généralement le premier plat offert aux hôtes, les jours où l'on mange de la viande... Les mets de ce genre sont toujours présentés aux ambassadeurs avec beaucoup de cérémonie, comme je viens de le dire au sujet du pain, et alors non seulement ceux à qui le prince les envoie, mais également tous les autres doivent se lever. De sorte que l'on est soumis à assez de fatigue, ayant à se lever, rester debout, remercier et incliner la tête dans toutes les directions, chaque fois que le prince manifeste sa faveur à quelque invité. Lors de mon premier voyage en qualité d'ambassadeur de l'Empereur

Maximilien, j'avais dû me lever plusieurs fois en l'honneur des frères du prince. Mais, ayant constaté qu'ils ne me remerciaient pas à leur tour et ne rendaient pas la politesse, j'entamai une conversation avec quelqu'un et fis semblant de ne m'apercevoir de rien, dès que je voyais que l'un d'eux allait recevoir une faveur du prince. Même si quelque convive me faisait signe par-dessus la table et m'interpellait pour me faire remarquer que les frères du prince étaient debout, je faisais la sourde oreille et seulement après trois admonestations je demandais enfin ce qu'on me voulait. Mais quand on m'eut expliqué que les frères du prince étaient debout, la cérémonie était pour ainsi dire terminée avant que je ne pusse regarder et me lever...

Ils disent que toute la vaisselle dans laquelle viandes et autres mets sont servis, ainsi que tous les vases pour la boisson, le vinaigre, le sel et le poivre, sont en or pur, et, à en juger par le poids, cela paraît vrai...

Parfois le Grand-Duc reste trois ou quatre heures à table. Lors de ma première ambassade, notre banquet se prolongea jusqu'à une heure du matin. De même qu'ils consacrent souvent des journées entières aux délibérations, quand il s'agit de questions douteuses, et ne se quittent pas avant que tout soit bien pesé et bien décidé, de même ils passent parfois toute une journée à banqueter et ne se retirent qu'à la nuit tombante.

À table, le Grand-Duc n'aborde jamais les questions importantes. Le banquet terminé, il dit généralement aux ambassadeurs :

— Maintenant vous pouvez vous retirer.

Ils sont alors reconduits à leurs hôtels par les mêmes personnes qui les avaient escortés au palais, et qui leur disent maintenant qu'ils ont ordre de rester avec eux pour les

amuser. On apporte des gobelets d'argent et de nombreux vases remplis de boisson, et tous s'efforcent de se rendre ivres les uns les autres. Il faut dire qu'ils excellent à trouver des prétextes pour vous pousser à boire, et quand il n'y a pas d'autre toast à proposer, ils commencent à boire à la santé de l'Empereur, de son frère l'Archiduc et puis à celle d'autres personnes qu'ils tiennent pour éminentes en dignités et honneurs. Ils estiment qu'alors personne ne doit ni ne saurait refuser de boire. Celui qui propose le toast, prend sa coupe et, debout au milieu de la salle et à tête découverte, déclare solennellement à la santé de qui il veut boire, et quels souhaits il forme à son sujet. Puis, ayant vidé la coupe, il la tient renversée au-dessus de sa tête, afin que tous puissent voir qu'il l'a bien vidée et qu'il a donc sincèrement bu à la santé de la personne proposée. Ensuite il fait remplir toutes les coupes et tend à chacun la sienne en prononçant le nom de celui à la santé de qui il faut boire, sur quoi chacun doit gagner le milieu de la salle, y vider sa coupe et retourner à sa place.

Si l'on veut se soustraire à une beuverie trop prolongée, il faut, si nécessaire, faire semblant d'être ivre ou de s'endormir, ou tout au moins affirmer qu'après avoir déjà vidé tant de coupes, on n'est plus en état de boire davantage. Car ils pensent avoir manqué au devoir de bien recevoir et de traiter somptueusement leurs hôtes, si ceux-ci ne sont pas ramenés ivres, et cette coutume est généralement observée par les nobles et par tous ceux auxquels il est permis de boire de l'hydromel et de la bière.

Fêtes.

Les personnes d'un rang supérieur observent les fêtes en s'adonnant, après le service religieux, à des agapes, à la beuverie et aux plaisirs de la société ; le peuple, les serfs et les domestiques travaillent pour la plupart, car ils disent que c'est le rôle de leurs maîtres de fêter ces jours-là et de s'abstenir du travail. Les citadins et les artisans assistent au service religieux, puis retournent à leur travail, car ils considèrent qu'il est plus conforme à la religion de travailler que de perdre son temps et son argent à jouer et à boire. La bière et l'hydromel sont défendus au peuple, à l'exception de certains jours de fête, tels que Noël, Pâques, la Pentecôte et quelques autres ; étant autorisés à en boire ces jours-là, ils s'abstiennent alors de tout travail, non pas par piété religieuse, mais à cause de la boisson...

Quand ils se mettent à jurer, et en engageant leur parole, ils emploient rarement le nom de Dieu ; mais lorsqu'ils engagent leur parole, ils confirment la promesse en embrasant la croix. Leur juron habituel ressemble à celui des Hongrois : « Qu'un chien défile ta mère. »

Leur façon de contracter le mariage.

Il est considéré comme malhonnête et dégradant pour un jeune homme de parler à une jeune fille en vue d'obtenir sa main. C'est le rôle du père de la jeune fille d'aborder le jeune homme pour la question de mariage. L'usage veut que l'on se serve alors de formules telles que :

— Comme j'ai une fille, je serais désireux de vous avoir pour gendre. A quoi le jeune homme répond :

— Si vous désirez m'avoir pour gendre, je vais, si cela vous semble bon, réunir ma famille pour lui soumettre la question. Puis, quand son père et sa mère, ainsi que les plus proches parents, sont d'accord, une réunion a lieu pour discuter de la dot que le père de la jeune fille a l'intention de lui donner, et, cette question une fois résolue, on fixe le jour du mariage. Cependant la maison de sa fiancée reste interdite au jeune homme, et cela si strictement que, si jamais il faisait une tentative pour entrevoir la jeune fille, les parents lui diraient :

— Si vous voulez savoir comment elle est, croyez-en ceux qui la connaissent.

A moins que les accordailles soient d'abord confirmées et assurées par de fortes pénalités conventionnelles, telles que le fiancé ne puisse se dédire sans subir un très grave dommage, il ne lui sera certainement pas permis d'approcher sa promise.

La dot consiste d'ordinaire en chevaux, vêtements, armes, bétail, serfs et choses similaires. Ceux qui sont invités à la célébration du mariage offrent rarement des dons d'argent, mais envoient des cadeaux à la fiancée. Ces cadeaux, le fiancé en prend soigneusement note et les met de côté. Après le mariage, il les examine à nouveau, fait le tri des objets qui lui plaisent ou lui semblent utiles, et les fait porter au marché pour les faire estimer par les contrôleurs des prix, tandis qu'il retourne tous les autres cadeaux aux donateurs en leur exprimant ses remerciements. Pour tous les cadeaux qu'il garde, il doit donner une compensation dans le courant d'un an, soit en argent, soit par un autre objet de même valeur. Si un donateur prétend alors que son cadeau était d'une valeur supérieure, le jeune marié a immédiatement

recours aux estimateurs jurés, et contraint l'autre à s'en tenir à leur estimation. D'autre part, si, en l'espace d'un an, le jeune marié n'a pas donné compensation, ou retourné le cadeau qu'il a retenu, il est obligé de rendre le double. Si, enfin, il a négligé de faire estimer un cadeau par les contrôleurs jurés, il est contraint de rendre ce que le donateur voudra bien fixer comme valeur. Voilà une coutume qui est très libéralement observée, même par le petit peuple, et l'on considère tout cela comme un genre de donation.

Sigismond, baron de Herberstein, fit deux séjours en Russie, en 1517 et en 1526. Sa relation, écrite en latin, Rerum Moscovitarum commentarii, fut publiée à Vienne en 1549.

VII

GILES FLETCHER

*envoyé en Russie en 1588 par la Reine Elisabeth d'Angleterre
en qualité d'Ambassadeur auprès du Tzar Fédor, fils d'Yvan IV
le Redoutable.*

Description de la Russie.

LA Russie était appelée autrefois Sarmatie. On suppose qu'elle prit son nom actuel, lorsqu'elle fut séparée en plusieurs petits Etats absolus qui étaient indépendants les uns des autres, *Russe* signifiant dans la langue du pays : séparer, diviser...

Quant à la conjecture que je trouve dans quelques cosmographes, et d'après laquelle le peuple russe tirerait son nom des Roxolans et en descendrait, elle n'est guère probable, d'abord en raison de cette étymologie qui est tirée de trop loin, et ensuite parce que, d'après Strabon, les Roxolans habitaient entre le Don et le Dnieper, par conséquent dans un pays très différent de la Russie.

Origine de la famille régnante.

La famille régnante a pour nom *Bela*. On suppose qu'elle tire son origine des rois de Hongrie...

Ivan Vassilievitch (le Terrible), père de l'Empereur actuel, avait coutume de se vanter de ce que ses ancêtres n'étaient pas Russes d'origine ; il semble qu'il lui répugnât d'être Russe par le sang. Ainsi, un jour que son joaillier, qui était Anglais, recevait des lingots pour lui faire de l'argenterie, l'empereur lui dit :

— Fais attention à bien avoir ton poids. Tous mes Russes sont des voleurs.

Alors le joaillier, regardant l'Empereur, se mit à sourire.

Ivan, qui comprenait à demi-mot, lui ordonna de dire pourquoi il souriait. Alors le joaillier :

— Si votre Majesté me le pardonne, dit-il, je l'avouerai. Votre Grandeur m'a dit que tous les Russes sont des voleurs. Elle oublie donc qu'Elle-même est Russe.

— Je m'en doutais, répondit l'Empereur, mais tu te trompes. Je ne suis pas Russe : mes ancêtres étaient Allemands.

Les Russes regardent, en effet, les Hongrois comme des Allemands, quoique en fait ils descendent des Huns, qui ont envahi cette partie de la Pannonie appelée maintenant Hongrie, et qui s'y sont fixés.

De l'Etat, ou de la forme du gouvernement.

Le gouvernement est à peu près à la turque. Les Russes semblent imiter les Turcs autant que le leur permettent et la nature du pays et leur capacité politique.

Ce gouvernement est une tyrannie pure et simple, car il subordonne toutes choses à l'intérêt du prince et, cela, de la manière la plus barbare et la plus ouverte. On pourra en juger d'après les maximes du gouvernement russe, que nous

expliquerons plus tard, de même que par l'abaissement de la noblesse et du peuple, qui ne peuvent faire contrepoids au pouvoir, et aussi par les impôts et exactions qui vont jusqu'à l'excès et frappent sans distinction la noblesse et le peuple. Le Gouvernement accorde aux nobles un pouvoir injuste et sans mesure sur la classe moyenne et le bas peuple, qu'ils dépouillent de leur liberté et soumettent à des exactions, partout où ils se trouvent et surtout dans leurs terres ou dans les gouvernements que leur confie le souverain.

Celui-ci concède aux gens des classes moyennes le faible avantage de transmettre leur terre au fils qu'ils ont choisi — d'habitude les parts sont égales — et de disposer de leurs biens sans contrôle, par donation ou testament. Mais, malgré cela, la noblesse et la classe moyenne ne sont guère que des espèces de trésoriers du prince, car tout ce qu'ils ont fini par rentrer dans les coffres du souverain ; ce qu'on verra clairement à la manière dont celui-ci remplit son trésor, et aux exactions dont nous parlerons à propos des douanes et des revenus.

Quant aux principales affaires d'Etat, telles que l'établissement et l'abrogation de lois, la création de magistrats, le pouvoir de faire la guerre ou de contracter alliance, le droit de gracier ou de mettre à mort, et d'appel, au civil et au criminel, tout cela appartient si pleinement et d'une manière si absolue au souverain et à son conseil qu'il est vraiment l'unique maître et exécuter en toutes choses.

S'il s'agit, par exemple, d'une loi ou d'une mesure d'ordre public, l'affaire est toujours décidée à l'avance lorsqu'il convoque une assemblée ou parlement. Cette assemblée ne se compose, outre les conseillers du souverain, que d'un petit nombre d'évêques, d'abbés et de moines, réunis à seule fin de tirer avantage de la superstition populaire contre le

peuple lui-même, qui trouve sainte et juste toute mesure, pourvu qu'elle soit consentie par les évêques et le clergé.

Aussi les souverains exploitent-ils la corruption actuelle de l'Eglise et l'entretiennent-ils par des faveurs extraordinaires et des immunités qu'ils accordent aux évêques, aux abbés et aux moines, sachant bien que la superstition et une religion corrompue vont bien avec la tyrannie et sont un excellent moyen de la maintenir et de l'augmenter.

En second lieu, quant aux fonctions publiques et aux magistratures, aucune n'est héréditaire et il n'en est pas une, grande ou petite, qui ne soit conférée directement par le souverain lui-même.

Troisièmement, on peut en dire autant de la justice et spécialement des questions de vie ou de mort.

Personne n'a d'autorité et de juridiction héréditaires ou établies par une charte. Tous les magistrats sont choisis par le Souverain, et à son bon plaisir, et ils rendent la justice avec si peu de liberté et tant de crainte qu'ils n'osent prononcer sur aucun cas et qu'ils s'en réfèrent toujours à l'avis du conseil du Souverain de Moscou.

Pour montrer son pouvoir de vie et de mort, le dernier Souverain, Ivan Vassiliévitch, lorsqu'il rencontrait sur son chemin quelqu'un dont la figure ou la personne lui déplût ou qui osât lever les yeux sur lui, donnait l'ordre de lui couper la tête. On obéissait sur l'heure et la tête était coupée devant lui.

Quatrièmement, quant à l'appel au Souverain, et à la grâce des condamnés en matière criminelle, tout dépend du bon plaisir du monarque.

De la Justice et de la manière de procéder au civil et au criminel

Lorsqu'on arrête quelqu'un pour un crime, trahison, meurtre, vol ou autre fait de ce genre, on l'amène d'abord devant le *kniaz* (prince) ou le *diak* (clerc) de la province à laquelle il appartient, et il est examiné par eux.

L'unique procédé d'enquête en pareil cas est la torture. Ainsi on les fouette avec des nerfs de bœuf ou des lanières de cuir de l'épaisseur d'un doigt, qui donnent un rude coup et entrent dans les chairs. D'autres fois, on les attache à une broche et on les fait rôtir ; on brise ou l'on tord une côte avec des pinces rouges, on coupe la chair sous les ongles, etc.

L'accusé ainsi examiné et toutes preuves, tous témoignages reçus contre lui, le résultat de l'enquête est expédié à Moscou, au chef du *tchetverte* (quartier) dont la province dépend. Celui-ci dépose les pièces sur la table du conseil ; elles sont lues par ce tribunal, qui seul a droit de vie ou de mort, et il rend sa sentence, sur examen des pièces, sans jamais voir ou entendre l'accusé qu'on garde en prison là où les faits se sont passés, ne l'envoyant jamais devant son juge. L'accusé reconnu coupable, on le condamne à mort, et le genre de supplice est proportionné au crime.

La sentence est expédiée par le chef du *tchetverte* au *kniaz* et au *diak* qui sont chargés de la faire exécuter. Le condamné est conduit à la mort, les mains liées et un cierge allumé entre ses doigts.

Voici quels sont les supplices capitaux : on pend, on coupe la tête, on assomme, on noie, on fait passer sous la glace, on brûle, etc... La plupart du temps, ceux qui sont condamnés en été, on les garde jusqu'à l'hiver pour les assommer et les

faire passer sous la glace. Tout cela n'est que pour les gens du commun. Si un noble a volé ou tué un pauvre *moujik*, il est difficile qu'il soit puni ou même appelé à rendre compte. La raison, c'est que le *moujik* est regardé comme l'esclave du noble. Si un *sinboyarski*, ou soldat gentilhomme, commet un vol ou un meurtre, il sera par aventure emprisonné au bon plaisir de l'Empereur. Le fait est-il très notoire ? alors il recevra peut-être le fouet et d'ordinaire après cela tout sera dit.

Si quelqu'un tue son serviteur, on ne lui dit rien ou peu de chose, par la même raison. Cet homme étant son *kholop* (serf) il avait droit même sur sa vie. Tout au plus, si le coupable est riche, le condamnera-t-on à payer au souverain une petite amende. Ainsi, on en veut plus à sa bourse qu'à son crime...

Ordre de marche, manière de combattre et discipline militaire.

Les Russes ont plus de confiance dans le nombre que dans le courage des soldats et l'habileté des chefs. Ils sont conduits et marchent en ordre, sauf que les quatre corps (*polk*) dont l'armée se compose, restent chacun sous ses enseignes et qu'ils chargent en masse, tous à la fois et confusément sur l'ordre du général. Les chefs des cavaliers ont chacun à l'arçon de la selle un petit tambour de bronze, sur lequel ils frappent pour donner le signal de la charge.

Il y a aussi d'énormes grosses caisses établies sur un plancher que portent quatre chevaux réunis par des chaînes. Chaque grosse caisse est battue par huit hommes. Ils sonnent du clairon et de la trompette d'une manière sauvage et bien



différente de la nôtre. Lorsqu'ils chargent ou qu'ils font quelque invasion, ils poussent tous ensemble un grand cri, aussi fort qu'ils puissent crier, ce qui, se joignant au son du tambour, du clairon et de la trompette, fait un bruit confus et terrible. C'est ainsi qu'ils attaquent, lançant d'abord leurs flèches, puis le sabre à la main et l'agitant, le brandissent par bravade au-dessus de leur tête, avant d'en venir aux coups...

Le soldat russe passe pour mieux se défendre dans un château ou une ville, qu'en plaine et de pied ferme, ce qu'on a toujours observé dans les guerres, et, par exemple, il y a environ huit ans, au siège de Pskov, où le Roi de Pologne Etienne Battori, à la tête d'une armée de cent mille hommes, fut repoussé et forcé enfin de lever le siège, après avoir perdu un grand nombre de ses meilleurs capitaines et soldats. Mais, dans les batailles, on remarque que les Russes sont toujours battus par les Polonais et les Suédois.

Si un homme se comporte avec plus de vaillance que les autres, ou s'il rend quelque service signalé, l'Empereur lui envoie une plaque d'or, portant l'empreinte de Saint George à cheval, qu'il laissera pendre à sa manche ou fixera sur son bonnet. Cela est regardé comme le plus grand honneur que puisse mériter un service quelconque.

Vie privée de l'Empereur.

Voici quelle est la vie privée de l'Empereur ou du moins ce qu'on en peut connaître : Il se lève d'habitude à quatre heures du matin. Dès qu'il est habillé et lavé, arrive, la croix en main, son confesseur, *doukovni otets*, qui le bénit en lui imposant la croix, d'abord sur le front, puis sur les joues, et qui, ensuite, la lui présente à baiser. Cela fait, le *diak* préposé

à la croix apporte dans la chambre de l'Empereur une image peinte représentant le saint du jour ; car en Russie, chaque jour a son saint, qui en est comme le patron...

Quand l'Empereur a fini ses dévotions, il envoie demander à l'Impératrice comment elle se porte... Bientôt après il va lui-même la saluer, dans une pièce qui est entre leurs deux chambres. L'Impératrice fait lit à part, sauf à la veille des jeûnes et carêmes où elle vit avec son époux et à sa table.

Une fois ensemble, ils vont tous deux à leur chapelle privée et on leur dit ou on chante les matines, *zaoutrénia*, ce qui dure une heure environ.

L'Empereur revient chez lui ; il s'assied dans une grande chambre où viennent le voir et le saluer les nobles de sa cour, ceux du moins qui sont en faveur. S'il a quelque chose à dire, à l'un d'eux ou eux à lui, c'est le moment. Tel est l'usage, à moins que des raisons de santé ou autres n'y fassent déroger.

Vers neuf heures du matin, l'Empereur va dans une autre église du château. Les prêtres et les choristes chantent les complies, qui durent ordinairement deux heures. Pendant ce temps-là, l'Empereur cause d'habitude avec les membres du conseil, les nobles et les capitaines qui ont quelque chose à lui dire ou lui à eux...

Le service divin terminé, l'Empereur retourne chez lui et il se repose jusqu'au dîner.

Dans le service ordinaire, il y a environ soixante-dix plats. Ils sont assaisonnés assez grossièrement et à la mode allemande, avec beaucoup d'ail et de sel. Les jours extra ou quand l'Empereur reçoit quelque ambassadeur, on en voit bien davantage. On sert les plats deux par deux ou trois par trois, pour que l'Empereur mange chaud. D'abord la pâtisserie, ensuite le rôti et les bouillons à la fin...

L'usage est d'enlever quelques plats de la table impériale dès que le service est fait et de les envoyer à ceux des nobles ou des officiers que l'Empereur aime le mieux. Cela est compté comme une faveur et un grand honneur.

Après le dîner, l'Empereur va s'étendre et se reposer. Il prend d'habitude trois heures de sommeil, à moins qu'il ne se baigne ou qu'il ne boxe pendant une heure. Dormir après dîner est une habitude pour lui, comme pour tous les Russes.

Après la sieste, l'Empereur va aux vêpres et à son retour il se distrait, jusqu'au souper, en compagnie de l'Impératrice, avec ses bouffons, ses nains mâles et femelles qui font des cabrioles et chantent à la mode russe, beaucoup de chansons...

Une autre distraction, c'est le combat avec des ours. On prend des ours au piège et au filet et on les garde dans des cages pour les jours où l'Empereur sera disposé à se donner le plaisir d'un combat. Voici comment la chose se passe : L'homme est placé dans un espace circulaire entouré d'un mur. Il n'y a pas d'issue. C'est à lui de se tirer d'affaire comme il pourra. On lâche l'ours qui s'avance la gueule béante. Si l'homme le manque du premier coup, il court un grand danger. Mais l'ours est très hardi et sa manière d'attaquer donne de l'avantage à l'homme.

Il se dresse sur ses pattes de derrière et il se jette en hurlant sur le chasseur. Si celui-ci parvient — et c'est l'ordinaire — à lui planter son épieu dans la poitrine, entre les pattes de devant, tout en appuyant contre son pied l'autre extrémité de cette arme, il l'expédie alors du premier coup. Mais souvent il n'atteint pas l'ours et il est tué ou horriblement déchiré par les dents et les griffes de la bête furieuse.

Lorsque le chasseur a très bien combattu, on le mène boire à la porte du cellier de l'Empereur où il s'enivre en l'honneur

du *gospodar*. C'est sa récompense d'avoir risqué sa vie pour le plaisir de l'Empereur. Celui-ci, pour se procurer ce spectacle, entretient des chasseurs chargés de lui prendre des ours.

Telle est la récréation habituelle de l'Empereur dans les saints jours. Quelquefois il passe son temps à voir ses bijoutiers, ses joailliers, ses tailleurs, brodeurs, peintres... Il atteint ainsi le moment du souper.

Lorsque l'heure du coucher est venue, son confesseur lui dit certaines prières. Ensuite, l'Empereur fait des signes de croix, comme le matin, pendant un quart d'heure environ et il se met au lit.

L'Empereur actuel, Féodor Ivanovitch, est d'une petite stature, un peu gros et court, le teint mauvais, une tendance à l'hydropisie, le nez busqué, la démarche peu assurée d'un homme qui a les jambes faibles, lourd et inerte et cependant avec un sourire habituel qui tourne au rire. L'esprit simple d'ailleurs et lent, mais très doux, d'un caractère facile, tranquille et miséricordieux, sans aucun goût martial et ayant peu d'aptitude politique, enfin d'une superstition sans limite. Outre ses dévotions chez lui, il a coutume d'aller chaque semaine en pèlerinage à quelque monastère voisin. Il est âgé d'environ trente-quatre ans et il règne depuis six ans.

Vie privée et caractère des Russes.

On peut juger en partie de la vie privée et du caractère des Russes d'après ce qui a été dit de l'état politique et des mœurs publiques du pays.

Quant au physique, ils sont en général grands et charnus ; ils trouvent qu'il est beau d'être un peu gros et gras et, par

suite, ils cultivent et étalent leur barbe pour qu'elle soit longue et large. En général, ils sont mous et peu actifs, ce qui vient en partie du climat et des maux qu'il leur cause en hiver, en partie de leur nourriture qui se compose principalement de racines, d'oignons, d'ail, de choux, toutes choses qui épaississent les humeurs et qu'ils mangent soit seules, soit mélangées avec d'autres aliments.

Leur manière de manger est plus que curieuse. L'usage est de commencer chaque repas par une petite coupe d'eau-de-vie, qu'on appelle le vin russe, et ensuite de ne plus boire jusqu'à la fin.

Ils boivent largement et tous à la fois, s'embrassant les uns les autres à chaque coup ; aussi, après dîner, n'y a-t-il pas moyen de leur parler. Chacun s'en va sur son banc faire la sieste, ce qui leur est aussi naturel que le repos de la nuit. Lorsqu'ils se lancent et qu'ils ont une variété de plats, ils commencent par la viande cuite au four — ils mangent rarement du rôti — et ensuite ils prennent les bouillons ou potages. Boire jusqu'à se griser est chose ordinaire chez eux et tous les jours de la semaine. La boisson habituelle est l'hydromel ; les pauvres boivent de l'eau et un maigre liquide appelé *kvas* qui n'est que de l'eau où l'on a mis fermenter un peu de farine.

Cette nourriture leur causerait beaucoup de maladies si deux ou trois fois par semaine ils ne prenaient des bains chauds ; c'est leur unique médecine.

Tout l'hiver et presque tout l'été, ils chauffent leurs poêles de bains, semblables à ceux des Allemands, et leurs fours, à un tel point qu'un étranger ne se trouve guère bien dans la maison. Cette différence extrême, surtout en hiver, entre la grande chaleur des maisons et le grand froid du dehors, donne aux Russes un teint mauvais et brouillé, car

leur peau est tannée et parcheminée par le froid et le chaud, surtout chez les femmes, qui pour la plupart ont encore plus mauvais teint que les hommes.

J'attribue cela à une vie passée dans les étuves et au travail qu'on fait pour les chauffer et préparer.

Le Russe, habitué à un froid, à une chaleur extrêmes, les supporte avec bien plus de patience que les étrangers. On en voit qui, pour leur santé, sortent du bain en sueur et fument comme un cochon à la broche, et qui se jettent tout nus dans la rivière, ou se font verser de l'eau froide sur tout le corps et cela, par les temps les plus froids. Les femmes, pour cacher leur mauvais teint, se peignent la figure avec du blanc et du rouge, d'une manière bien visible pour tous, mais cela importe peu, car c'est chose commune et qui plaît aux maris. Ceux-ci font à leurs femmes et à leurs filles une pension pour acheter des couleurs et se peindre et ils sont enchantés en voyant ainsi un laidron se transformer en une belle peinture. Cela dessèche la peau et la rend plus laide quand la couleur est partie.

Les Russes sont vêtus à la grecque. Voici quel est l'habillement d'un noble : d'abord une *tafia*, petit bonnet qui couvre le haut du crâne et qui habituellement est très riche, en or et soie, et orné de perles et de pierres précieuses. La tête est rasée jusqu'à la peau, à moins qu'on ne soit en disgrâce, car alors on laisse ses cheveux croître et retomber sur les épaules, et couvrir la figure de manière à l'enlaidir le plus possible.

Par dessus la *tafia*, un grand bonnet de renard noir — c'est la fourrure la plus estimée — avec une tiare au milieu qui s'élève comme une coiffure persane ou babylonienne. Autour du cou, qui reste nu, un collier orné de perles et de pierres précieuses, d'une largeur de trois ou quatre doigts. Par-dessus la chemise, qui est d'un beau travail, parce qu'en

été on reste en chemise dans la maison, un léger vêtement de soie boutonné par devant et descendant au genou ; il est recouvert d'un *kaftan*, robe étroite et boutonnée que serre une ceinture persane où sont passés un couteau et une cuillère. Le *kaftan* est ordinairement en drap d'or, et il tombe jusqu'à la cheville. Sur le *kaftan* on porte un large et riche vêtement de soie, bordé de fourrure et orné devant de passementerie en or. Il est recouvert d'un *alkaben* en camelot ou en étoffe de ce genre, qui a des manches pendantes et un capuchon habituellement broché et semé de perles. Lorsqu'on sort, on met par-dessus ces vêtements, nombreux et cependant légers, un *onoratki*, semblable à l'*alkaben*, sauf qu'il n'a pas de collet ; il est ordinairement de drap fin ou en poil de chameau. Les bottes, qu'on porte en guise de pantalon, sont en cuir de Perse appelé *saphian* et brodé en perles, et le haut-de-chausse est ordinairement en drap d'or. Lorsqu'un noble sort, il monte à cheval, fût-ce pour aller à la maison à côté ; il en est de même des *boïarski* ou gentilshommes.

Ceux-ci sont vêtus de la même manière ; l'étoffe seule est différente. Cependant leur *kaftan* ou leur habit de dessous est quelquefois en drap d'or et le reste en soie.

Une femme noble porte sur la tête, d'abord un filet de fine soie, ordinairement rouge, et un diadème blanc. Par-dessus, un bonnet *chapka zemkiiia*, en drap d'or bordé d'une belle fourrure et semé de perles au sommet, depuis que les femmes des *diak* et de quelques marchands ont pris cette mode. Ses boucles d'oreilles, larges de deux pouces ou même plus, sont en or, avec des rubis, des saphirs ou d'autres pierres. En été, elle n'a souvent sur la tête qu'un mouchoir de fine batiste ou de linon, qui est chargé de belles perles et qu'on attache sous le menton. Sort-elle par la pluie ? Elle mettra un chapeau blanc avec des rubans de couleur.

Le collier qu'elle porte, et qui est en belles perles ou en pierres précieuses, a trois ou quatre doigts de large. Le vêtement de dessus, appelé *opachéni*, est une robe flottante, ordinairement écarlate, qui a de larges manches tombant jusqu'à terre, et se boutonne par devant avec de grands boutons d'or ou au moins d'argent doré, presque gros comme des noix. Par-dessus retombe jusqu'au milieu du dos, une large cape de belle fourrure qui s'attache sous le bonnet.

Sous l'*opachéni* on porte un vêtement étroit, à larges manches, se relevant jusqu'au coude et ordinairement en drap d'or ; c'est le *leitnik* ; et au-dessous, un *ferris zemskii* qui est large et se boutonne jusqu'aux pieds. Les femmes nobles portent au cou de fort beaux bracelets en perles ou en pierres précieuses, de la largeur de deux doigts environ. Elles ont des brodequins de cuir blanc, jaune, bleu ou d'autre couleur, brodés de perles.

Tel est en Russie le vêtement des femmes nobles, lorsqu'elles se montrent dans leur beau costume.

Celui des femmes de gentilshommes peut être d'une autre étoffe, mais il suit la même mode.

Quant au pauvre *moujik* et à sa femme, ils sont pauvrement vêtus. L'homme porte une large robe de gros drap blanc ou bleu, descendant jusqu'au bas de la jambe et rattachée devant par des cordons ; par-dessus, une pelisse *chouba* en fourrure ou en peau de mouton ; un bonnet fourré et des bottes. La large robe de dessus des plus pauvres est en poil de vache. C'est là leur vêtement d'hiver. L'été, ils n'ont ordinairement qu'une chemise et des bottes.

La femme, lorsqu'elle est en grande tenue, a une robe rouge ou bleue et par-dessus, pendant l'hiver, une pelisse bien chaude en fourrure ; mais pendant l'été, elle ne porte que deux chemises, l'une sur l'autre, aussi bien dehors qu'à la

maison. Elles ont des bonnets d'étoffe en couleur, quelquefois en velours ou en drap d'or, mais le plus souvent un mouchoir.

Vous ne rencontrerez jamais une Russe, qu'elle soit fille ou femme, sans boucles d'oreilles d'argent ou d'autre métal et sans une croix au cou.

Quant au caractère et à la manière d'être, les Russes ont une capacité raisonnable, et il ne leur manque que ce qu'ont les autres nations pour nourrir et éclairer leur esprit. Ils pourraient bien emprunter cela aux Polonais et à leurs autres voisins, mais ils s'y refusent par orgueil, regardant leurs usages comme les meilleurs. D'ailleurs, comme je l'ai dit, leur genre d'éducation, sans instruction véritable et sans aucune pratique civilisée, est regardé par les chefs comme étant dans l'intérêt de l'Etat et bien d'accord avec la forme du gouvernement. En effet, le peuple supporterait difficilement le régime en vigueur une fois civilisé et s'il connaissait mieux Dieu et la vraie politique. Aussi les empereurs s'opposent-ils à tout ce qui peut l'élever et veillent-ils avec soin à écarter tout élément étranger qui altérerait les mœurs nationales. Cette politique serait moins condamnable si elle ne gâtait pas le caractère du peuple, mais celui-ci étant traité durement et cruellement par le magistrat et par la classe supérieure, devient cruel envers ses égaux et surtout envers ses inférieurs. Ainsi le plus vil et le plus misérable des *khristianine* — c'est le nom qu'on leur donne — qui rampe comme un chien devant un gentilhomme et lèche la poussière de ses pieds, se montre, lorsqu'il est le maître, un tyran insupportable. De là vient que le pays est rempli de rapine et de meurtre. La vie humaine n'est comptée pour rien. Vous verrez un homme, s'il s'attarde en ville dans la rue, être détroussé sans que personne réponde à ses cris et passe le seuil de sa porte pour le secourir. Je ne parlerai pas de ces meurtres étranges,

de ces cruautés qui se commettent en Russie ; on croirait trop difficilement que pareille chose peut se rencontrer chez des hommes et surtout parmi des gens qui se disent chrétiens.

Le nombre des vagabonds et des mendiants est infini. Poursuivis par la faim et par l'extrême besoin, ils mendient avec la violence du désespoir : « Donne-moi et bats-moi ensuite ! » disent-ils. « Donne-moi et tue-moi après ! »

On peut juger de ce qu'est envers les étrangers une race si dénaturée, si cruelle envers les siens. Et cependant, on hésite à dire ce qui l'emporte dans ce pays, de la cruauté ou de la débauche.

Je ne parlerai pas de ce dernier point ; il est trop odieux et il ne faut pas même tout nommer. Le pays entier regorge de ce genre de vice. Et on ne doit pas s'en étonner, puisqu'il n'y a aucune loi qui restreigne la prostitution, l'adultère et le reste.

Quant à la bonne foi, la plupart des Russes en font peu de cas, lorsqu'ils ont à gagner en mentant ou en manquant à leurs promesses. On peut dire en toute vérité — ceux qui ont fait le commerce en Russie le savent bien — que du plus grand au plus petit, sauf des exceptions qu'on aurait du mal à trouver, le Russe ne croit rien de ce qu'on lui dit et ne dit rien qui mérite créance. Ce caractère le rend odieux, surtout aux Tartares, qui se regardent comme justes et honnêtes en comparaison des Russes. Des personnes qui connaissent bien les deux races pensent que le mépris des Tartares pour le gouvernement et la conduite des Russes est pour beaucoup dans la conservation du paganisme chez eux et dans le mépris qu'ils ont pour le christianisme.

L'ouvrage de Fletcher : On the Russe Commonwealth, publié à Londres en 1591, fut supprimé sur la demande de la Cie anglaise de Commerce, comme pouvant créer des embarras au commerce anglais avec la Moscovie.

VIII

JACQUES MARGERET

Homme de guerre au service du Tsar Boris Godounov et du faux Démétrius.

L'auteur, francomtois, intrépide partisan du Roi de Navarre pendant la Ligue, prit ensuite du service en Pologne comme capitaine d'infanterie.

En 1600, il passa en Russie et reçut du Tsar Boris Godounov le commandement d'une compagnie de cavalerie.

CE pays est fort froid, j'entends à l'endroit le mieux habitué, du costé de Septentrion et d'Occident, car aux campagnes de Tartarie, où le long de la Volga, de Casan et Astrican, sur la rivière de Obo, du costé d'Orient, sont régions fort tempérées ; or, aux susdites provinces froides, il y fait six mois d'hyver ; c'est-à-dire qu'il y a toujours de la neige jusque à la ceinture et que l'on peut traverser toute rivière sur la glace ; nonobstant il se trouve fort fertile, y ayant abondance de toutes sortes de grains qu'avons en France ; le seigle s'y sème au commencement ou à la my-Aoust, le froment et avoine selon la longueur de l'hyver en Avril ou May, et l'orge sur la fin de May ; il y a des fruits à sçavoir melons fort gros, meilleurs que j'aye mangé ailleurs, force concombres et bonnes pommes, cerises, peu de poires et prunes. Il s'y trouve quantité de noisettes, fraises et sem-

blables fruits. Il y a peu de pluye en esté, et, par conséquent, point en hyver, à Kolmengrod, Archangel et Saint-Nicolas, comme aussi en d'autres lieux du costé de Septentrion, par l'espace d'un mois ou six semaines en esté ; l'on y voit toujours le soleil jour et nuit et à la minuit on le voit deux ou trois brasses par-dessus la terre. En hyver par l'espace d'un mois, il n'y a guères de jour, à cause que le soleil ne se voit point.

Puis vous y avez de toute sorte de venaison et animaux qui se trouvent en France, hormis les sangliers, car des cerfs, biches et chevreux, il s'en trouve assez du costé d'Orient et du Midy, aux campagnes de Tartarie ; et entre Casan et Astrican, il se trouve grande quantité d'élends, dite la grande bête par toute la Russie, les lapins y sont fort rares, les faisans, perdrix, grives, merles, cailles et allouettes s'y trouvent en grande quantité ; outre infiny autre gibier, mais de bécasses il s'y en voit fort peu, il s'y trouve en Aoust et Septembre grand nombre de grues, cygnes, oyes et canards sauvages en hyver. Je n'y ai sceu voir aucunes sigognes, qu'une seule, laquelle estoit toute noire, les bestes dévorantes sont ours blancs et noirs, desquels il y a grande quantité, des renards, desquels il y a cinq sortes et force loups qui font grand dommage au bestail, à cause des grandes forests qui y sont et outre ce, il se trouve en quelques endroits du costé de septentrion des reines (rennes) qui sont moins gros que les cerfs et portent de beaux et grands rameaux ; leur poil est gris tirant fort sur le blanc, leurs ongles bien plus fendus que ceux des cerfs, ils servent de nourriture, d'habits et de chevaux à ceux du pays ; car ils en attellent un d'iceux dans un tresnoir fait à propos et vont plus vite qu'aucuns chevaux ; ils se nourrissent de ce qui se trouve sous la neige la pluspart du temps ; tous les lièvres y deviennent blancs en hyver et en esté sont de la mesme couleur qu'en France. Il s'y trouve en

esté et hyver des perdrix blanches et des faucons, tiercelets et autres oyseaux de proye.

En toute l'Europe il n'y peut avoir de meilleurs ny de plus diverses sortes de poissons d'eau douce qu'ils ont et en grand nombre, à sçavoir l'esturgeon, bellouga, cetrina, biele y ribe, qui veut dire poisson blanc, un peu plus grand qu'un saumon, du sterlet et de toute sorte qu'avons en France, hormis des truites et à bon marché, comme aussi toute autre sorte de vivres, car nonobstant cette grande famine dont parlerons cy après, qui depeupla presque tout le pays de bestail, j'achep-tai sur les chemins à mon départ un aigneau aussi grand qu'un de nos moutons en France ou peu s'en faut, pour dix denins, qui sont environ treize sous quatre deniers et un poulet pour sept deniers tournois, il n'y a point de chappons entr'eux sinon entre les estrangers. L'occasion d'un si grand marché est que chacune brebis a ordinairement deux ou trois aigneaux et lesdits aigneaux l'année suivante se trouvent mères d'autant d'aigneaux. Quant aux bœufs et vaches, ils multiplient aussi extrêmement, car il se mange point de veau en toute la Russie, veu que c'est contre leur religion, puis ils observent quinze semaines de jeusne tous les ans outre le mercredy et vendredy de chaque semaine, qui fait près d'un demy an, ce qui rend la chair à bon marché, comme aussi les grains, desquels il y a grand nombre, veu qu'ils ne sortent du pays, et la terre est si grasse et si fertile d'elle-mesme, qu'elle n'est jamais fumée, si ce n'est en quelques endroits et ainsi avec un petit cheval, un enfant de douze à quinze ans labourera un arpent ou deux de terre par jour...

Ce pays receut le christianisme, y a environ 700 ans, premièrement par un évesque de Constantinople. Ils tiennent la religion grecque, ils baptisent les enfants, les plongeant trois fois dans l'eau : au nom du Père, du Fils et du Saint-

Esprit, puis le prestre leur pend une croix au col, laquelle il reçoit du parrain, pour tesmoigner du baptesme, laquelle il porte jusqu'à la mort. Ils advouent la Trinité, néanmoins, ils diffèrent de nous en ce qu'ils n'advouent le Saint Esprit procedder du Père et du Fils également, ains du Père seul reposant sur le Fils. Ils ont plusieurs images, mais nulle taillée que la croix, car toutes les autres sont de plattes peintures. Ils disent avoir la Vierge Marie peinte par les propres mains de l'Evangeliste Saint-Luc ; leur plus grand patron est Saint Nicolas. Outre les Saints qu'ils ont de la Grèce, ils en canonisent plusieurs, mais il n'y a nulle sainte entre eux que la Vierge Marie.

Ils ont un Patriarche, qui a été créé au temps de Johannès Basilius par celui de Constantinople. Il y a, si je ne me trompe, cinq Archeveschés, plusieurs Eveschés et Abbayes ; les prestres seuls administrent les sacrements, lesquels prestres sont mariés ; leurs femmes venant à mourir, ils ne peuvent plus administrer ; s'ils ne se remarient, ils se peuvent rendre moines. Les moines ne sont pas plus mariés que le Patriarche, évesques et abbés et pour ce ne peuvent administrer les sacrements, ni manger de la chair, ains font que chacun d'eux reçoive les sacrements desdits prestres. Ils administrent le sacrement sous les deux espèces à tous indifféremment, clerics et lais, après la confession auriculaire, coustumièremment une fois l'an. Si les prestres se remarient, ils deviennent lais. Ils n'estiment aucuns estre deuëment baptisés que ceux qui le sont à la grecque, combien qu'ils dispensent les catholiques de se rebaptiser. Ils observent les festes exactement et le samedi mesme, autant que le dimanche ; combien qu'il n'y a feste si grande, en laquelle ils ne permettent d'ouvrir les boutiques et travailler à ce qui leur est nécessaire après midy, ils jeunent le mercredi et le Vendredy et outre ce, ont quatre caresmes en l'an, à sçavoir

le grand Caresme, duquel nous parlerons cy-après, deux autres chacun de quinze jours et le quatrième qui commence huit jours avant la Saint-Nicolas et finit à Noel, lesquels ils observent aussi estroitement que faire se peut, ne mangeans œufs ny aucune chose qui provienne de chair.

Ils ont les Saintes Ecritures en leur langue, qui est Esclavonne. Ils font grand compte de Pseaumes de David. L'on n'y presche jamais, ains à quelques festes ils ont certaines leçons qu'ils lisent de quelque chapitre de la Bible ou Nouveau Testament ; mais l'ignorance est telle parmy le peuple, qu'il ne se trouvera pas le tiers qui sçache que c'est de l'Oraison Dominicale et Symbole des Apostres. Enfin on peut dire l'ignorance estre mère de leur dévotion. Ils abhorrent les études et principalement la langue latine.

Il n'y a aucune escole ny université entre eux. Les prestres seuls enseignent la jeunesse à lire et à escrire, à quoi peu de gens s'adonnent. La plus grand' part de leurs caractères sont grecs et sont presque tous leurs livres escrits à la main, fors quelque Bible et Nouveau Testament qu'ils ont de Pologne, lesquels sont imprimés. Car il n'y a que dix ou douze ans qu'ils ont appris à imprimer et sont encores pour le jourd'huy les livres escrits plus recherchés que les imprimés. Deux fois l'an les fleuves et eaux courantes y sont bénites et après ladite bénédiction l'Empereur et les grands ont accoustumé de saulter dedans l'eau, mesme j'ai veu couper la glace à cet effet, et l'Empereur saulter dedans.

Le jour de Pasques fleuries l'on monte le patriarche sur un asne, lequel s'assied en femme et au défaut d'un asne l'on prend un cheval que l'on couvre d'un linge blanc, tellement que l'on n'en voit rien que les yeux, l'on luy fait de grandes oreilles et l'empereur le conduit par la bride jusque dans une église hors du chasteau, qui s'appelle Hierusalem, et de là le

conduit à l'église de Nostre-Dame. Il y a gens ordonnés ce jour-là, qui dépouillans leurs robes les estendent sur le chemin suivans en la procession les prestres et autres ecclésiastiques de la ville. Ils ont entr'eux un ordre de ceux lesquels, ayant été administrés comme proches de la mort, sont obligés s'ils reschappent, de porter un habit différent des autres habits monachals leur vie durant, et tiennent cecy en grande sainteté. Les femmes de ceux-cy se peuvent remarier, nul ne peut entrer dans leurs églises qu'il ne soit de leur religion, le patriarche, évêques et abbés sont créés à la volonté de l'empereur. Toutes choses ecclésiastiques sont jugées par le patriarche, si elles ne sont de quelque importance, car lors il en faut communiquer à l'empereur. Soubs quelque couleur que ce soit le mary répudie sa femme, l'envoyant contre sa volonté en un cloistre dont y a nombre, et se remarient jusques à la troisieme fois...

L'observation du grand Caresme est telle ; une semaine avant icelle, laquelle ils appellent Maslonits, qui veut dire semaine grasse, en laquelle combien ils n'osent manger nulle chair, si mangent-ils toutes choses provenant de chair, à sçavoir : beurre, fromage, œufs, lait ; et se vont entre visiter, se baisant, prenant congé et requérant pardon les uns des autres, s'ils s'étaient offensés de paroles ou de faits ; mesmes se rencontrant par les rues, combien qui ne se seroient jamais veus auparavant, se baisent, disant : *Prosti mene, Pojaloi*, qui veut dire : « Pardonnez-moy, je vous prie » ; lequel répond : *Boh tibi prosti* — « Dieu vous pardonne, et me pardonnez aussi ». Or avant de passer outre, il faut sçavoir que ce n'est pas en cette saison seule qu'ils s'entrebaisent, ains en tout temps. Car c'est une espèce de salutation que ils ont entre eux de s'entrebaiser, tant les hommes que les femmes,

en prenant congé les uns des autres, ou se rencontrant ne s'ayant veu de longtemps. La semaine finie, ils vont tous aux bains, ne sortent peu ou point la semaine suivante hors de leur logis et ne mangent la plupart que trois fois ladite semaine, mais ny chair ny poisson, ains du miel, et toutes sortes de racines.

La semaine suivante, ils sortent de leurs logis, mais fort simplement habillés, comme s'ils portaient le deuil ; ils mangent tout le reste du carême (hormis la dernière semaine) toute sorte de poisson tant frais que sallé, sans beurre, ou autre chose provenant de chair. ... Le Mercredy et Vendredy, ils mangent peu de poisson frais, ains tout poisson sallé et racines, la dernière semaine est observée aussi estroitement ou plus que la première ; car en icelle, ils reçoivent tout coutumièremment le sacrement. Or le jour de Pasques et la semaine suivante, ils s'entre-visitent les uns les autres (comme en la semaine grasse) avec des œufs rouges, lesquels ils s'entre-présentent, disant : *Christus vos Christ*, qui veut dire « Christ est ressuscité » ; l'autre répond : *Ad isten vos Christ* — « en vérité il est ressuscité » changent ou donnent un œuf, et se baisent, ce qu'ils font en se resjouissant en tesmoignage de la résurrection...

Tous les passages du pays sont tellement fermés qu'il est impossible d'en sortir sans licence de l'Empereur. Il ne se trouve pas qu'ils ayent laissé sortir de nostre temps aucuns du pays qui portent les armes ; car je suis le premier ; mesme s'il y a guerre contre les Polonnois, ils n'y envoient aucun Polonnois, quoy qu'ils en ayent bon nombre, ains les envoient aux frontières de Tartarie et ainsi en font-ils des autres nations qui sont parmy eux, de crainte qu'ils ont que lesdits estrangers s'enfuyent ou se rendent à l'ennemy, car c'est la nation la plus défiente et soupçonneuse du monde...

Tous leurs chasteaux ou forteresses sont de bois, excepté Schmolensqui, le chasteau de Jvan-Gorod ou Narve, le chasteau de Thoula, Casan et Astrican, le chasteau de Columna et le chasteau de Poutimel sur les frontières de Podolie et la ville de Mosco qui est une grande ville, par laquelle passe une rivière plus grande que la Seine. La ville est enclose d'une muraille de bois qui a de circuit, comme j'estime plus que Paris ; après, elle a une grande muraille qui a de circuit autant que la moitié de celle de bois, mais non au delà de la rivière, puis il y a la troisieme qui est de briques, qui enclost toutes les boutiques de pierre des marchands. Puis il y a le chasteau qui est grand et fut basty au temps de Basilius Johannès, père de Johannès Basilius, par un Italien. Dans le chasteau y a diverses églises de pierres, entre lesquelles il y en a quatre toutes couvertes de cuivre doré. La ville est pleine de bastiments de bois, chaque bastiment n'a que deux estages, mais une grande place en leur logis à cause du feu auquel ils sont fort subjects depuis peu de temps ; ils ont basty beaucoup d'églises de pierres, il y en a aussi un nombre infiny de bois et mesme les rues sont pavées ou planchées de bois.

La principale noblesse réside toujours à Moscou, à sçavoir les Knes (qui veut dire ducs) puis ceux du conseil qui se nomment Doumey Bayarin, puis les Acolnitsches, qui sont mareschaux ; puis les Doumey Devorenne et d'autres Moscofsqui Devorenne. D'iceux sont choisis les chefs et gouverneurs des villes. Il n'y a au conseil qu'un certain nombre ; car il déppend de l'empereur d'en faire autant que bon lui semble. J'en ay cognu jusques à trente deux. Le secret conseil est coustumièremment des plus proches du Sang, en matière de grande conséquence ; l'on prend (par forme) l'advis des ecclésiastiques, faisant venir le patriarche avec

quelques évêques au Conseil, combien il n'y a à parler proprement nulle loy, ni conseil, que la volonté de l'empereur, soit bonne ou mauvaise à mettre tout à feu et à sang, innocens ou coupables. Je le tiens pour l'un des plus absolus princes qui soit, car ceux du pays, soit nobles ou innobles, les frères mesmes de l'empereur s'appellent « Clops hospodaro » qui est à dire esclaves de l'empereur.

Ils admettent outre plus au conseil deux Domnei Diac, lesquels je tiens plustost pour secrétaires que pour chanceliers, combien qu'ils le font ainsi interpreter. L'un est celuy dans l'office duquel l'on despesche tous ambassadeurs et négoces forains. L'autre est celuy en l'office duquel tous les gens de guerre ont leurs expéditions, tant lieutenans généraux, gouverneurs des villes, qu'autres, horsmis les Strelits qui est la meilleure infanterie (qui sont arquebusiers) qu'ils ayent, car ils ont leur office à part.

Outre ce, chacune province du pays a son office, où il y a un conseil des Acolnitches avec un Diac pour juger de tous différends qui surviennent entre ceux qui servent l'empereur. Il faut noter que nuls juges ou officiers n'osent prendre nuls dons de ceux qui ont affaire d'eux, car s'ils sont accusés ou par leurs propres serviteurs ou par ceux qui leur ont fait des présents (ce qui advient souvent pour n'estre expédiés comme ils espèrent) ou par autre quel qu'il soit, et convaincu, tous leurs biens sont confisqués et outre ce, sont mis sur la Prave (de laquelle nous parlerons ci-après), pour les faire payer une amende, après restitution des présens selon que l'empereur en ordonne cinq cens, mille ou deux mille roubles plus ou moins selon sa qualité ; mais si c'est du Diac, qui ne soit bien favorisé de l'empereur, est fouetté par la ville luy pendant au col (si c'est argent qu'il aye pris) une bourse pleine d'argent, et ainsi tout de mesme de toute autre chose,

car si ce sont fourrures, perles ou autre chose quelle qu'elle soit, mesmes jusques à du poisson sallé, l'on a accoustumé de leur pendre au col lorsqu'ils sont fouettés, ce qui s'exécute avec verges, ains avec un fouet, puis envoyés en exil, ce qu'ils ne recherchent pour le temps présent seulement, ains pour le futur, nonobstant ce, ne laissent de prendre, car il se trouve une nouvelle invention qui est qu'on vient offrir à l'image de celuy à qui l'on a a faire (desquelles images un chacun a grand nombre en sa maison, lesquelles les plus simples appellent Boch, qui veut dire Dieu, et les autres Obros, qui veut dire image ou représentation) ce que l'on veut le pendant sur ladite image, ce qui toutefois ne les excuse, si le présent surpasse sept ou huict roubles, et que l'empereur en soit adverty ; il leur est aussi aucunement loisible par l'espace de huict jours après Pasques de prendre quelque petite chose lorsqu'ils s'entrebaisent avec des œufs, comme nous avons desjà touché, mais il ne faut pas qu'ils prennent aucun don, si l'on leur présente pour quelque espoir que par cela l'on aye de la faveur, car cela ne les exempte, s'ils sont accusés des parties desquelles ils l'ont reçu, veu qu'ils peuvent tesmoigner leur avoir donné pour tel ou tel subject, ains sont exempts pendant ledit temps de tous autres accusateurs, tellement qu'il faut que tous juges et officiers se contentent de leur pensions annuelles et terres qu'ils possèdent de l'empereur.

Voir : Etat présent de l'Empire de Russie et Grand-Duché de Moscovie, avec ce qui s'y est passé de plus mémorable depuis l'an 1590 jusqu'à l'an 1606, Paris, 1607.

IX

ADAM OLEARIUS

(A. OELSCHLAEGER.)

*Attaché à l'Ambassade du duc Frédéric de Holstein
auprès du Tsar Michel de Russie et du Shah de Perse, 1635-1639.*

IL n'est pas juste de partir de Moscou sans faire connaître cette grande ville qui est la capitale de toute la Moscovie, à laquelle elle donne son nom, comme elle tire le sien de la rivière de la Moska. Elle a environ 3 lieues de tour, et il est certain qu'autrefois elle était sans comparaison plus grande qu'elle n'est aujourd'hui.

Les Tartares de Crimée et de Perecop la brûlèrent l'an 1571. Et le feu que les Polonais y mirent l'an 1611, ne laissa de reste que le château seul ; néanmoins on y compte présentement plus de 40 000 maisons et il est certain que c'est aujourd'hui une des plus grandes villes de l'Europe.

Il est vrai, qu'à la réserve des hôtels des Grands Seigneurs, et des maisons de quelques marchands aisés, qui en ont bâti de pierre et de brique, toutes les autres sont de bois et elles sont bâties de plusieurs poutres et solives de sapin arrangées les unes sur les autres. Les toits sont d'écorces d'arbres, qu'ils couvrent quelquefois de gazon. La négligence des Moscovites et le peu d'ordre qu'ils ont dans leur ménage, font qu'il ne se passe point de mois, ni même presque point de semaines, que le feu ne s'y prenne et que cet élément,

rencontrant une matière fort combustible, et renforcé par le vent, ne réduise en cendres dans un moment plusieurs maisons, même des rues entières...

Ceux qui font ces pertes s'en consolent en quelque façon, par la facilité qu'ils ont de trouver des maisons neuves toutes bâties, au marché destiné pour cela hors de la muraille blanche, où l'on achète pour fort peu de chose une maison entière, que l'on fait démonter, transporter et rebâtir en fort peu de temps au lieu où était la première.

Les rues de la ville de Moscou sont fort larges, mais si crottées, quand la pluie a détrempé tant soit peu la terre, qu'il serait impossible de se tirer de la boue, sans les rondins joints ensemble, qu'on y a mis et qui y font une espèce de pont. Toute la ville est divisée en quatre parties ou cercles, dont le premier est nommé Kitaïgorod, c'est-à-dire Ville du Milieu, parce qu'il est situé au milieu des autres. Ce quartier est ceint et séparé des autres par une bonne muraille de brique, que les Moscovites appellent Krasnaïa stiéna, c'est-à-dire mur rouge.

La Moska baigne cette muraille du côté du midi, et la rivière de la Neglina, qui se joint à l'autre derrière le Château, du côté du Septentrion.

Le château de la ville, qui est appelé Kremlin, et qui a plus d'étendue que plusieurs autres villes médiocres, occupe presque la moitié de ce quartier, et est fortifié de trois bonnes murailles et d'un bon fossé et est garni d'une très belle artillerie.

La place qui est devant le Château fait le premier marché de la ville et on le voit tout le long du jour fourmiller de monde, mais principalement d'esclaves et de fainéants. Tout le marché est plein de boutiques, aussi bien que toutes les rues qui y aboutissent ; mais chaque métier a la sienne et son quartier, en sorte que les marchands de soie ne se mêlent

point avec les marchands de drap ou de toile, ni les orfèvres avec les selliers, cordonniers, tailleurs, pelletiers ou autres artisans ; mais chaque profession et chaque métier a sa rue. Les lingères ont leurs boutiques au milieu du marché, où il se trouve encore une autre sorte de marchandes qui tiennent des bagues en la bouche et débitent avec leurs rubis et leurs turquoises une autre marchandise que l'on ne voit point. Il y a aussi une rue particulière, où l'on ne vend que des images de leurs Saints. Il est vrai que cela ne passe point pour marchandise chez les Moscovites, qui feraient conscience de dire qu'ils ont acheté l'image d'un Saint ; ils disent seulement qu'ils les troquent pour de l'argent et en les achetant, ils ne marchandent point, mais payent ce que le peintre demande.

Il y a encore un autre lieu dans ce quartier-là, qu'ils appellent le marché pouilleux ; parce que les habitants s'y font faire le poil, dont toute la place est tellement couverte qu'il semble qu'on y marche sur des matelas.

Ménage des Moscovites.

Les Moscovites règlent leur ménage sur le bien qu'ils possèdent, mais ils n'y font pas grande dépense, les Boyards non plus que les personnes de condition médiocre. Ce n'est que depuis trente ans que les Grands Seigneurs et les principaux marchands bâtissent des maisons de pierre ; car avant ce temps-là ils n'étaient pas mieux logés que les plus pauvres, dans de méchants bâtiments de bois.

Leurs meubles ne sont pas plus précieux que leurs appartements et ne consistent le plus souvent qu'en trois ou quatre pots et en autant d'écuelles de bois et de terre. Il y a des

gens qui en ont d'étain, mais fort peu et à la réserve de quelques tasses et gobelets il n'y en a point d'argent du tout. Ils ne savent ce que c'est que d'écurer et la vaisselle d'argent du Grand-Duc même n'était pas mieux fourbie que les pots de cabaret, qu'on ne nettoie qu'une fois l'an.

Ils n'ont presque point de lits de plume et ils ne couchent que sur des matelas ou sur des paillasses et même sur de la paille, ou sur leurs habits, qu'ils accommodent l'été sur un ban ou sur une table et l'hiver sur des poêles, qui sont plats, comme en Livonie.

C'est là où l'on trouve le maître et la maîtresse, les serviteurs et les servantes, les unes avec les autres ; et j'ai vu à la campagne, les poules et les pourceaux se retirer ordinairement dans une même chambre avec le maître du logis.

Ils ne connaissent point nos ragouts et ils ne sont point accoutumés à nos viandes délicates. Ils ne vivent d'ordinaire que de gruau, de navets, de choux et de concombres frais et confits au sel et au vinaigre. Ils font particulièrement leurs délices de poisson salé, qui, pour ne l'être pas assez, est tellement puant qu'il infecte tout l'air voisin ; de sorte que l'on sent leurs poissonneries de bien loin, encore qu'on ne les voie point.

Ils ne peuvent pas manquer de bœuf ni de mouton, à cause des bons pâturages qui se voient par toute la Moscovie, et les forêts y nourrissent une si grande quantité de pourceaux, qu'ils ne peuvent qu'y être à très bon marché, mais comme ils craignent la dépense, et que d'ailleurs leur année est composée de plus de jours maigres que de gras, ils se sont si bien accoutumés au poisson et aux légumes, qu'ils méprisent la viande...

Les personnes de condition sont obligées de paraître dans leur suite et dans leur dépense, mais elle n'est pas aussi

grande qu'on pourrait se l'imaginer ; car quoiqu'ils aient quelquefois jusqu'à cinquante ou soixante esclaves, que leurs écuries soient fort bien garnies et que souvent même ils donnent de grands festins, où ils font servir une grande quantité de viandes et toutes sortes de bière, de vin, d'hydromel et d'eau-de-vie ; cependant, outre que leurs maisons de campagne et leurs métairies fournissent presque tout ce qu'il faut pour la table et qu'ils n'achètent presque rien, ils se servent de ces festins, comme de hameçons pour attraper les présents, qu'ils tirent de ceux qui ne sont point de leur qualité et qui sont obligés de payer bien chèrement l'honneur que les Kniézi et les Boyards leur font dans ces occasions. Les marchands étrangers savent particulièrement ce que cet honneur leur doit coûter et ils ne l'affectent que pour s'acquérir la bienveillance des Seigneurs qui les peuvent servir de leur crédit. Les Woïvodes ne manquent pas de faire de ces festins deux ou trois fois l'an dans leurs gouvernements.

Le plus grand honneur qu'un Moscovite croit pouvoir faire à son ami, c'est de lui faire voir sa femme, de lui faire présenter par elle une tasse d'eau-de-vie et de souffrir qu'il la salue en lui donnant un baiser. Le Comte Alexandre Slackof me le fit bien connaître au voyage que je fis en Moscovie l'an 1643. Car après m'avoir donné à dîner, il me fit retirer dans une autre chambre où il me dit, qu'au lieu où j'étais je ne pouvois recevoir une plus grande preuve d'estime qu'il avait pour moi et de l'obligation qu'il reconnaissait avoir à son Altesse, que de me faire voir sa femme. Je la vis entrer incontinent après, fort superbement vêtue de ses habits de noces, et suivie d'une demoiselle qui portait une bouteille d'eau-de-vie et une tasse d'argent. La Dame s'en fit verser et après avoir porté la tasse à la bouche, elle me la donna, et m'obligea à la vider ; ce qu'elle fit trois fois de suite.

Après cela le comte voulait que je la baisasse ; dont je fus d'autant plus surpris, que même dans le pays de Holstein l'on ne connaît pas encore cette civilité ; c'est pourquoi je voulus me contenter de lui baiser la main, mais il me força si obligeamment de la baiser à la bouche, qu'il me fut impossible de m'en défendre.

Mœurs des Moscovites.

Des manières d'agir des Moscovites et du peu de fidélité qu'ils ont entre eux, il est aisé de voir ce que les étrangers en peuvent espérer et jusqu'à quel point l'on peut s'y fier. Ils n'offrent jamais leur amitié et n'en contractent jamais que pour leur intérêt particulier et à dessein d'en profiter.

La mauvaise éducation qu'on leur donne lorsqu'ils sont encore jeunes et n'apprenant à cet âge-là tout au plus qu'à lire et à écrire, et quelques petites prières vulgaires, fait qu'ils suivent aveuglément ce que l'on appelle aux bêtes instinct ; de sorte que la nature étant en elle-même dépravée et corrompue, leur vie ne peut être qu'un débordement de dérèglement continuel. C'est pourquoi l'on n'y voit rien que de brutal et des effets de leurs passions et appétits désordonnés, auxquels ils lâchent la bride sans aucune retenue. La fierté de toutes les autres nations, si l'on en excepte celle de quelques insulaires, est noble et spirituelle mais la vanité et la suffisance des Moscovites est grossière, sottise et impertinente, et l'orgueil de ceux qui se sentent tant soit peu avantageés d'honneurs et de biens, est insupportable. Ils ne le dissimulent point, mais tous leurs gestes et toutes leurs paroles et actions font connaître ce qu'ils sont en effet. C'est sur ce principe qu'ils fondent l'opinion avantageuse qu'ils ont

de la grandeur, de la puissance et des richesses de leur prince, qu'ils préfèrent à tous les autres monarques de l'Europe. Ils commandent sottement et insolemment aux ambassadeurs de se découvrir les premiers, et prennent par force toutes sortes d'avantages sur eux, s'imaginant qu'ils se feraient beaucoup de tort et à leur prince, s'ils traitaient les étrangers avec quelque civilité. Les particuliers mêmes écrivent et parlent aux Etrangers en des termes indiscrets, mais d'autant moins offensants, qu'ils souffrent qu'on en use de même avec eux et qu'on les traite comme ils méritent.

Il est vrai qu'ils commencent à apprendre la civilité, depuis qu'ils connaissent l'avantage qu'ils tirent du commerce qu'ils ont avec les étrangers, et il y en a parmi eux qui en usent avec quelque discrétion ; mais ils sont en fort petit nombre...

Ils sont tous fort querelleurs, de sorte qu'on les voit çà et là dans la rue se prendre de paroles et se dire des injures comme des harangères et avec tant d'animosité, que ceux qui ne les connaissent point croient qu'ils ne se sépareront jamais sans se battre et, néanmoins, ils en viennent bien rarement à ces extrémités, ou, s'ils se battent, c'est à coups de poing ou de fouet et leurs derniers efforts se font à coups de pieds, qu'ils se donnent dans le ventre et dans le côté. On n'a pas encore vu que les Moscovites se soient battus entre eux à l'épée et à coups de pistolet, ou qu'ils se piquent de cette bravoure, dans laquelle plusieurs font consister faussement le véritable courage. Les Grands Seigneurs et les Kniezi et Boyards mêmes se battent à cheval à bon coup de fouet et vident ainsi leurs querelles sur le champ...

Il n'y a rien de poli dans la conversation des Moscovites, au contraire, ils ne craignent point de lâcher les vents que l'estomac envoie, quelque part qu'ils se trouvent, sans honte

et sans retenue ; en quoi ils sont d'autant plus incommodes, que même sans cela ils ont l'haleine puante, à cause de l'ail et de l'oignon qu'ils mangent dans toutes leurs viandes. Ils s'étendent et rotent dans toutes les compagnies et, à la réserve du Grand-Duc, il n'y a personne pour qui ils aient assez de respect pour s'en empêcher.

Ils n'ont point d'étude, ils ne s'appliquent point aux sciences, et ils n'ont aucune connaissance de l'histoire, de sorte qu'ils ne s'en peuvent pas entretenir dans leurs conversations particulières. Ils pourraient bien se dispenser de parler de vilenies et des brutalités, dont ils se divertissent dans leurs débauches. Je ne parle point des festins des Grands Seigneurs, mais des écots ordinaires des Moscovites, où l'on entend parler des choses abominables qu'ils ont faites eux-mêmes ou qu'ils ont vu faire à d'autres, osant bien se vanter des crimes que l'on expierait ici par le feu et dont on ensevelirait la mémoire dans leurs cendres...

De plus, comme ils s'abandonnent à toutes sortes de dissolutions et même à des péchés contre nature, non seulement avec des hommes mais aussi avec les bêtes, celui qui en sait faire le plus de conter et qui les accompagne de plus de gestes, passe parmi eux pour le plus habile homme. Les vieillards en font des chansons et leurs charlatans et saltimbanques les représentent publiquement, et ne craignent point de se découvrir le derrière et quelquefois tout ce qu'ils portent, devant tout le monde. Les meneurs d'ours, qui se font accompagner de joueurs de gobelets et de marionnettes, dressent leur théâtre en un moment par le moyen d'une couverture de lit, laquelle ils se lient au milieu du corps et la poussant de toute son étendue au-dessus de la tête, ils y font paraître leurs poupées et y représentent leurs brutalités et leurs sodomies, et donnent ce vilain divertissement aux enfants qui

apprennent par ce moyen dès leur première jeunesse à renoncer à la pudeur et à l'honnêteté.

En effet, les Moscovites n'en ont point du tout. Les postures indécentes de leurs danses et l'insolence de leurs femmes sont des marques infaillibles de leurs mauvaises inclinations. Nous avons vu à Moscou, des hommes et des femmes sortir des étuves publiques tout nus, s'approcher de nos jeunes gens et exciter leur passion par des mots sales et lascifs. L'oisiveté, qui est la mère de tous les vices, et qui semble être donnée en partage à ces Barbares, est celle qui les porte à ces excès, aussi bien que l'ivrognerie ; parce qu'étant naturellement portés à la luxure, ils s'y abandonnent entièrement après les débauches du vin.

Il n'y a point de lieu au monde où l'ivrognerie soit si commune qu'en Moscovie. Toutes les personnes, de quelque condition, sexe ou âge qu'elles soient, ecclésiastiques et laïques, hommes et femmes, jeunes et vieux, boivent de l'eau-de-vie à toute heure : avant, pendant et après le repas... Les grands Seigneurs eux-mêmes ne sont point exempts de ce vice. Les gens du commun ne se contentent pas de demeurer au cabaret jusqu'à ce qu'ils y aient laissé leur dernier sol ; ils y engagent aussi bien souvent leurs habits jusqu'à la chemise ; et c'est ce que l'on voyait tous les jours pendant notre séjour à Moscou. Je me souviens là-dessus, que, passant à Novgorod au voyage que je fis l'an 1643, je voyais souvent sortir d'un cabaret, qui était dans notre voisinage, de ces ivrognes, les uns sans bonnet, les autres sans bas et sans souliers et même sans camisole et en chemise ; j'en vis un entre autres, qui en sortit premièrement sans kaftan et en chemise, mais ayant rencontré un de ses amis, qui prenait le chemin du cabaret, il y retourna avec lui et n'en sortit point qu'il n'y eut aussi laissé sa chemise. Je l'appelai et lui

demandai ce qu'il avait fait de sa chemise, et s'il avait été volé. Il me répondit avec la civilité ordinaire des Moscovites :

— Va te promener, c'est le cabaretier et son vin qui m'ont mis en cet état ; mais puisque la chemise y est demeurée, j'y veux aussi laisser les caleçons.

Il ne me l'eut pas sitôt dit qu'il retourna au cabaret, d'où je le vis sortir incontinent après nu comme un ver, couvrant ses parties honteuses de fleurs qu'il avait cueillies auprès de la porte du cabaret et il s'en alla ainsi gai et content chez lui.

Le naturel pervers des Moscovites et la bassesse dans laquelle ils sont nourris, joints à la servitude, pour laquelle ils semblent être nés, font que l'on est contraint de les traiter en bêtes, plutôt qu'en personnes raisonnables. Et ils y sont si bien accoutumés qu'il est même impossible de les porter au travail, si l'on n'y employe le fouet et le bâton ; de quoi ils ne se plaignent pas beaucoup parce qu'ils sont endurcis aux coups par la coutume, que les jeunes gens ont de s'assembler les jours de fête et de se divertir à grands coups de poing et de bâton, sans qu'ils s'en fâchent. Ceux qui sont nés libres, mais pauvres, estiment si peu cet avantage, qu'ils se vendent avec toute leur famille pour peu de chose et ils ont si peu de sentiment pour la liberté, qu'ils ne font point de difficulté de la vendre encore, après avoir eu le bonheur de la recouvrer par la mort de leur maître, ou par quelque autre occasion.

Les soumissions qu'ils rendent à leurs supérieurs sont les marques de la bassesse de leur naturel et de leur amour pour la servitude. Ils ne se présentent jamais devant les personnes de condition, qu'ils ne s'inclinent jusqu'à terre, laquelle ils baisent et battent du front ; et il y en a qui se jettent aux pieds de leurs seigneurs, même pour les remercier après en avoir été bien battus.

Il n'y a point de Moscovite, de quelque condition qu'il puisse être, qui ne tienne à la gloire de se pouvoir dire Golop ou esclave du Grand-Duc. Celui-ci, en parlant à eux, en use de même et les fait traiter au reste en esclaves ; puisque aussi bien ils avouent que leurs personnes et leurs biens sont à Dieu et au Grand-Duc.

Les Etrangers qui s'établissent en Moscovie ou qui se résolvent d'entrer au service du Czar, doivent aussi se résoudre à lui rendre les mêmes soumissions et à recevoir de lui le même traitement, car, quelque part qu'ils aient dans ses bonnes grâces, il faut si peu de chose pour mériter le fouet, qu'il n'y a personne qui se puisse vanter d'en être exempt.

Pour ce qui est des esclaves, le nombre n'en est point réglé. Il y a des seigneurs qui en ont plus de cent dans leur maison de campagne et dans leurs métairies. Ceux qu'ils gardent pour leur service à la ville, ne sont pas nourris dans le logis du maître, mais ils ont leur argent à dépenser et cela si petitement qu'ils peuvent à peine se maintenir en vie. Ce qui est une des principales causes de tant de désordres qui se font à Moscou, où il ne se passe guère de nuit qu'il ne s'y commette plusieurs meurtres et violences.

Ce grand nombre d'esclaves mal payés fait que dans la ville de Moscou, il n'y a point de sûreté à aller la nuit sans armes et sans compagnie. Nous eûmes le malheur d'en voir des exemples en la personne de quelques-uns de nos domestiques dans diverses occasions. Notre chef de cuisine, qui avait travaillé chez une personne de condition, où les ambassadeurs avaient dîné, en se retirant la nuit, fut tué, aussi bien que le maître d'hôtel du sieur Spiring, l'un des ambassadeurs de Suède.

La veille de Saint-Martin, nous comptâmes jusqu'à quinze corps morts dans la cour du Semskey, où on les expose, afin

que les parents et les amis les reconnaissent et les fassent enterrer.

Quand les seigneurs font faucher et serrer leurs foins, ces esclaves, qu'ils employent en grand nombre, rendent le chemin entre Moscou et Twere fort dangereux ; parce qu'ils se servent de l'avantage d'une montagne voisine d'où ils découvrent l'état des passants, qu'ils volent et tuent, sans que l'on puisse tirer raison de leurs maîtres, qui ne fournissent point de quoi vivre à leurs esclaves et sont contraints de dissimuler le mal et de conniver à leurs crimes.

Voir : Oft begehrte Beschreibung der Newen Orientalischen Reise, etc., Schleswig, 1647.

X

IOHANN GEORG KORB

*Secrétaire de la légation césarienne près du Tzar
Pierre I^{er}, d'avril 1698 à juillet 1699.*

Récit de la sanglante révolte des Strelitz et de sa répression par Pierre-le-Grand.

PREMIÈRE exécution, 10 octobre 1698. Le Tzar invita à cette manifestation de sa justice vengeresse tous les envoyés des princes étrangers comme s'il avait voulu donner une preuve éclatante de ce droit de vie ou de mort que lui avaient disputé les rebelles. Devant la caserne du régiment Préobragensky s'étend un terrain montueux, exposé au soleil, couronné par une petite hauteur. C'est le lieu ordinaire des exécutions. On y suspend à des poteaux d'infamie les têtes hideuses de ceux qui ont porté la peine de leur crime. Ce fut là que la première scène de la tragédie se déroula.

Les curieux étaient accourus en foule à ce spectacle ; mais ils étaient maintenus par tout un régiment de la garde rangé sous les armes. Un peu plus loin, à l'endroit où le terrain s'élevait, se pressaient des groupes nombreux de Moscovites. Je me trouvais alors en compagnie d'un Allemand, officier supérieur qui, grâce à l'habit moscovite, à son grade et à sa position dans la Maison Militaire du Tzar, jouissait du droit

de partager les privilèges des Moscovites. Il alla se mêler aux soldats et m'apprit en revenant que cinq têtes de rebelles venaient déjà d'être abattues à coup de hache *par la plus noble main de la Moscovie*. La Yaouza traverse dans son cours le campement militaire du Préobragensky ; sur l'autre rive, une centaine de condamnés, placés sur de petits chariots (on les nomme *vozok* en russe) attendaient que leur tour de mourir fût venu ; autant de condamnés, autant de chariots et de soldats. *On n'avait point appelé de prêtres*, comme s'ils étaient indignes de cet honneur ; mais ils tenaient dans chaque main une chandelle de cire allumée pour qu'ils ne mourussent pas sans croix et sans cierges. Les déchirantes lamentations des femmes, auxquelles se mêlait le triste concert des plaintes et des cris des mourants, ajoutaient encore à l'horreur du supplice. La mère se désolait près de son fils ; la fille pleurait sur son père, l'épouse, déplorant le sort de son époux, gémissait avec tous ceux que les liens du sang et de la parenté jetaient dans le désespoir.

Lorsqu'on entraînait les condamnés au lieu d'exécution, la douleur des malheureuses femmes éclatait avec plus de force ; elles essayaient de les suivre, leur tenant presque toutes le même langage désolé (comme la traduction me l'a fait comprendre).

— Pourquoi m'es-tu sitôt ravi ? Pourquoi me quitter ? Ne pourrai-je t'embrasser une dernière fois ? Pourquoi m'empêcher de te dire adieu ?

Elles s'unissaient encore par ces touchantes plaintes aux êtres chéris qu'il leur était défendu d'accompagner.

Cent trente autres strelitz furent extraits de la maison du général Chéine pour aller à la mort. A l'entrée de toutes les portes de la ville, on avait dressé deux potences doubles, destinées, ce jour-là, chacune à six rebelles. Lorsqu'on eut

conduit sur les lieux d'exécution tous les condamnés et que chaque potence eut reçu son contingent de victimes, le Tzar, vêtu d'une pelisse verte à la polonaise, se rendit avec un nombreux cortège de nobles, à la porte où l'attendait, par son ordre et dans sa propre voiture, l'ambassadeur impérial en compagnie des représentants de la Pologne et du Danemarck. Il avait à ses côtés le général Lefort et le commandant en chef des postes, de Carlowicz, qui l'avait ramené de Pologne ; beaucoup d'autres étrangers, auxquels s'étaient mêlés des Moscovites, se tenaient près de la porte. Alors commença la lecture du jugement dont le Tzar invita tout le monde à bien saisir la teneur. Le bourreau n'aurait pas suffi à tant de besogne ; aussi, par ordre du Tzar, plusieurs officiers lui vinrent en aide. Les condamnés n'avaient ni liens ni entraves ; ils traînaient, fixées à leurs chaussures, des tablettes de bois dont le frottement réitéré s'opposait à la rapidité de leur marche. Ils montèrent eux-mêmes et comme ils purent, l'échelle de la potence, faisant le signe de la croix aux quatre coins de l'horizon, et se couvrirent la face et les yeux avec leur tunique, suivant la coutume du pays. La plupart, passant leur cou dans le nœud de corde, se lancèrent sans aide dans l'espace afin de se débarrasser plus vite de la vie. On en compte deux cent trente qui expièrent ainsi leur crime par le gibet.

*Voir : « Diarium itineris in Moscoviam », Péri-
lustris ac magnifici domini Ignatii Christophori nobilis
domini De Guarient et Rall ab Imperatore Léopoldo I.
Ad Tzarum et Magnum Moscoviae Ducem Petrum
Alexiowicium anno MDCXC VIII ablegati extraordi-
narii descriptum a Joanne Georgio KORB P. T.
Secretario ablegationis caesareae.*

Viennae Austriae, 1701.

XI

LE COMTE FRANCESCO ALGAROTTI (1712-1764)

Lettre de Saint-Pétersbourg, le 30 juin 1739.

JE n'ai pas plus grand plaisir, Mylord, que de vous écrire, et je le fais le plus souvent qu'il m'est possible. Je vais enfin vous parler de cette nouvelle ville, de cette grande fenêtre, ouverte récemment dans le Nord, par où la Russie regarde en Europe. Nous sommes arrivés à Saint-Pétersbourg ces jours derniers, après en avoir passé deux à Cronstadt chez l'Amiral Gordon ; nous y avons laissé notre frégate qui, prenant onze pieds d'eau, n'aurait pu remonter au delà de Péterhoff ; et nous nous sommes rendus ici, dans une barque aussi belle que bien décorée, que nous a donnée l'Amiral.

Sept mois de l'année on voyage sur la Néva en barque et les autres cinq mois en traîneau. Le Czar en avait un en forme d'esquif. Quand le vent était Est ou Ouest, il allait et venait sur la glace à la voile, portant ainsi ses ordres de Saint-Pétersbourg à Cronstadt, et de Cronstadt à Saint-Pétersbourg. Il gouvernait son traîneau avec une espèce de timon, semblable à ces bâtons ferrés dont on fait usage sur le Mont-Cenis. Il avait de la sorte le plaisir de naviguer jusque sur terre...

Après avoir vogué quelques heures au milieu de ce bois hideux et taciturne, voilà tout à coup que le fleuve tourne ; et la scène changeant à l'instant, comme à un opéra, nous voyons devant nous la ville impériale. Sur l'une et sur l'autre rive, de somptueux édifices groupés ensemble, des tours à aiguilles dorées qui s'élèvent çà et là en forme de pyramides, des vaisseaux qui par leurs mâts et leurs banderolles flottantes, marquent la séparation des rues et distinguent les masses du cadre, tel est le brillant spectacle qui se présente à nos regards. On nous dit : voici l'Amirauté, là est l'Arsenal, ici la Citadelle, de ce côté est l'Académie, de cet autre, le Palais d'hiver de la Czarine...

Quand nous fûmes entrés à Saint-Pétersbourg, nous ne le trouvâmes plus aussi superbe qu'il nous paraissait de loin ; soit que l'horreur de la forêt n'embellit plus sa perspective ou que les voyageurs ressemblent aux chasseurs et aux amants. Cependant la situation d'une ville située sur les bords d'un grand fleuve et formée de différentes îles, qui donnent lieu à divers points de vue et effets d'optique, ne peut être que belle. Quand on se rappelle les cabanes de Revel et des autres villes de ces contrées, il n'est pas possible qu'on ne soit content des maisons et des édifices de Saint-Pétersbourg ; mais le terrain sur lequel il est fondé, est bas et marécageux, la forêt immense, au milieu de laquelle il se trouve, est affreuse, les matériaux dont il est bâti ne valent pas grand chose et les dessins des édifices ne sont ni d'un Inigo Jones ni d'un Palladio.

Il règne dans cette capitale une espèce d'architecture bâtarde qui tient de l'Italienne, de la Française et de la Hollandaise ; c'est toutefois cette dernière qui domine et il ne faut pas en être surpris. Le Czar fit ses premières études en Hollande et ce fût à Sardam que, nouveau Prométhée,

il prit le feu dont il anima sa nation. Il paraît aussi que c'est uniquement en mémoire de la Hollande qu'il a planté des rangées d'arbres le long des rues et qu'il les a coupées de canaux, qui certainement ne sont point ici du même usage qu'à Amsterdam et à Utrecht.

Le Czar obligea les Boyards et les Grands de l'Empire d'abandonner Moscou, dans les environs duquel se trouvaient leurs terres, et de s'établir à la suite de la Cour. Les Palais du plus grand nombre sont sur les bords de la Néva et l'on voit bien qu'ils ont été bâtis plus par obéissance que par choix. Les murs en sont tout crevassés, hors d'aplomb, et se soutiennent à peine. Quelqu'un disait qu'ailleurs les ruines se faisaient d'elles-mêmes, mais qu'à Saint-Pétersbourg on les construisait. Aussi il faut à tout moment, dans cette nouvelle capitale, reprendre les fondations des édifices et l'on y batit sans cesse, tant pour cette raison, qu'à cause de l'instabilité du sol et de la mauvaise qualité des matériaux.

Voir : F. Algarotti, Opera, Venetia, 1791-1794.

XII

GIOVANNI GIACOMO CASANOVA DE SEINGALT (1725-1796)

SAINTE-PÉTERSBOURG me frappa par son air d'étrangeté : je croyais voir des colonies de sauvages transportées dans une ville européenne. Les rues sont longues et larges, les places immenses, les maisons spacieuses ; tout cela est neuf et malpropre. On sait que cette ville a été improvisée par le Czar Pierre-le-Grand. Ses architectes ont réussi dans l'imitation qu'ils ont faite des cités de l'Europe. Néanmoins, cette capitale sent toujours le désert et le voisinage des glaces du Nord. La Néva, dont les flots dormants baignent les murailles d'une foule de palais en construction et d'églises inachevées, est moins un fleuve qu'un lac. Je louai deux chambres dans un hôtel dont les fenêtres donnaient sur le quai principal. Mon hôte était un Allemand de Stuttgart nouvellement arrivé dans la ville. L'aisance avec laquelle il s'exprimait et se faisait entendre de tous ces Russes, qu'il voyait pour la première fois, m'aurait étonné si je n'eusse su d'avance que la langue allemande est la langue usitée dans ce pays. Le bas peuple seul fait usage d'un dialecte indigène. Mon hôte, me voyant fort dépaysé et tout à fait incertain de l'emploi de ma soirée, m'informa dans son baragouin, qu'il y avait bal à la Cour, bal gigantesque où six mille personnes étaient admises et qui devait durer soixante heures. J'acceptai

le billet qu'il m'offrit et, affublé d'un domino, je courus au palais impérial. La société était déjà au complet, et l'on dansait partout ; partout se dressaient d'imposants buffets chargés de comestibles capables de satisfaire les plus robustes appétits.

C'était un luxe étrange d'ameublements et de costumes : le coup d'œil était magnifique. J'en étais là lorsque ces paroles arrivent jusqu'à moi :

— Voyez donc l'Impératrice : elle pense n'être connue de personne ; mais patience, son Orloff, qui ne la quitte pas plus que son ombre, l'aura bientôt désignée à tout le monde.

Je me mis à suivre le domino indiqué et je fus bientôt convaincu que c'était réellement Catherine. Tous les masques disaient la même chose, tout en feignant de ne point la reconnaître. Dans cette grande cohue, elle allait et venait, pressée, portée, tirillée par les uns et les autres, ce qui ne paraissait pas lui déplaire ; parfois elle allait s'asseoir derrière un groupe qui causait familièrement. C'était s'exposer à quelques petits désagréments, car peut-être on s'y occupait d'elle ; d'un autre côté, elle y gagnait d'entendre la vérité ; bonne fortune qui arrive rarement aux princes. A quelque distance de l'impératrice, j'aperçus aussi un masque à la taille colossale, aux épaules herculéennes ; chacun le nommait au passage : Orloff...

Le général Ivanowitsch Mélassino m'invita, une fois pour toutes, à ses soupers. Sa maison était tenue à la française ; on y mangeait bien, on y buvait sec, la causerie était animée et le jeu encore plus. Dès le soir je m'installai au pharaon ; la société était composée de gens « très comme il faut », perdant sans humeur, gagnant sans vanterie. La discrétion des habitués non moins que leur haut rang, les mettait à

l'abri des tracasseries de l'autorité... Comme je jouais modérément, mon gain fut à peine de quelques roubles. Le Prince *** ayant perdu sous mes yeux dix mille roubles d'un seul coup et n'en paraissant nullement touché, je témoignai hautement à Lefort mon admiration pour une pareille indifférence, fort rare chez les joueurs.

— Beau mérite, me répondit le banquier, le Prince a joué sur parole et il ne payera pas, c'est son habitude.

— Et l'honneur ?

— L'honneur n'est pas compromis à laisser en souffrance des dettes contractées au jeu ; tel est du moins l'usage dans notre pays. Il est convenu tacitement entre deux joueurs que celui qui perd sur parole est libre de payer ; le gagnant serait ridicule d'exiger un paiement que son adversaire ne lui offrirait pas lui-même.

— Cette coutume devrait du moins donner au banquier le droit de refuser l'enjeu de telle ou telle personne.

— Aucun banquier n'oserait faire pareille avanie à qui que ce soit ; le perdant dont la bourse est vide se retire presque toujours sans payer ; les plus honnêtes laissent un gage, mais c'est rare. Il y a ici des jeunes gens de la plus haute noblesse qui jouent à ce que nous appelons le « faux jeu » et qui rient au nez de leurs gagnants...

Le jour de l'Épiphanie, j'assistai sur le quai de la Néva à une cérémonie bizarre, je veux dire à la bénédiction des eaux du fleuve, couvert alors d'une croûte de glace de quatre pieds d'épaisseur. Cette cérémonie attire beaucoup de monde, parce qu'après la bénédiction du fleuve on y baptise les nouveaux nés, non pas au moyen d'une aspersion, mais en les plongeant tous nus dans un trou pratiqué sur la glace. Il arriva ce jour-là que le pope chargé de la fonction

baptismale, vieillard à barbe blanche et à la main tremblante, laissa échapper un de ces pauvres innocents, qui fut noyé. Les assistants épouvantés lui ayant demandé :

— Que signifie ce présage ?

Le pope répondit gravement :

— Cela veut dire : donnez-m'en un autre.

Ce qui me surprit le plus, ce fut de voir la joie du père et de la mère de la victime :

— Quitter la vie en recevant le baptême, disaient-ils avec exaltation, c'est aller tout droit en paradis.

Je ne crois pas que le chrétien orthodoxe ait à opposer quelque chose de raisonnable à cet argument...

On n'a pas vu la Russie tant qu'on n'a pas vu Moscou, et quiconque n'a connu que les Russes de Saint-Pétersbourg, ne connaît pas les Russes de la vraie Russie. Les habitants de la nouvelle capitale sont regardés ici comme des étrangers. La véritable capitale des Russes sera longtemps encore la Sainte Moscou, Saint-Pétersbourg est en horreur à plus d'un vieux Moscovite, qui, dans l'occasion, formulerait volontiers contre elle la sentence de Caton l'ancien au sujet de Carthage. Les deux villes ne sont pas seulement rivales pour leur situation et par leur destination, d'autres motifs les rendent ennemies, motifs religieux et politiques.

Moscou tient au passé ; c'est la ville des traditions et des souvenirs, la ville des Czars, fille d'Asie et fort surprise de se trouver en Europe. J'ai découvert ce caractère partout ici et il donne à la ville une physionomie unique. En huit jours j'avais tout vu, les églises, les monuments, les fabriques, les bibliothèques, fort mal garnies, car une population qui prétend rester stationnaire ne saurait aimer les livres. Quant à la société, elle me parut plus convenable et plus véritablement civilisée que celle de Saint-Pétersbourg.

Les dames moscovites surtout sont fort aimables ; elles ont mis à la mode un usage qu'on pourrait introduire dans d'autres pays : c'est qu'il suffit à un étranger de leur baiser la main pour qu'elles lui offrent aussitôt leur bouche. On ne se figure pas le nombre de jolies mains que je m'empressai de baiser pendant la première semaine de mon séjour.

A table, le service se fait gauchement et sans ordre ; mais les tables sont chargées avec profusion. C'est la seule ville du monde où les personnes riches tiennent véritablement table ouverte.

Pas n'est besoin d'être invité par le maître de la maison pour prendre part à son repas, il suffit d'en être connu. Il arrive souvent aussi qu'un ami de la maison amène plusieurs personnes de sa connaissance. On leur fait le même accueil qu'aux autres.

Arrive-t-on la nappe enlevée, un autre dîner vous est servi à l'instant. Il n'y a pas d'exemple qu'un Russe ait jamais dit : — Vous arrivez trop tard.

Il est incapable d'une pareille impolitesse. On fait la cuisine à toute heure dans Moscou. Les cuisiniers des maisons particulières y sont aussi occupés que les traiteurs de Paris et les maîtres de maison poussent si loin le sentiment des convenances, qu'ils se regardent comme obligés de faire honneur, tant bien que mal, à tous ces repas, qui souvent se succèdent sans interruption jusqu'à la nuit. Je ne tiendrai jamais maison à Moscou : ma bourse et ma santé seraient trop aventurées.

Voir : Mémoires de I. Casanova de Seingalt, écrits par lui-même, Paris, 1826-1832.

XIII

MARÉCHAL PRINCE CHARLES-JOSEPH DE LIGNE (1735-1814)

Portrait de feu sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies.

CATHERINE le Grand (j'espère que l'Europe confirmera ce nom que je lui ai donné), Catherine le Grand n'est plus. Ces deux mots sont affreux à prononcer. Je n'aurais pas pu hier les écrire, mais je tâcherai aujourd'hui de donner d'elle l'idée qu'on doit en avoir...

Sa figure est connue en peinture et en relation et presque toujours bien rendue.

Elle était encore bien il y a seize ans. On voyait qu'elle avait été belle plutôt que jolie : la majesté de son front était tempérée par des yeux et un sourire agréables, mais ce front disait tout. Sans être Lavater, on y lisait comme dans un livre, génie, justice, justesse, courage, profondeur, égalité, douceur, calme et fermeté ; la largeur de ce front annonçait les cases de la mémoire et de l'imagination ; on voyait qu'il y avait place pour tout. Son menton un peu pointu n'était pas absolument avancé ; mais il était loin de se retirer et avait de la noblesse. Son ovale n'était pas bien dessiné moyennant cela, mais devait plaire infiniment, car la franchise et la gaieté habitaient ses lèvres. Elle doit avoir eu de la fraîcheur et une belle gorge ; celle-ci ne lui était arrivée

cependant qu'aux dépens de sa taille, qui avait été mince à rompre ; mais on engraisse beaucoup en Russie. Elle était propre ; et si elle n'avait pas tant fait tirer ses cheveux qui auraient dû, tombant un peu plus bas, accompagner son visage, elle aurait été bien mieux.

On ne s'apercevait pas qu'elle était petite : elle m'a dit lentement qu'elle avait été extrêmement vive, chose dont on ne pouvait pas se faire d'idée. Ses trois révérences d'homme, à la Russe, se faisaient toujours de même en entrant dans un salon : une à droite, une à gauche et l'autre au milieu.

Tout était chez elle mesuré et méthodique.

Elle avait l'art d'écouter et tant d'habitude de présence d'esprit, qu'elle avait l'air d'entendre, quand même elle pensait à autre chose. Elle ne parlait pas pour parler, et faisait valoir ceux qui lui parlaient...

L'Impératrice avait tout le bon, c'est-à-dire, tout le grand de Louis XIV. Sa magnificence, ses fêtes, ses pensions, ses achats, son faste lui ressemblaient. Elle tenait mieux sa cour, parce qu'elle n'avait rien de théâtral ni d'exagéré. Mais quel mélange imposant que celui des riches costumes asiatiques ou militaires de plus de trente nations différentes ! On tremblait à la vue de Louis XIV ; on était rassuré à celle de Catherine II. Louis était ivre de sa gloire ; Catherine la cherchait et l'étendait sans en perdre la tête. Il y avait de quoi, au milieu de la féerie continuelle de notre voyage triomphal et romanesque de la Tauride, des surprises, des escadres, des escadrons, des illuminations à dix lieues à la ronde, des palais enchantés, des jardins créés pour elle dans une nuit ; au milieu des succès, des hommages, voyant à ses pieds des hospodars de Valachie, des rois détrônés du Caucase, et des familles de princes persécutés qui venaient lui demander

du secours, ou un asile. Au lieu d'avoir la tête tournée de tout cela, elle me dit, en visitant le champ de bataille de Pultawa :

— Voilà donc à quoi tiennent les Empires : un jour en décide. Sans cette faute que firent les Suédois, et que vous me fîtes remarquer, Messieurs, nous ne serions pas ici..

Elle se connaissait et connaissait le mérite. Catherine faisait les choix à tête reposée et mettait chaque homme dans sa case. Elle me disait un jour :

— Je ris souvent toute seule, voyant les alarmes d'un général ou d'un ministre, quand je traite bien ses ennemis. Ils ne sont pas les miens pour cela, dis-je en moi-même. Je les emploie, parce qu'ils ont du talent, et je me moque de ceux qui s'imaginent que je ne me servirai plus des gens qu'ils n'aiment pas.

Elle balançait même souvent le crédit des uns, par celui des autres, qui, moyennant cela, redoublaient de zèle et s'observaient davantage. C'est d'après tous ces moyens de se faire servir et de n'être menée par personne, que je lui écrivis une fois :

« On parle tant du cabinet de Pétersbourg ; je n'en connais pas un plus petit, car il n'a que quelques pouces de dimension : il s'étend depuis une tempe à l'autre, et de la racine du nez à celle des cheveux. »

XIV

ELISABETH-LOUISE VIGÉE LE BRUN (1756-1842)

(1795-1801)

J'ÉTAIS bien loin de me sentir remise de toutes mes fatigues, car je n'habitais Saint-Pétersbourg que depuis vingt-quatre heures, lorsqu'on m'annonça l'ambassadeur de France, le comte d'Esterhazy. Il me félicita de mon arrivée à Saint-Pétersbourg, me dit qu'il allait informer de suite l'impératrice et prendre en même temps ses ordres pour ma présentation. Un instant après, je reçus la visite du comte de Choiseul-Gouffier.

Tout en causant avec lui, je lui témoignais le bonheur que j'aurais à voir cette grande Catherine ; mais je ne lui dissimulais pas la peur et l'embarras que j'éprouverais lorsque je serais présentée à cette princesse si grande.

— Rassurez-vous, me répondit-il ; lorsque vous verrez l'impératrice, vous serez étonnée de son air de bonhomie ; car, ajouta-t-il, c'est vraiment une bonne femme...

M. d'Esterhazy me donnait le bras, et nous traversions une partie du parc, lorsqu'à la fenêtre d'un rez-de-chaussée, j'aperçus une jeune personne qui arrosait un pot d'œillets. Elle avait dix-sept ans au plus ; ses traits étaient fins et réguliers et son ovale parfait ; son beau teint n'était pas avivé, mais il était d'une pâleur tout à fait en harmonie avec

l'expression de son visage, dont la douceur était angélique. Ses cheveux blond cendré flottaient sur son cou, sur son front. Elle était vêtue d'une tunique blanche, attachée par une ceinture nouée négligemment autour d'une taille fine et souple comme celle d'une nymphe. Telle que je viens de la dépeindre, cette jeune personne se détachait sur le fond de son appartement, orné de colonnes, et drapé en gaze rose et argent, d'une manière si ravissante que je m'écriai : « C'est Psyché ! » C'était la princesse Elisabeth, femme d'Alexandre. Elle m'adressa la parole et me retint assez longtemps pour me dire mille choses flatteuses ; puis elle ajouta :

— Il y a bien longtemps, Madame, que nous vous désirions ici, au point que j'ai rêvé souvent que vous y étiez arrivée.

Je la quittai à regret et j'ai toujours conservé le souvenir de cette charmante apparition.

J'arrivai chez l'impératrice un peu tremblante, et quelques instants après j'étais en tête-à-tête avec l'autocrate de toutes les Russies. M. d'Esterhazy m'avait dit qu'il fallait lui baiser la main et, en conséquence de cet usage, elle avait ôté un de ses gants, ce qui aurait dû me le rappeler ; mais je l'oubliai complètement. Il est vrai que l'aspect de cette femme si célèbre me faisait une telle impression qu'il m'était impossible de songer à autre chose qu'à la contempler. J'étais d'abord extrêmement étonnée de la trouver très petite ; je me l'étais figurée d'une grandeur prodigieuse, aussi haute que sa renommée. Elle était fort grasse, mais elle avait encore un beau visage, que ses cheveux blancs et relevés encadraient à merveille.

Le génie paraissait siéger sur son front large et très élevé. Ses yeux étaient doux et fins, son nez tout à fait grec, son teint fort animé et sa physionomie très mobile.

Elle me dit aussitôt avec un son de voix plein de douceur, un peu gras pourtant :

— Je suis charmée, Madame, de vous recevoir ici ; votre réputation vous avait devancée. J'aime beaucoup les arts et surtout la peinture. Je ne suis pas connaisseur, mais amateur.

Tout ce qu'elle ajouta pendant cet entretien, qui fut assez long, sur le désir qu'elle avait que je puisse me plaire assez en Russie pour y rester longtemps, portait le caractère d'une si grande bienveillance, que ma timidité disparut et, lorsque je pris congé de Sa Majesté, j'étais entièrement rassurée. Seulement, je ne me pardonnai pas de n'avoir pas baisé sa main, qui était belle et très blanche et, je regrettai d'autant plus cet oubli que M. d'Esterhazy m'en fit des reproches...

Je ne saurais dire avec quel empressement, avec quelle bienveillance affectueuse, un étranger se voit recherché dans ce pays, surtout s'il possède quelque talent. Mes lettres de recommandation me devinrent tout à fait inutiles ; non seulement je fus aussitôt invitée à passer ma vie dans les meilleures et les plus agréables maisons, mais je retrouvai à Saint-Pétersbourg plusieurs anciennes connaissances et même d'anciens amis...

Ce caractère hospitalier existe aussi dans l'intérieur de la Russie, où la civilisation moderne n'a point encore pénétré. Lorsque les seigneurs russes vont visiter leurs terres, qui généralement sont situées à de grandes distances de la capitale, ils s'arrêtent en chemin dans les châteaux de leurs compatriotes, où, sans être connus personnellement du maître de la maison, eux, leurs gens et leurs bêtes sont reçus et traités à merveille, quand ils devraient même y rester un mois. De plus, j'ai vu un voyageur qui venait de parcourir ce vaste pays avec deux de ses amis. Tous les trois avaient traversé les provinces les plus reculées ainsi qu'on aurait pu le faire

dans l'âge d'or, au temps des patriarches. Partout on les avait logés et nourris avec tant de bonté que leur bourse était devenue presque inutile. Ils ne parvenaient seulement pas à faire accepter le pourboire aux gens qui les avaient servis et qui avaient soigné leurs chevaux. Leurs hôtes, qui pour la plupart étaient des négociants ou des cultivateurs, s'étonnaient beaucoup de la vivacité de leurs remerciements.

— Si nous étions dans votre pays, disaient-ils, bien certainement vous en feriez autant pour nous.

Hélas !

On ne s'apercevrait point à Saint-Pétersbourg de la rigueur du climat si, l'hiver arrivé, on ne sortait pas de chez soi, tant les Russes ont perfectionné les moyens d'entretenir de la chaleur dans les appartements. A partir de la porte cochère, tout est chauffé par des poêles si excellents, que le feu qu'on entretient dans les cheminées n'est autre chose que du luxe. Les escaliers, les corridors sont à la même température que les chambres, dont les portes de communication restent ouvertes sans aucun inconvénient. Aussi lorsque l'Empereur Paul, qui n'était alors que grand-duc, vint en France sous le nom de Prince du Nord, il disait aux Parisiens :

— A Saint-Pétersbourg, nous voyons le froid, mais ici nous le sentons.

De même quand, après avoir passé sept ans et demi en Russie, je fus de retour à Paris, où la princesse Dolgorouki se trouvait aussi, je me rappelle qu'un jour étant allée la voir, nous avions un tel froid toutes deux devant sa cheminée que nous disions :

— Il faut aller passer l'hiver en Russie pour nous réchauffer !

Le peuple russe est laid en général, mais il a une tenue à la fois simple et fière, et ce sont les meilleurs gens du monde. On ne rencontre jamais un homme ivre, quoique la boisson

habituelle soit de l'eau-de-vie de grain. La plupart de ces Russes se nourrissent de pommes de terre et d'ail mêlé d'huile, qu'ils mangent avec leur pain, en sorte qu'ils infectent, bien qu'ils aient l'usage de se baigner tous les samedis. Cette pauvre nourriture ne les empêche pas de chanter à tue-tête en travaillant ou en ramant leurs barques, et ce peuple m'a bien souvent rappelé ce qu'au commencement de la révolution disait un soir chez moi, le marquis de Chastellux :

— Si on leur ôte leur bandeau, ils seront bien plus malheureux.

Les Russes sont adroits et intelligents, car ils apprennent tous les métiers avec une facilité prodigieuse ; plusieurs même obtiennent du succès dans les arts. Je vis un jour, chez le comte de Strogonoff, son architecte qui avait été son esclave. Ce jeune homme montrait tant de talent, que le comte le présenta à l'empereur Paul qui le nomma un de ses architectes et lui commanda de bâtir une salle de spectacle sur les plans qu'il avait faits et qu'il lui avait soumis.

Le peuple russe en général a de la probité, et sa nature est douce. A Saint-Pétersbourg, à Moscou, non seulement on n'entend jamais parler d'un grand crime, mais on n'entend parler d'aucun vol. Cette conduite honnête et paisible surprend dans des hommes encore à peu près barbares, et beaucoup de personnes l'attribueront à l'esclavage dans lequel ils se trouvent ; mais moi, je pense qu'elle tient à ce que les Russes sont extrêmement religieux.

Paul (l'Empereur Paul I^{er} monté sur le trône le 6 novembre 1796) avait beaucoup d'esprit, d'instruction et d'activité ; mais la bizarrerie de son caractère allait jusqu'à la folie. Chez ce malheureux prince, des mouvements de bonté d'âme

succédaient souvent à des mouvements de férocité, et sa bienveillance ou sa colère, sa faveur ou son ressentiment n'étaient jamais que l'effet d'un caprice...

La plus légère infraction aux ordres de Paul était punie de l'exil en Sibérie, ou pour le moins de la prison, en sorte que, ne pouvant prévoir où vous conduirait la folie jointe à l'arbitraire, on vivait dans des transes perpétuelles. On en vint bientôt à ne plus oser recevoir du monde chez soi ; si l'on recevait quelques amis, on avait grand soin de fermer les volets et, pour les jours de bal, il était convenu que l'on renverrait les voitures, afin de moins attirer l'attention. Tout le monde était surveillé pour ses paroles et pour ses actions, au point que j'entendis dire qu'il n'existait pas une société qui n'eût son espion.

Tout cela paraissait bien dur, après avoir vécu sous Catherine, qui laissait jouir chacun de la plus entière liberté, sans pouvoir jamais, il est vrai, en prononcer le mot.

Paul était excessivement laid. Un nez camard et une fort grande bouche, garnie de dents très longues, le faisaient ressembler à une tête de mort. Ses yeux étaient plus qu'animés quoique souvent son regard eût de la douceur. Il n'était ni gras ni maigre, ni grand ni petit ; et bien que toute sa personne ne manquât point d'une sorte d'élégance, il faut avouer que son visage prêtait infiniment à la caricature. Aussi, quel que fût le danger qu'offrait un pareil passe-temps, il s'en fit un assez grand nombre. Une entre autres le représentait tenant un papier dans chacune de ses mains. Sur l'un on lisait : ordre, sur l'autre : contre-ordre et sur son front : désordre. Rien qu'en parlant de cette caricature, j'éprouve encore un petit frémissement, car on sent bien qu'il y allait de la vie, non seulement pour celui qui l'avait faite, mais aussi pour tous ceux qui se l'étaient procurée.

Tout ce qu'on vient de lire n'empêchait pas cependant que Saint-Pétersbourg ne fût alors pour un artiste un séjour aussi utile qu'agréable. L'Empereur Paul aimait et protégeait les arts. Grand amateur de littérature française, il attirait et retenait par ses générosités les acteurs auxquels il devait le plaisir de voir représenter nos chefs d'œuvres et l'on ne pouvait posséder un talent en musique ou en peinture sans être assuré de sa bienveillance...

C'est le 12 mars 1801, à moitié chemin de Moscou à Saint-Pétersbourg, que j'appris la mort de Paul I^{er}. Je trouvai devant la maison de poste une quantité de courriers qui allaient annoncer cette nouvelle dans les différentes villes de l'empire, et, comme ils prenaient tous les chevaux, il me fut impossible d'en avoir pour moi ; je fus obligée de rester dans ma voiture que l'on avait placée sur un côté de la route au bord d'une rivière ; il soufflait un vent si froid que j'étais gelée ; il ne m'en fallut pas moins passer toute la nuit ainsi ; enfin je parvins à me procurer des chevaux de louage et je n'arrivais à Saint-Pétersbourg qu'à huit ou neuf heures du matin de la journée suivante.

Je trouvai cette ville dans le délire de la joie ; on chantait, on dansait, on s'embrassait dans les rues ; plusieurs personnes de ma connaissance accoururent à ma voiture, elles me seraient les mains en s'écriant :

— Quelle délivrance !

On me dit que, la veille au soir, les maisons avaient été illuminées. Enfin, la mort de ce malheureux prince excitait l'allégresse publique.

Toutes les particularités du terrible événement n'étaient ignorées de personne, et je puis affirmer que les récits qui m'en furent faits le jour même de mon arrivée étaient tous uniformes. Pahlen, un des conjurés, n'avait rien négligé pour

effrayer Paul d'un complot formé, disait-il, par l'impératrice et ses enfants, pour s'emparer du trône ; la méfiance habituelle de Paul ne le porta que trop à prêter l'oreille à ces fausses confidences et elles l'irritèrent au point qu'il finit par ordonner au perfide conseiller de conduire sa femme et les grands-ducs à la forteresse ; Pahlen refusa d'obéir sans un ordre signé de l'Empereur ; Paul signa ; muni de ce papier, Pahlen le porte aussitôt à Alexandre :

— Vous voyez, lui dit-il, que votre père est fou, et que vous êtes tous perdus si nous ne le prévenons en le faisant enfermer lui-même. Alexandre, qui voyait sa liberté et celle des siens menacée, ne donna pourtant par son silence qu'un consentement tacite à ce projet, qui devait se borner à mettre un insensé hors d'état de nuire ; mais Pahlen et ses complices crurent devoir aller plus loin.

Cinq conjurés se chargèrent de commettre l'attentat, et l'un d'eux fut ce Platon Zuboff, l'ancien favori de Catherine, que Paul avait comblé de faveurs, après l'avoir rappelé de l'exil.

Tous les cinq se rendirent dans la chambre à coucher de Paul, qui était au lit ; les deux gardes placés à la porte en défendirent l'entrée avec courage, au point que l'un d'eux fut tué ; mais ils résistèrent inutilement. A la vue de ces furieux qui se précipitaient sur lui, Paul se leva ; comme il était très vigoureux, il lutta longtemps contre ses assassins, qui parvinrent enfin à l'étrangler dans son fauteuil. L'infortuné s'écriait :

— Vous aussi Zuboff ! vous que je croyais mon ami !

En disant ces mots, il expira.

XV

AUGUSTE-FRÉDÉRIC DE KOTZEBUE

(1761-1819)

DE Perme à Tobolsk, on compte encore plus de neuf cents werstes ; mais les chemins sont bien meilleurs et le pays offre des sites autrement agréables qu'entre Kasan et Perme. On ne rencontre plus de forêts de sapins, mais de jeunes bouleaux : elles sont entrecoupées par des portions de terre ensemencées. Des villages assez grands et bien bâtis, habités soit par des Russes, soit par des Tartares, sont à peu de distance les uns des autres. Pendant les dimanches et jours de fête, la multitude de gens qu'on voit se réjouir, fait oublier que l'on est dans la Sibérie. Les maisons de la plupart de ces habitants sont aussi plus propres et plus commodes que celles des autres habitants des villages russes.

On y remarque dans chacune, outre la chambre qui est occupée ordinairement (isba), une autre jolie pièce (gornitza), où il y a des fenêtres de pierre spéculaire ou talc transparent. De plus, on y trouve pour meubles, une table couverte d'un tapis, des bancs, des commodes, des images de saints bien encadrées et des verres, des tasses, etc., ustensiles que l'on ne voit pas communément dans les ménages de paysans. Les Sibériques paraissent porter l'amour de l'hospitalité à un degré plus haut que les Russes. On peut aisément les distinguer à un dialecte qui leur est particulier.

Mais si cette population paraît nombreuse les jours de fête, parce que tous les habitants sont réunis dans les places publiques, combien elle paraît faible quand chacun est employé dans les champs !

On fait quelquefois plusieurs werstes sans rencontrer un seul cultivateur ; et ces campagnes désertes, sans pourtant être incultes, semblent avoir été fertilisées par une baguette magique...

Nous partîmes d'Ekaterinenbourg pour nous rendre à Tinnen (Tioumen), première ville frontière de la Sibérie. Quarante et quelques werstes avant d'y arriver, nous traversâmes, au milieu d'un bois, les frontières de la province de Tobolsk, qui y sont désignées par quelques poteaux. Je me trouvais véritablement en Sibérie.

Les étrangers se font de ces mots *exil en Sibérie* une idée affreuse et sombre, et cette idée est si fausse (prise en général) que je crois leur rendre un service en mettant sous leurs yeux les différentes classes d'exilés.

Première classe.

Ce sont les personnes reconnues pour criminelles par la justice, et, suivant les lois, leur arrêt a été confirmé par le Sénat de Saint-Pétersbourg. Ces coupables sont, outre la peine de l'exil, condamnés à travailler aux mines de Nerstschinski ; ils font la route à pied et enchaînés. Leurs souffrances sont mille fois plus cruelles que la mort ; ils ont ordinairement reçu le knout avant leur départ, et leurs narines ont été fendues.

Deuxième classe.

Ce sont des personnes reconnues également coupables par la justice, suivant les lois, et dont l'arrêt a été confirmé par le Sénat de Saint-Pétersbourg ; mais leur crime étant moins horrible, elles sont exilées, inscrites en Sibérie comme cultivateurs, reçoivent un nom de paysan, et sont obligées de travailler la terre. On voit aussi parmi elles, beaucoup de nez fendus. Ces coupables peuvent, s'ils sont laborieux, gagner assez d'argent pour adoucir leur sort et se mettre à même de supporter agréablement leur captivité. Cette punition les contraignant au travail est dans le cas de leur donner des remords et de les ramener à la vertu.

Troisième classe.

Elle est composée de gens qui ont été condamnés, suivant les lois, à l'exil purement et simplement, sans aucune autre circonstance afflictive et déshonorante. S'ils sont nobles, ils ne sont pas déchus de leurs titres à cause de ce châtement ; il leur est permis de vivre sans gêne dans le lieu qui leur est assigné, de faire venir l'argent qui leur est nécessaire ; lorsqu'ils sont pauvres, ils reçoivent de la couronne depuis vingt jusqu'à trente kopèkes par jour et quelquefois davantage.

Quatrième et dernière classe.

Elle consiste dans ceux qui, sans arrêt et sans aucun droit, sont exilés par le seul ordre et la seule volonté du souverain.

Ces derniers sont ordinairement traités comme ceux de la troisième classe. On leur permet d'écrire à leur famille et à l'Empereur ; il faut seulement que leurs lettres soient remises entre les mains du gouverneur. Plusieurs exilés de cette classe sont néanmoins conduits dans des places fortes et tenus aux fers ; mais, dieu merci, ce cas est très rare. Sous un règne d'humanité, cette dernière classe ne devrait pas exister.

Le blé noir de Sibérie, qui est si renommé parmi nous, se sème tous les ans de lui-même ; on ne se donne d'autre peine que de le recueillir ; toute espèce de grain réussit parfaitement, et la crue de l'herbe est étonnante. Partout la terre ressemble à ce terreau de jardin qui n'exige point d'engrais. Cela est si constant, que le fumier, qui est en abondance, gêne au point de porter le paysan à une extrémité risible. Le Conseiller de la Cour Peterson qui, en qualité de physicien du pays, est obligé de faire des tournées, m'a raconté qu'il se trouva plus d'une fois dans des villages où les paysans abattaient leurs maisons pour aller s'établir plus loin ; ils croyaient plus facile de transporter leur cabane que les tas de fumier qui les environnaient.

Le froid, dans ce pays, est aussi insupportable en hiver, que la chaleur en été ; le thermomètre descend jusqu'à quarante degrés.

Du reste, ce climat, malgré son excessive chaleur et sa cruelle froidure, était extrêmement sain. Mon docteur m'a souvent assuré qu'on n'y était sujet qu'à deux espèces de maladies : l'une est la maladie vénérienne ; avec de la continence on s'en guérissait sans peine ; l'autre est une fièvre causée par le changement subit de la température ; avec un habit chaud on n'était point exposé à sentir le refroidissement de l'air. Ainsi, avec de la sagesse et une simple précaution,

on se porte à merveille en Sibérie, et l'on y parvient à un âge très avancé...

A une demi-journée de Kurgan, nous passâmes la nuit chez un pope, où nous trouvâmes une chambre très commode, des lits très bons et où nous reçûmes l'accueil le plus amical. Je fus bien surpris de me voir ainsi traité ; je le fus encore plus le lendemain matin, quand personne ne me demanda de paiement. J'appris que les habitants de ce village tenaient à leurs dépens cette chambre toujours prête et y traitaient les voyageurs à leurs frais.

Peut-on donner un plus bel exemple de l'hospitalité ? Ce n'est pas tout ; ils poussent la délicatesse jusqu'à se soustraire à vos remerciements, lorsque vous les quittez : j'ai eu la douleur de m'éloigner sans avoir entrevu quelqu'un qui portât aux autres le tribut de ma reconnaissance.

Il était quatre heures de l'après-midi, quand nous aperçûmes pour la première fois Kurgan. Une seule tour de chétive apparence s'élevait au milieu d'un groupe de maisons à moitié détruites et d'autres de fort mauvaise mine. Cette petite ville est située au delà et sur les bords les plus élevés de Tobol ; elle est entourée d'une lande déserte qui s'étend, de tous côtés, l'espace de quelques werstes. Après ces landes, on voit des montagnes couvertes de bois, qui sont coupées par des petits lacs pleins de joncs.

Le nom de Kurgan qui, par son véritable sens, veut dire : Colline des Sépulcres, me parut convenable et à la ville et à ma situation. Rien n'était plus triste que la vue de cet endroit, et je pensais bien qu'il serait mon tombeau.

Pour prouver à quel point la vie était peu coûteuse dans cette ville, je vais citer quelques articles au prix coûtant pour moi, mais sur lesquels mon coquin de Rossi me trompait sans doute de moitié :

une livre de pain	—	1 kopèke ou un sou,
six livres de pain	—	5 kopèkes,
une livre de bœuf	—	3 id.
un poulet		id.
la paire de gélinottes		id.

On pouvait avoir un lièvre pour rien ; les Russes ne les aiment point ; ils vous les donnent et ne gardent que la peau.

Un plat de poisson — 3 kopèkes,

une corde de bois — 15 kopèkes ou quinze sous de France.

Le buveur le plus fort pouvait passer sa journée avec du quass pour un kopèke.

Une manière de passer agréablement plusieurs heures de la journée, c'était d'aller sur les bords du Tobol où les jeunes filles, après avoir lavé leur linge, se baignaient toutes ensemble. Elles poussaient l'art gymnastique au plus haut degré de perfection ; elles nageaient sans se fatiguer, en remontant ou descendant le Tobol ; souvent, couchées sur le dos, elles s'abandonnaient au gré du courant, ensuite elles folâtraient au milieu de l'eau, se jetaient du sable les unes sur les autres, se poursuivaient, s'attrapaient, se renversaient ; en un mot, elles s'adonnaient à cet exercice avec autant d'adresse que de vivacité. Le voyageur, qui eût été témoin de leurs jeux, sans connaître l'habitude qu'elles en avaient prise, eût tremblé à tout moment d'en voir disparaître quelques-unes d'entre elles. Le plus grand mérite qu'elles avaient en badinant avec tant de folie, c'est qu'elles y mettaient une décence admirable ; leurs têtes seules sortaient de l'eau. On était d'abord longtemps incertain de savoir à quel sexe elles appartenaient. Souvent elles laissaient voir leur gorge, mais il paraissait que cela leur était indifférent.

Lorsqu'elles se sentaient fatiguées de leurs jeux, et qu'elles ne voulaient pas rester plus longtemps dans l'eau, s'il se

trouvait là quelques spectateurs attirés par la curiosité, elles les priaient honnêtement de s'éloigner. Si quelque jeune libertin, peu docile à l'invitation, s'obstinait à demeurer et à les regarder, alors toutes les filles formaient autour de leurs compagnes, un grand cercle au bord du rivage. Chacune leur jetait une pièce de leur habit et en moins d'un instant elles paraissaient toutes habillées au milieu de leurs amies.

Entre Jaluterski et Tobolsk, on traverse une suite de villages habités par des Tartares. J'eus l'occasion de remarquer que cette nation ne méritait pas le mépris que les Russes, en qualité de vainqueurs, affectaient d'avoir pour elle. Un accident qui fit casser l'essieu de ma voiture près l'un de ces villages, me mit à même de faire connaissance avec ses habitants. Il était déjà un peu tard et cependant plusieurs Tartares, pleins de bonne volonté, accoururent pour nous aider. Un d'eux était une espèce de charpentier. Je m'arrêtai devant sa maison et comme il m'annonça que les réparations à faire à ma voiture exigeraient bien trois heures, j'ordonnai à mon domestique de me faire du thé. Je préfèrai le prendre dans la rue, parce que je m'aperçus que l'intérieur des maisons de ces Tartares était fort sale. Je me fis donc apporter une table et une chaise à la porte de l'habitation du charpentier ; et là, profitant d'une belle soirée, je fis les remarques suivantes :

Les habitants de ces villages sont très neufs dans tout ce qui a rapport au luxe. La curiosité qui en avait rassemblé une grande quantité autour de moi, me laissa observer qu'aucun d'eux ne connaissait les choses même utiles pour les commodités de la vie. Ils poussaient l'ignorance au point d'admirer une vieille robe de chambre de soie que je portais et que ma femme avait voulu vingt fois donner à un

malheureux ; c'était à qui d'entre eux aurait le bonheur de la toucher.

Leur surprise, leur admiration redoublèrent bien davantage quand j'ouvris mon nécessaire : la vue d'un miroir les éblouit, et leur causa un ravissement inexprimable. Ils s'accroupirent en groupe derrière moi, se levèrent, se baissèrent selon tous mes mouvements. Après s'être fait remarquer l'un l'autre qu'on voyait dans ce miroir le pays qui était derrière eux, ils se mirent à éclater de rire en ouvrant une bouche effroyablement grande...

Il s'éleva bientôt entre moi et mes voisins une singulière conversation. Avant de savoir que je n'étais pas Russe, aucun d'eux n'avait osé m'ouvrir son cœur, ni me faire la moindre demande mais dès qu'ils apprirent que je n'étais pas du nombre de ceux qui les persécutaient, ils prirent en moi une confiance qui devint presque insupportable par la curiosité qu'elle leur fit naître. Ils me demandèrent tous à la fois qui j'étais, où j'allais, quelle était ma patrie, comme elle était faite ? J'avais beau leur répondre, ils ne m'entendaient presque pas ; car ils parlaient russe aussi mal que moi. Je leur fis comprendre, néanmoins, que j'étais Saxon ; alors ils parlèrent tartare entre eux...

Je les interrogeai sur la haine profonde qu'ils avaient pour les Russes. Comme mon dragon dormait et que mon domestique était étranger, ils ne se gênèrent point sur tous les détails qu'ils avaient à me donner et rien n'arrêta le cours de leur ressentiment. J'appris dans cette soirée qu'il leur était impossible de pousser l'inimitié à un plus haut degré envers ceux qui les gouvernaient. J'appris aussi que le caractère de ce peuple était franc mais vindicatif, intelligent mais orgueilleux. Les Tartares sont d'assez beaux hommes, mais tous d'une construction trop forte.

Avec le sentiment intime qu'ils ont de leur vigueur, il est difficile que la conduite des Russes ne les porte pas à la vengeance. On les traite si mal ! On les regarde comme la race réprouvée des Finnois. En Russie, le nom de Tartare est une injure aussi grande que celle de Tschuchon (Tchoukhon) sur les bords de la mer Baltique. On agace ces pauvres gens avec une méchanceté incroyable. Un accident arrive-t-il à un Russe sur le grand chemin ? Les Tartares accourent avec empressement, les aident de tout leur pouvoir et leur prodiguent des secours nécessaires. Eh bien, au lieu de leur donner quelque récompense, au lieu même de les remercier, le Russe les plaisante sur leurs vêtements, sur leur langage, sur leur religion, sur Mahomet. On conviendra que de telles jongleries sont déplacées. C'est en vain que l'on voudrait nier ce que j'avance ici ; j'atteste avoir été témoin d'une scène pareille. Un jeune Russe nommé Alexandre Schulkin, se permit de tourner en ridicule le Saint Prophète devant un malheureux Tartare qui prenait mille peines pour lui ; et j'ai vu le moment où celui-ci, cédant à sa fureur, allait se livrer à la vengeance. Qui pourrait approuver la conduite du Russe ?

Je répandis un baume salutaire sur les blessures de ceux qui m'entouraient et qui se plaignaient de cette injuste rigueur, en les assurant qu'il ne fallait pas accuser les Russes en général, mais seulement quelques jeunes étourdis qui ne connaissent pas encore les lois de l'humanité et de la reconnaissance. Je le leur prouvais en disant que quelques-uns de leurs Mursas jouissaient à Saint-Pétersbourg de la plus haute considération, comme hommes d'un grand mérite. Je leur nommai Derschawin (Dèrjavine) qui était considéré comme poète, comme homme d'Etat, et je leur conseillai de s'adresser à lui, quand ils auraient à se plaindre d'aussi affreuses vexations.

Ces avis consolateurs parurent les satisfaire et leur confiance s'augmenta tellement qu'ils se rapprochèrent tous de moi, sans penser que leur odeur m'incommoderait : ce qui arriva en effet. Mais au moment de m'éloigner de ce cercle trop étroit, ma voiture se trouva raccommodée. Le charpentier ne me demanda qu'une bagatelle pour son salaire et je le pressai inutilement de prendre quelque chose pour les œufs que l'on m'avait servis. Je quittais ces malheureux, emportant avec moi le souvenir de leur bienveillance et de leur amitié.

*Voir : L'année la plus remarquable de ma vie,
Paris, 1802.*

XVI

MADAME DE STAËL (1766-1817)

Arrivée en Russie.

○ N n'était guère accoutumé à considérer la Russie comme l'Etat le plus libre de l'Europe ; mais le joug que l'Empereur de France fait peser sur tous les Etats du continent est tel, qu'on se croit dans une république dès qu'on arrive dans un pays où la tyrannie de Napoléon ne peut plus se faire sentir. C'est le 14 Juillet que j'entrai en Russie ; cet anniversaire du premier jour de la Révolution me frappa singulièrement : ainsi se refermait pour moi le cercle de l'histoire de France qui, le 14 Juillet 1789, avait commencé.

Quand la barrière qui sépare l'Autriche de la Russie s'ouvrit pour me laisser passer, je jurai de ne jamais remettre les pieds dans un pays soumis d'une manière quelconque à l'Empereur Napoléon. Ce serment me permettra-t-il jamais de revoir la belle France ?

Le premier homme qui me reçut en Russie, ce fut un Français, autrefois commis dans les bureaux de mon père ; il me parla de lui les larmes aux yeux, et ce nom ainsi prononcé me parut un heureux augure. En effet, dans cet empire russe, si faussement appelé barbare, je n'ai éprouvé que des

impressions nobles et douces : puisse ma reconnaissance attirer des bénédictions de plus sur ce peuple et sur son Souverain ! J'entrais en Russie dans un moment où l'armée française avait déjà pénétré très avant sur le territoire russe, et cependant, aucune persécution, aucune gêne n'arrêtait un instant l'étranger voyageur ; ni moi, ni mes compagnons, nous ne savions un mot de russe ; nous ne parlions que le français, la langue des ennemis qui dévastaient l'empire ; je n'avais pas même avec moi, par suite de hasards fâcheux, un seul domestique qui parlât russe ; et, sans un médecin allemand (le Dr Renner) qui, le plus généreusement du monde, voulut bien nous servir d'interprète jusqu'à Moscou, nous aurions vraiment mérité ce nom de sourds et muets que les Russes donnent aux étrangers dans leur langue.

Eh bien, dans cet état, notre voyage eût encore été sûr et facile, tant est grande en Russie l'hospitalité des nobles et du peuple !

Dès nos premiers pas, nous apprîmes que la route directe de Pétersbourg était déjà occupée par les armées et qu'il fallait passer par Moscou pour nous y rendre. C'étaient deux cents lieues de détour ; mais nous en faisons déjà quinze cents et je m'applaudis maintenant d'avoir vu Moscou.

La première province qu'il nous fallut traverser, la Volhynie, fait partie de la Pologne russe : c'est un pays fertile, inondé de juifs comme la Gallicie, mais beaucoup moins misérable. Je m'arrêtai dans le château d'un seigneur polonais auquel j'étais recommandée ; il me conseilla de me hâter d'avancer, parce que les Français marchaient sur la Volhynie et qu'ils pourraient bien y entrer dans huit jours. Les Polonais, en général, aiment mieux les Russes que les Autrichiens ; les Russes et les Polonais sont de race esclavonne ; ils ont été ennemis, mais ils se considèrent mutuellement, tandis que

les Allemands, plus avancés que les Esclavons dans la civilisation européenne, ne savent par leur rendre justice à d'autres égards. Il était facile de voir que les Polonais, en Volhynie, ne redoutaient pas l'entrée des Français, mais bien que leur opinion fût connue, on ne leur faisait pas éprouver ces persécutions de détail qui ne font qu'exciter la haine sans la contenir. C'était cependant toujours un pénible spectacle que celui d'une nation soumise par une autre : il faut plusieurs siècles avant que l'unité soit si bien établie qu'elle fasse oublier le nom du vainqueur et celui du vaincu.

Kiew.

Résolue à poursuivre mon voyage en Russie, je me dirigeai sur Kiew, ville principale de l'Ukraine, et jadis de toute la Russie, car cet empire a commencé par établir sa capitale au midi. Les Russes avaient alors des rapports continuels avec les Grecs établis à Constantinople et en général avec les peuples de l'Orient, dont ils ont pris les habitudes sous beaucoup de rapports.

L'Ukraine est un pays très fertile, mais nullement agréable ; vous voyez de grandes plaines de blé qui semblent cultivées par des mains invisibles, tant les habitations et les habitants sont rares. Il ne faut pas s'imaginer qu'en approchant de Kiew, ni de la plupart de ce qu'on appelle des villes en Russie, on voie rien qui ressemble aux villes de l'Occident ; les chemins ne sont pas mieux soignés, des maisons de campagne n'annoncent pas une contrée plus peuplée. En arrivant à Kiew, le premier objet que j'aperçus, ce fut un cimetière : j'appris ainsi que j'étais près d'un lieu où des hommes étaient rassemblés.

La plupart des maisons de Kiew ressemblent à des tentes et de loin la ville a l'air d'un camp ; on ne peut s'empêcher de croire qu'on a pris modèle sur les demeures ambulantes des Tartares pour bâtir en bois des maisons qui ne paraissent pas non plus d'une grande solidité. Peu de jours suffisent pour les construire ; de fréquents incendies les consomment et l'on envoie à la forêt, pour se commander une maison, comme au marché pour faire ses provisions d'hiver. Au milieu de ces cabanes s'élèvent pourtant des palais, et surtout des églises dont les coupoles vertes et dorées frappent singulièrement les regards. Quand, le soir, le soleil darde ses rayons sur ces voûtes brillantes, on croit voir une illumination pour une fête, plutôt qu'un édifice durable.

Les Russes ne passent jamais devant une église sans faire le signe de la croix et leur longue barbe ajoute beaucoup à l'expression religieuse de leur physionomie. Ils portent pour la plupart une grande robe bleue, serrée autour du corps par une ceinture rouge ; l'habit des femmes a aussi quelque chose d'asiatique et l'on y remarque ce goût pour les couleurs vives qui nous vient des pays où le soleil est si beau, qu'on aime à faire ressortir son éclat par les objets qu'il éclaire. Je pris en peu de temps tellement de goût à ces habits orientaux, que je n'aimais pas à voir des Russes vêtus comme le reste des Européens ; il me semblait alors qu'ils allaient entrer dans cette grande régularité du despotisme de Napoléon, qui fait présent à toutes les nations de la conscription d'abord, puis des taxes de guerre, puis du Code Napoléon, pour régir de la même manière des nations toutes différentes.

Le Dnieper, que les anciens appelaient Borysthène, passe à Kiew, et l'ancienne tradition du pays assure que c'est un batelier qui, en le traversant, trouva ses ondes si pures, qu'il voulut fonder une ville sur ses bords.

En effet, les fleuves sont les plus grandes beautés de la nature en Russie. A peine si l'on y rencontre des ruisseaux, tant le sable en obstrue le cours. Il n'y a presque pas de variétés d'arbres ; le triste bouleau revient sans cesse dans cette nature peu inventive ; on y pourrait regretter même les pierres, tant on est quelquefois fatigué de ne rencontrer ni collines, ni vallées, et d'avancer toujours sans voir de nouveaux objets. Les fleuves délivrent l'imagination de cette fatigue : aussi les prêtres bénissent-ils ces fleuves. L'Empereur, l'Impératrice et toute la Cour vont assister à la cérémonie de la bénédiction de la Néva, dans le moment le plus froid de l'hiver. On dit que Wladimir, au commencement du XI^e siècle, déclara que toutes les ondes du Borysthène étaient saintes et qu'il suffisait de s'y plonger pour être chrétien ; le baptême des Grecs se faisant par immersion, des milliers d'hommes allèrent dans ce fleuve abjurer leur idolâtrie...

La religion grecque est nécessairement moins intolérante que le catholicisme ; car étant accusée de schisme, elle ne peut guère se plaindre des hérétiques ; aussi toutes les religions sont admises en Russie et, depuis les bords du Don jusqu'à ceux de la Néva, la fraternité de patrie réunit les hommes, lors même que les opinions théologiques les séparent.

Les cérémonies du culte grec sont au moins aussi belles que celles des catholiques ; les chants d'église sont ravissants ; tout porte à la rêverie dans ce culte ; il a quelque chose de poétique et de sensible, mais il me semble qu'il captive plus l'imagination qu'il ne dirige la conduite. Quand le prêtre sort du sanctuaire, où il reste enfermé pendant qu'il communie, on dirait qu'il voit s'ouvrir les portes du jour ; le nuage d'encens qui l'environne, l'argent, l'or et les pierreries qui brillent sur ses vêtements et dans l'église, semblent venir

du pays où l'on adorait le soleil. Les sentiments recueillis qu'inspire l'architecture gothique en Allemagne, en France et en Angleterre, ne peuvent se comparer en rien à l'effet des églises grecques ; elles rappellent plutôt les minarets des Turcs et des Arabes que nos temples. Il ne faut pas non plus s'attendre à y trouver, comme en Italie, la pompe des beaux-arts ; leurs ornements les plus remarquables, ce sont des vierges et des saints couronnés de diamants et de rubis. La magnificence est le caractère de tout ce qu'on voit en Russie ; le génie de l'homme, ni les dons de la nature n'en font point la beauté...

On montre à Kiew des catacombes qui rappellent un peu celles de Rome et l'on vient y faire des pèlerinages à pied, de Kazan et d'autres villes qui touchent à l'Asie ; mais ces pèlerinages coûtent moins en Russie que partout ailleurs, bien que les distances soient beaucoup plus grandes. Le caractère de ce peuple est de ne craindre ni la fatigue ni les souffrances physiques ; il y a de la patience et de l'activité dans cette nation, de la gaieté et de la mélancolie. On y voit réunis les contrastes les plus frappants et c'est ce qui peut en faire présager de grandes choses ; car, d'ordinaire, il n'y a que les êtres supérieurs qui possèdent des qualités opposées ; les masses sont, pour la plupart, d'une seule couleur.

Les Russes ont, selon moi, beaucoup plus de rapports avec les peuples du Midi, ou plutôt de l'Orient, qu'avec ceux du Nord. Ce qu'ils ont d'européen tient aux manières de la Cour, les mêmes dans tous les pays, mais leur nature est orientale.

On se sent, en Russie, à la porte d'une autre terre, près de cet Orient d'où sont sorties tant de croyances religieuses, et qui renferme encore dans son sein d'incroyables trésors de persévérance et de réflexion.

Environ neuf cents verstes séparaient encore Kiew de Moscou. Mes cochers russes me menaient comme l'éclair, en chantant des airs dont les paroles étaient, m'a-t-on assuré, des compliments et des encouragements pour leurs chevaux :

— Allez, leur disaient-ils, mes amis, nous nous connaissons, marchez vite.

Je n'ai rien vu de barbare dans ce peuple ; au contraire, ses formes ont quelque chose d'élégant et de doux qu'on ne retrouve point ailleurs. Jamais un cocher russe ne passe devant une femme, de quelque âge ou de quelque état qu'elle soit, sans la saluer, et la femme lui répond par une inclination de tête qui est toujours noble et gracieuse.

On voit partout en Europe le contraste de la richesse et de la misère, mais en Russie ce n'est, pour ainsi dire, ni l'une ni l'autre qui se fait remarquer. Le peuple n'est pas pauvre ; les grands savent mener, quand il le faut, la même vie que le peuple. C'est le mélange des privations les plus dures et des jouissances les plus recherchées qui caractérise ce pays. Ces mêmes seigneurs, dont la maison réunit tout ce que le luxe des diverses parties du monde a de plus éclatant, se nourrissent en voyage bien plus mal que nos paysans de France et savent supporter non seulement à la guerre, mais dans plusieurs circonstances de la vie, une existence physique très désagréable. La rigueur du climat, les marais, les forêts, les déserts, dont se compose une grande partie du pays, mettent l'homme en lutte avec la nature. Les fruits et les fleurs même ne viennent que dans des serres ; les légumes ne sont pas généralement cultivés ; il n'y a de vignes nulle part. La manière de vivre habituelle des paysans, en France, ne peut s'obtenir en Russie que par des dépenses très fortes. L'on n'y a le nécessaire que par le luxe ; de là vient que, quand le luxe est impossible, on renonce même au nécessaire.

Ce que les Anglais appellent *comfort* et que nous exprimons par l'aisance, ne se rencontre guère en Russie.

Vous ne trouveriez jamais rien d'assez parfait pour satisfaire en tout genre l'imagination des grands seigneurs russes ; mais quand cette poésie de richesse leur manque, ils boivent l'hydromel, couchent sur une planche et voyagent jour et nuit dans un chariot ouvert, sans regretter le luxe auquel on les croirait accoutumés. C'est plutôt comme magnificence qu'ils aiment la fortune, que sous le rapport des plaisirs qu'elle donne ; semblables encore en cela aux Orientaux, qui exercent l'hospitalité envers les étrangers, les comblent de présents et négligent souvent le bien-être habituel de leur propre vie. C'est une des raisons qui expliquent ce beau courage avec lequel les Russes ont supporté la ruine que leur a fait subir l'incendie de Moscou.

Plus accoutumés à la pompe extérieure qu'aux soins d'eux-mêmes, ils ne sont point amollis par le luxe, et le sacrifice de l'argent satisfait leur orgueil autant et plus que la magnificence avec laquelle ils le dépensent. Ce qui caractérise ce peuple, c'est quelque chose de gigantesque en tout genre : les dimensions ordinaires ne lui sont applicables en rien. Je ne veux pas dire par là que ni la grâce ni la stabilité ne s'y rencontrent ; mais la hardiesse, mais l'imagination des Russes ne connaît pas de bornes, chez eux tout est colossal plutôt que proportionné ; audacieux plutôt que réfléchi et, si le but n'est pas atteint, c'est parce qu'il est dépassé.

J'approchais toujours davantage de Moscou, et rien n'annonçait une capitale. Les villages de bois n'étaient pas moins distants les uns des autres ; on ne voyait pas plus de mouvement sur les vastes plaines qu'on appelle de grands chemins, on n'entendait pas plus de bruit ; les maisons de

campagne n'étaient pas plus nombreuses ; il y a tant d'espace en Russie, que tout s'y perd, même les châteaux, même la population. On dirait qu'on traverse un pays dont la nation vient de s'en aller.

L'absence d'oiseaux ajoute à ce silence ; les bestiaux aussi sont rares, ou du moins ils sont placés à une grande distance de la route. L'étendue fait tout disparaître, excepté l'étendue elle-même, qui poursuit l'imagination, comme de certaines idées métaphysiques dont la pensée ne peut plus se débarrasser, quand elle en est une fois saisie.

La veille de mon arrivée à Moscou, je m'arrêtai, le soir d'un jour très chaud, dans une prairie assez agréable. Des paysannes vêtues pittoresquement, selon la coutume du pays, revenaient de leurs travaux en chantant ces airs d'Ukraine, dont les paroles vantent l'amour et la liberté avec une sorte de mélancolie qui tient du regret. Je les priai de danser et elles y consentirent. Je ne connais rien de plus gracieux que ces danses du pays, qui ont toute l'originalité que la nature donne aux beaux-arts ; une certaine volupté modeste s'y fait remarquer ; les bayadères de l'Inde doivent avoir quelque chose d'analogue à ce mélange d'indolence et de vivacité, charme de la danse russe. Cette indolence et cette vivacité indiquent la rêverie et la passion, deux éléments des caractères que la civilisation n'a encore ni formés ni domptés. J'étais frappé de la gaieté douce de ces paysannes, comme je l'avais été, dans des nuances différentes, de celle de la plupart des gens du peuple auxquels j'avais eu affaire en Russie. Je crois bien qu'ils sont terribles quand leurs passions sont provoquées, et comme ils n'ont point d'instruction, ils ne savent pas dompter leur violence. Ils ont, par suite de la même ignorance, peu de principes de morale et le vol est très fréquent en Russie, mais aussi l'hospitalité ;

ils vous donnent comme ils vous prennent, selon que la ruse ou la générosité parle à leur imagination ; l'une et l'autre excitent l'admiration de ce peuple. Il y a dans cette manière d'être un peu de rapport avec les sauvages ; mais il me semble que maintenant les nations européennes n'ont de vigueur que quand elles sont ou ce qu'on appelle barbares, c'est-à-dire non éclairées, ou libres ; mais ces nations, qui n'ont appris de la civilisation que l'indifférence pour tel ou tel joug, à condition que leur coin de feu n'en soit pas troublé, ces nations qui n'ont appris de la civilisation que l'art d'expliquer la puissance et de raisonner la servitude, sont faites pour être vaincues. Je me représente souvent ce que doivent être maintenant ces lieux que j'ai vus si calmes, ces aimables jeunes filles, ces paysans à longues barbes, qui suivaient si tranquillement le sort que la Providence leur avait tracé : ils ont péri ou ils sont en fuite, car nul d'entre eux ne s'est mis au service du vainqueur.

L'accueil des Russes est si obligeant, qu'on se croirait, dès le premier jour, lié avec eux et peut-être au bout de dix ans ne le serait-on pas. Le silence russe est tout à fait extraordinaire ; ce silence porte uniquement sur ce qui leur inspire un vif intérêt. Du reste, ils parlent tant qu'on veut, mais leur conversation ne vous apprend rien que leur politesse ; elle ne trahit ni leurs sentiments ni leurs opinions. On les a souvent comparés à des Français ; et cette comparaison me semble la plus fausse du monde. La flexibilité de leurs organes leur rend l'imitation en toutes choses très facile ; ils sont anglais, français, allemands, dans leurs manières, selon que les circonstances les y appellent ; mais ils ne cessent jamais d'être russes, c'est-à-dire impétueux et réservés tout ensemble, plus capables de passion que d'amitié, plus fiers que délicats,

plus dévots que vertueux, plus braves que chevaleresques et tellement violents dans leurs désirs que rien ne peut les arrêter lorsqu'il s'agit de les satisfaire. Ils sont beaucoup plus hospitaliers que les Français ; mais la société ne consiste pas chez eux, comme chez nous, dans un cercle d'hommes et de femmes d'esprit, qui se plaisent à causer ensemble.

On se réunit comme l'on va à une fête, pour trouver beaucoup de monde, pour avoir des fruits et des productions rares de l'Asie ou de l'Europe, pour entendre de la musique, pour jouer, enfin pour se donner des émotions vives par les objets extérieurs, plutôt que par l'esprit et l'âme. Ils réservent l'usage de l'un et de l'autre pour les actions et non pour la société. D'ailleurs, comme ils sont, en général, très peu instruits, ils trouvent peu de plaisir aux conversations sérieuses et ne mettent point leur amour propre à briller par l'esprit qu'on y peut montrer. La poésie, l'éloquence, la littérature ne se rencontrent point en Russie ; le luxe, la puissance et le courage sont les principaux objets de l'orgueil et de l'ambition ; toutes les autres manières de se distinguer semblent encore efféminées et vaines à cette nation.

Moscou.

Des coupoles dorées annoncent de loin Moscou ; cependant, comme le pays environnant n'est qu'une plaine, ainsi que toute la Russie, on peut arriver dans la grande ville sans être frappé de son étendue. Quelqu'un disait avec raison que Moscou était plutôt une province qu'une ville. En effet, l'on y voit des cabanes, des maisons, des palais, un bazar comme en Orient, des églises, des établissements publics, des pièces d'eau, des parcs. La diversité des mœurs et des nations qui

composent la Russie se montrait dans ce vaste séjour. Voulez-vous, me disait-on, acheter des châles de Cachemire dans le quartier des Tartares ? Avez-vous vu la ville chinoise ? L'Asie et l'Europe se trouvaient réunies dans cette immense cité...

Le Kremlin, cette citadelle où les empereurs de Russie se sont défendus contre les Tartares, est entouré d'une haute muraille crénelée et flanquée de tourelles qui, par leurs formes bizarres, rappellent plutôt un minaret de Turquie qu'une forteresse comme la plupart de celles de l'Occident. Mais, quoique le caractère extérieur des édifices de la ville soit oriental, l'impression du christianisme se retrouvait dans cette multitude d'églises si vénérées qui attiraient les regards à chaque pas.

On se rappelait Rome en voyant Moscou ; non assurément que les monuments y fussent du même style, mais parce que le mélange de la campagne solitaire et des palais magnifiques, la grandeur de la ville et le nombre infini des temples, donnent à la Rome asiatique quelques rapports avec la Rome européenne...

Aucune nation civilisée ne tient autant des sauvages que le peuple russe, et quand les grands ont de l'énergie, ils se rapprochent aussi des défauts et des qualités de cette nature sans frein. On a beaucoup vanté le mot fameux de Diderot : « Les Russes sont pourris avant d'être mûrs. » Je n'en connais pas de plus faux ; leurs vices mêmes, à quelques exceptions près, n'appartiennent pas à la corruption, mais à la violence. Un désir russe, disait un homme supérieur, ferait sauter une ville ; la fureur et la ruse s'emparent d'eux tour à tour, quand ils veulent accomplir une résolution quelconque, bonne ou mauvaise. Leur nature n'est point changée par la civilisation rapide que Pierre I^{er} leur a donnée ; elle

n'a, jusqu'à présent, formé que leurs manières ; heureusement pour eux, ils sont toujours ce que nous appelons barbares, c'est-à-dire conduits par un instinct souvent généreux, toujours involontaire, qui n'admet la réflexion que dans le choix des moyens et non dans l'examen du but ; je dis heureusement pour eux, non que je prétende vanter la barbarie, mais je désigne par ce nom une certaine énergie primitive qui peut seule remplacer dans les nations la force concentrée de la liberté.

Je vis à Moscou les hommes les plus éclairés dans la carrière des sciences et des lettres ; mais là, comme à Pétersbourg, presque toutes les places de professeurs sont remplies par des Allemands. Il y a grande disette en Russie d'hommes instruits, dans quelque genre que ce soit ; les jeunes gens ne vont, pour la plupart, à l'université que pour entrer plus vite dans l'état militaire. Les charges civiles, en Russie, donnent un rang qui correspond à un grade dans l'armée ; l'esprit de la nation est tourné tout entier vers la guerre ; dans tout le reste, administration, économie politique, instruction publique, etc., les autres peuples de l'Europe l'emportent jusqu'à présent sur les Russes.

Ils s'essayaient néanmoins dans la littérature ; la douceur et l'éclat des sons de leur langue se fait remarquer par ceux mêmes qui ne la comprennent pas ; elle doit être très propre à la musique et à la poésie. Mais les Russes ont, comme tant d'autres peuples du continent, le tort d'imiter la littérature française, qui, par ses beautés mêmes ne convient qu'aux Français. Il me semble que les Russes devraient faire dériver leurs études littéraires des Grecs plutôt que des Latins. Les caractères de l'écriture russe, si semblables à ceux des Grecs, les anciennes communications des Russes avec l'empire de Byzance, leurs destinées futures, qui les conduiront peut-être

vers les illustres monuments d'Athènes et de Sparte, tout doit porter les Russes à l'étude du grec ; mais il faut surtout que leurs écrivains puisent la poésie dans ce qu'ils ont de plus intime au fond de l'âme. Leurs ouvrages, jusqu'à présent, sont composés, pour ainsi dire, du bout des lèvres, et jamais une nation si véhémement ne peut être remuée par de si grêles accords.

Saint-Pétersbourg.

De Novgorod jusqu'à Pétersbourg, il n'y a presque plus que des marais, et l'on arrive dans l'une des plus belles villes du monde comme si, d'un coup de baguette, un enchanteur faisait sortir toutes les merveilles de l'Europe et de l'Asie du sein des déserts.

La fondation de Pétersbourg est la plus grande preuve de cette ardeur de la volonté russe, qui ne connaît rien d'impossible. Tout est humble aux alentours ; la ville est bâtie sur un marais et le marbre même y repose sur des pilotis ; mais on oublie, en voyant ces superbes édifices, leurs fragiles fondements et l'on ne peut s'empêcher de méditer sur le miracle d'une si belle ville bâtie en si peu de temps.

Ce peuple, qu'il faut toujours peindre par des contrastes, est d'une persévérance inouïe contre la nature, ou contre les armées ennemies.

La nécessité trouva toujours les Russes patients et invincibles, mais dans le cours ordinaire de la vie, ils sont très inconstants.

Les mêmes hommes, les mêmes maîtres ne leur inspirent pas longtemps de l'enthousiasme ; la réflexion seule peut garantir la durée des sentiments et des opinions dans le

calme habituel de la vie, et les Russes, comme tous les peuples soumis au despotisme, sont plus capables de dissimulation que de réflexion...

Les Russes habitants de Pétersbourg ont l'air d'un peuple du Midi condamné à vivre au Nord, en faisant tous ses efforts pour lutter contre un climat qui n'est pas d'accord avec sa nature. Les habitants du Nord sont d'ordinaire très casaniers et redoutent le froid, précisément parce qu'il est leur ennemi de tous les jours. Les gens du peuple, parmi les Russes, n'ont pris aucune de ces habitudes ; les cochers attendent dix heures à la porte, pendant l'hiver, sans se plaindre ; ils se couchent sur la neige, sous leurs voitures et transportent les mœurs des lazzaroni de Naples au soixantième degré de latitude. Vous les voyez établis sur les marches des escaliers, comme les Allemands dans leur duvet ; quelquefois ils dorment debout, la tête appuyée contre un mur. Tour à tour indolents ou impétueux, ils se livrent alternativement au sommeil ou à des fatigues incroyables ; quelques-uns s'enivrent et diffèrent en cela des peuples du Midi, qui sont très sobres ; mais les Russes le sont aussi et d'une manière à peine croyable, quand les difficultés de la guerre l'exigent...

L'île Orloff est au centre de toutes celles où les grands seigneurs de Pétersbourg et l'Empereur et l'Impératrice eux-mêmes ont choisi, pendant l'été, leur séjour. Non loin de là est l'île Strogonoff, dont le riche propriétaire a fait venir de Grèce des antiquités d'un grand prix. Sa maison était ouverte tous les jours, pendant sa vie, et quiconque y avait été présenté pouvait y revenir ; il n'invitait jamais personne à dîner ou à souper pour tel jour, il était convenu qu'une fois admis l'on était toujours bien reçu ; souvent il ne connaissait pas la moitié des personnes qui dinaient chez lui ; mais ce luxe

d'hospitalité lui plaisait comme tout autre genre de magnificence.

Beaucoup de maisons, à Pétersbourg, ont à peu près la même coutume ; il est aisé d'en conclure que ce que nous entendons en France par les plaisirs de la conversation, ne saurait s'y rencontrer : la société est beaucoup trop nombreuse pour qu'un entretien d'une certaine force puisse jamais s'y établir. Toute la bonne compagnie a des manières parfaites, mais il n'y a ni assez d'instruction parmi les nobles, ni assez de confiance entre des personnes qui vivent sans cesse sous l'influence d'une cour et d'un gouvernement despotiques, pour que l'on puisse connaître les charmes de l'intimité...

J'ai passé peu de temps à Pétersbourg pour me faire une idée juste de ce qui tient à l'intérieur des familles ; cependant il m'a semblé que, d'une part, il y avait plus de vertus domestiques qu'on ne le disait, mais que, de l'autre, l'amour sentimental y était très rarement connu. Les coutumes de l'Asie qui se retrouvent à chaque pas, font que les femmes ne se mêlent point de l'intérieur de leur ménage ; c'est le mari qui dirige tout, et la femme seulement se pare de ses dons et reçoit les personnes qu'il invite.

Le respect des mœurs est déjà bien plus grand qu'il ne l'était à Pétersbourg du temps de ces souverains et souveraines qui dépravaient l'opinion par leur exemple. Les deux impératrices actuelles ont fait aimer les vertus dont elles offrent le modèle.

Cependant, à cet égard, comme à beaucoup d'autres, les principes de morale ne sont point fixement établis dans la tête des Russes. L'ascendant du maître y a toujours été si fort, que d'un règne à l'autre toutes les maximes sur tous les sujets peuvent être changées.

Les Russes, hommes et femmes, portent d'ordinaire dans l'amour l'impétuosité qui les caractérise ; mais leur esprit de changement les fait aussi renoncer facilement à leur choix. Un certain désordre d'imagination ne permet pas de trouver du bonheur dans la durée. La culture d'esprit qui multiplie le sentiment par la poésie et les beaux-arts, est très rare chez les Russes et, dans ces natures fantasques et véhémentes, l'amour est plutôt une fête ou un délire qu'une affection profonde et réfléchie. C'est donc un tourbillon continu que la bonne compagnie en Russie ; et peut-être que l'extrême prudence à laquelle un gouvernement despotique accoutume, fait que les Russes sont charmés de n'être point exposés, par l'entraînement de la conversation, à parler sur des sujets qui puissent avoir une conséquence quelconque. C'est à cette réserve qui, sous divers règnes, ne leur a été que trop nécessaire, qu'il faut attribuer le manque de vérité dont on les accuse. Les raffinements de la civilisation altèrent en tous pays la sincérité du caractère ; mais quand le souverain a le pouvoir illimité d'exiler, d'emprisonner, d'envoyer en Sibérie... sa puissance est quelque chose de trop fort pour la nature humaine. On aurait pu rencontrer des hommes assez fiers pour dédaigner la faveur, mais il faut de l'héroïsme pour braver la persécution, et l'héroïsme ne peut être une qualité universelle.

Voir : Madame de Staël, Dix années d'exil, Paris, 1818.

XVII

LE MARQUIS A. DE CUSTINE

(1790-1857)

La Russie en 1839.

Avant-propos.

LES Russes ne seront pas satisfaits ; l'amour-propre l'est-il jamais ? Cependant, personne n'a été plus frappé que moi de la grandeur de leur nation et de son importance politique.

Les hautes destinées de ce peuple, le dernier venu sur le vieux théâtre du monde, m'ont préoccupé tout le temps de mon séjour chez lui. Les Russes en masse m'ont paru grands jusque dans leurs vices les plus choquants ; isolés, ils m'ont paru aimables ; j'ai trouvé au peuple un caractère intéressant ; ces vérités flatteuses devaient suffire, ce me semble, pour en compenser d'autres moins agréables. Mais jusqu'ici les Russes ont été traités en enfants gâtés par la plupart des voyageurs.

Lettre 12^e, Pétersbourg, ce 19 juillet 1839.

Il faut être Russe et même Empereur pour résister à la fatigue de la vie à Pétersbourg en ce moment ; le soir, des fêtes telles qu'on n'en voit qu'en Russie, le matin des

félicitations de cour, des cérémonies, des réceptions ou bien des solennités publiques, des parades sur mer et sur terre ; un vaisseau de 120 canons lancé dans la Néva devant toute la cour doublée de toute la ville. Voilà ce qui absorbe mes forces et occupe ma curiosité.

Quand je vous dis que la ville et la cour réunies ont vu lancer un vaisseau dans la Néva, le plus grand vaisseau qu'elle ait porté, ne vous figurez pas pour cela qu'il y eut foule à cette fête navale ; les quatre ou cinq cent mille hommes qui habitent Pétersbourg sans le peupler se perdent dans la vaste enceinte de cette ville immense dont le cœur est de granit et d'airain, le corps de plâtre et de mortier et dont les extrémités sont de bois peint et de planches pourries. Ces planches sont plantées en guise de murailles autour d'un marais désert. Colosse aux pieds d'argile, cette ville d'une magnificence fabuleuse ne ressemble à aucune des capitales du monde civilisé, quoique pour la bâtir on les ait copiées toutes, mais l'homme a beau aller chercher ses modèles au bout du monde, le sol et le climat sont les maîtres, ils le forcent à faire du nouveau, même quand il ne voudrait que reproduire l'antique.

Lettre 13^e, 21 juillet 1839.

Conversation avec l'Empereur Nicolas I^{er}.

Quelque inégalité apparente que les législateurs aient établie entre les diverses conditions des hommes civilisés, l'équité de la Providence se sauve dans une égalité secrète et que rien ne peut anéantir ; celle qui naît des peines morales, lesquelles croissent ordinairement dans la même proportion que les privations physiques diminuent. Il y a moins d'injustice

dans ce monde que les instituteurs des nations n'y en ont mis et que le vulgaire n'en aperçoit ; la nature est plus équitable que ne l'est la loi humaine.

Ces réflexions me passaient rapidement par l'esprit tandis que je causais avec l'Empereur : elles firent naître pour lui dans mon cœur un sentiment qu'il serait, je crois, un peu surpris d'inspirer, une indéfinissable pitié. J'eus soin de dissimuler le plus possible cette émotion dont je n'aurais pas osé lui avouer la nature ni lui expliquer la cause et je répliquai à ce qu'il me disait sur l'exagération des louanges que lui avait values sa conduite pendant l'émeute.

— Ce qu'il y a de certain, Sire, c'est qu'un des principaux motifs de ma curiosité avant de venir en Russie, était le désir de m'approcher d'un Prince qui exerce un tel pouvoir sur les hommes.

— Les Russes sont bons, mais il faut se rendre digne de gouverner un tel peuple.

— Votre Majesté a deviné ce qui convenait à la Russie mieux qu'aucun de ses prédécesseurs.

— Le despotisme existe encore en Russie, puisque c'est l'essence de mon gouvernement, mais il est d'accord avec le génie de la nation.

— Sire, vous arrêtez la Russie sur la route de l'imitation et vous la rendez à elle-même.

— J'aime mon pays et je crois l'avoir compris ; je vous assure que lorsque je suis bien las de toutes les misères du temps, je cherche à oublier le reste de l'Europe en me retirant vers l'intérieur de la Russie.

— Pour vous retremper à votre source ?

— Précisément ! Personne n'est plus Russe de cœur que je le suis. Je vais vous dire une chose que je ne dirai pas à un autre, mais je sens que vous me comprenez, vous.

Ici l'Empereur s'interrompt et me regarde attentivement ; je continue d'écouter sans répliquer ; il poursuit :

— Je conçois la république, c'est un gouvernement net et sincère, ou qui du moins peut l'être ; je conçois la monarchie absolue, puisque je suis le chef d'un semblable ordre de choses, mais je ne conçois pas la monarchie représentative ; c'est le gouvernement du mensonge, de la fraude, de la corruption, et j'aimerais mieux reculer jusqu'à la Chine que de l'adopter jamais.

— Sire, j'ai toujours regardé le gouvernement représentatif comme une transaction inévitable dans certaines sociétés, à certaines époques, mais, ainsi que toutes les transactions, elle ne résout aucune question ; elle ajourne les difficultés.

L'Empereur semblait me dire : parlez. Je continuais :

— C'est une trêve signée entre la démocratie et la monarchie sous les auspices de deux tyrans fort bas : la peur et l'intérêt, et prolongée par l'orgueil de l'esprit qui se complaît dans la loquacité et par la vanité populaire qui se paie de mots. Enfin c'est l'aristocratie de la parole substituée à celle de la naissance, car c'est le gouvernement des avocats.

— Monsieur, vous parlez avec vérité, me dit l'Empereur en me serrant la main ; j'ai été souverain représentatif¹ et le monde sait ce qu'il m'en a coûté pour n'avoir pas voulu me soumettre aux exigences de cet infâme gouvernement (je cite littéralement). Acheter des voix, corrompre des consciences, séduire les uns afin de tromper les autres ; tous ces moyens, je les ai dédaignés comme avilissants pour ceux qui obéissent autant que pour celui qui commande, et j'ai payé cher la peine de ma franchise, mais Dieu soit loué, j'en ai fini pour toujours avec cette odieuse machine politique. Je ne serai

¹ En Pologne (*note de l'auteur*).

plus roi constitutionnel. J'ai trop besoin de dire ce que je pense pour consentir jamais à régner sur aucun peuple par la ruse et par l'intrigue.

Le nom de la Pologne qui se présentait incessamment à nos esprits, n'a pas été prononcé dans ce curieux entretien.

Il n'est pas dans ma nature de douter de la parole humaine au moment où je l'entends ; un homme qui parle est pour moi l'instrument de Dieu : ce n'est qu'à force de réflexion et d'expérience que je reconnais la possibilité du calcul et de la feinte. Vous appellerez cela de la niaiserie, c'en est peut-être, mais je me complais dans cette faiblesse d'esprit parce qu'elle tient à de la force d'âme ; ma bonne foi me fait croire à la sincérité d'autrui, même à celle d'un Empereur de Russie.

La beauté de celui-ci est encore pour lui un moyen de persuasion ; car cette beauté est morale autant que physique. J'en attribue l'effet à la vérité des sentiments qui se peignent habituellement sur sa physionomie, encore plus qu'à la régularité des traits de son visage.

C'est à une fête chez la duchesse d'Oldenbourg que j'eus avec l'Empereur cette intéressante conversation.

Je n'admets que bien peu d'idées fondamentales en politique, attendu qu'en fait de gouvernement je crois à l'efficacité des circonstances plus qu'à celle des principes, mais mon indifférence ne va pas jusqu'à tolérer des institutions qui me paraissent nécessairement exclure la dignité des caractères.

Peut-être qu'une justice indépendante et qu'une aristocratie forte mettraient du calme dans les esprits russes, de l'élévation dans les âmes, du bonheur dans le pays, mais je ne crois pas que l'Empereur songe à ce moyen d'améliorer la condition de ses peuples ; quelque supérieur qu'un homme puisse être, il ne renonce pas volontairement à faire par lui-même le bien d'autrui.

De quel droit d'ailleurs reprocherions-nous à l'Empereur de Russie son amour de l'autorité ? La révolution n'est-elle pas aussi tyrannique à Paris que le despotisme l'est à Saint-Pétersbourg ?

Toutefois, nous nous devons à nous-mêmes de faire ici une restriction pour constater la différence qu'il y a entre l'état social des deux pays. En France, la tyrannie révolutionnaire est un mal de transition ; en Russie, la tyrannie du despotisme est une révolution permanente.

Lettre 14^e, 29 juillet 1839.

Les Russes, sortis d'une agglomération de peuplades longtemps nomades et toujours guerrières, n'ont pas encore complètement oublié la vie du bivouac. Tous les peuples fraîchement arrivés de l'Asie campent en Europe comme les Turcs. Pétersbourg est l'état-major d'une armée et non la capitale d'une nation. Toute magnifique qu'est cette ville militaire, elle paraît nue à l'œil d'un homme de l'Occident.

Les distances sont le fléau de la Russie, m'a dit l'Empereur ; c'est une remarque dont on peut vérifier la justesse dans les rues mêmes de Pétersbourg ; aussi n'est-ce pas par luxe qu'on s'y promène en voiture à quatre chevaux conduits par un cocher et un postillon.

Là, une visite est une excursion. Les chevaux russes, pleins de feu et de nerf, n'ont pas autant de force musculaire que les nôtres ; la rudesse des pavés les fatigue : deux chevaux auraient de la peine à traîner longtemps dans les rues de Pétersbourg une voiture ordinaire ; l'attelage de quatre est donc un objet de première nécessité pour quiconque veut aller un peu dans le monde...

La principale rue de Pétersbourg est la Perspective Nevsky, l'une des trois avenues qui aboutissent au palais de l'Amirauté. Ces trois lignes, formant patte d'oie, divisent régulièrement en cinq parties la ville méridionale, qui prend la forme d'un éventail comme Versailles. Cette ville, en partie plus moderne que le port, créé près des îles par Pierre I^{er}, s'est étendue sur la rive gauche de la Néva, malgré la volonté de fer du fondateur ; cette fois la peur de l'inondation l'a emporté sur la peur de la désobéissance et la tyrannie de la nature a vaincu le despotisme de l'homme...

Cette perspective Nevski mérite de vous être décrite avec quelque détail : c'est une belle rue longue d'une lieue, large comme nos boulevards et dans plusieurs parties de laquelle on a planté des arbres aussi malheureux que ceux de Paris...

Elle sert de promenade et de rendez-vous à tous les désœuvrés de la ville. A la vérité, il y en a peu, car ici on ne remue guère pour remuer, chaque pas que chacun fait ayant son but indépendant du plaisir. Porter un ordre, faire sa cour, obéir à son maître quel qu'il soit, voilà ce qui met en mouvement la plus grande partie de la population de Pétersbourg et de l'Empire.

D'abominables cailloux en tête de chat servent de pavés à ce boulevard appelé la Perspective. Mais ici du moins, ainsi que dans quelques autres des principales rues, on a incrusté au milieu des pierres des blocs de bois qui font glissoirs pour les roues des voitures ; ces belles voies au rez du pavé sont formées par une marqueterie en dés et quelquefois en octogones de sapins profondément encaissés. Elles consistent chacune en deux bandes larges de deux à trois pieds et séparées par une voie de cailloux ordinaires sur laquelle marche le limonier ; deux de ces voies, c'est-à-dire quatre bandes de bois, longent la perspective Nevsky, l'une à droite,

l'autre à gauche de la rue, sans toucher aux maisons, dont elles sont encore séparées par des dalles ; ces dernières terrasses sont de pierre et servent de trottoirs aux piétons.

Un peu au delà du pont d'Aniskoff, vous rencontrez une rue qu'on appelle la rue Téléjnaïa, laquelle conduit à un désert nommé la place d'Alexandre. Je doute que l'Empereur Nicolas ait jamais vu cette rue. La superbe ville créée par Pierre-le-Grand, embellie par Catherine II, tirée au cordeau par tous les autres souverains, à travers une lande spongieuse et presque toujours submergée, se perd enfin dans un horrible mélange d'échoppes et d'ateliers, amas confus d'édifices sans nom, vastes places sans dessin et que le désordre naturel et la saleté innée du peuple de ce pays laissent depuis cent ans s'encombrer de débris de toutes choses, d'immondices de tous genres. Ces ordures s'entassent d'année en année dans les villes russes pour protester contre la prétention des princes allemands, qui se flattent de policer foncièrement les nations slaves.

Le caractère primitif de ces peuples, quelque défiguré qu'il soit par le joug qu'on lui impose, se fait jour au moins dans quelque coin de leurs villes de despotes et de leurs maisons d'esclaves ; et si même ils ont de ces choses qu'on appelle des villes et des maisons, ce n'est pas parce qu'ils les aiment ou qu'ils se sentent le besoin, c'est parce qu'on leur dit qu'il faut les avoir ou plutôt les subir pour marcher de front avec les vieilles races de l'Occident civilisé ; c'est surtout parce que, s'ils s'avisent de discuter contre les hommes qui les conduisent et les instruisent militairement, ces hommes étant tout à la fois leurs caporaux et leurs pédagogues, on les renverrait à coups de fouet dans leur patrie d'Asie. Ces pauvres oiseaux exotiques mis en cage par la civilisation européenne qu'ils ne peuvent s'empêcher de haïr ni de singer, sont les

victimes de la manie, ou pour mieux dire, de l'ambition profondément calculée des Czars, conquérants du monde à venir, et qui savent bien qu'avant de nous subjuguier il faut nous imiter.

Nul étranger, dit-on, ne peut se figurer le bouleversement des rues de Pétersbourg à la fonte des neiges. Durant les quinze jours qui suivent la débâcle, la Néva charrie des blocs de glace ; tous les ponts sont enlevés, les communications sont pendant quelques jours interrompues entre les deux principales parties de la ville ; plusieurs quartiers sont isolés.

Alors les rues ressemblent à des lits de torrents furieux où l'inondation élève en passant des barricades annuelles. Peu de crises politiques causeraient autant de dommages que cette révolte périodique de la nature contre une civilisation incomplète et impossible.

Les Slaves, lorsqu'ils sont beaux, ont une taille svelte, élégante et qui cependant donne l'idée de la force ; ils ont tous les yeux coupés en amande et le regard fourbe et furtif des peuples de l'Asie. Les yeux, qu'ils soient noirs ou bleus, sont toujours transparents, ils ont de la vivacité, du mouvement et beaucoup de charme, parce qu'ils rient.

Ce peuple, sérieux par nécessité plus que par nature, n'ose guère rire que du regard, mais à force de paroles réprimées, ce regard, animé par le silence, supplée à l'éloquence, tant il donne de passion à la physionomie. Il est presque toujours spirituel, quelquefois doux, lent, plus souvent triste jusqu'à la férocité ; il tient de celui de la bête fauve prise au piège.

Ces hommes, nés pour guider un char, ont de la race, ainsi que les chevaux qu'ils conduisent ; leur aspect étrange et la légèreté de leurs bêtes rendent les rues de Pétersbourg

amusantes à parcourir. Ainsi, grâce à ses habitants et malgré ses architectes, cette ville ne ressemble à aucune des villes européennes...

En Russie, l'existence est pénible pour tout le monde ; l'Empereur n'y est guère moins rompu à la fatigue que le dernier des serfs. On m'a montré son lit : la dureté de cette couche étonnerait nos laboureurs.

Ici, tous les hommes sont forcés de se répéter une vérité sévère : c'est que le but de la vie n'est pas sur la terre et que le moyen de l'atteindre n'est pas le plaisir.

L'inexorable image du devoir et de la soumission vous apparaît à chaque instant et ne vous permet pas d'oublier la rude condition de l'existence humaine : le travail et la douleur.

Il n'est permis de subsister en Russie qu'en sacrifiant tout à l'amour de la patrie terrestre, sanctifiée par la foi en la partie céleste.

Si par moment, au milieu d'une promenade publique, la rencontre de quelques oisifs me fait illusion en me persuadant qu'il pourrait y avoir en Russie, comme ailleurs, des hommes pour qui le plaisir serait une affaire, je suis détrompé l'instant d'après par la vue du *feldjaeger* qui passe silencieusement au grand galop dans sa *kibitka*. Le *feldjaeger* est l'homme du pouvoir ; il est la parole du maître ; télégraphe vivant, il va porter un ordre à un autre homme aussi ignorant que lui de la pensée qui les fait mouvoir ; cet autre automate l'attend à cent, à mille, à quinze cents lieues dans les terres. La *kibitka* sur laquelle chemine l'homme de fer est, de toutes les voitures de voyage, la plus incommode. Figurez-vous une petite charrette à deux bancs de cuir, sans ressorts et sans dossier ; aucun autre équipage ne peut servir dans les chemins

de traverses, auxquels aboutissent toutes les grandes routes commencées jusqu'à ce jour à travers ce vague et sauvage empire. Le premier banc est réservé au postillon ou au cocher qui change à chaque relai, le second au courrier qui voyage jusqu'à la mort, laquelle vient de bonne heure pour les hommes voués à ce dur métier.

Ceux que je vois rapidement traverser dans toutes les directions les belles rues de la ville me représentent aussitôt les solitudes où ils vont s'enfoncer ; je les suis en imagination, et au bout de leur course m'apparaît la Sibérie, le Kamtchatka, le Désert-Salé, la Muraille de la Chine, la Laponie, la Mer-Glaciale, la Nouvelle-Zemble, la Perse, le Caucase ; ces noms historiques, presque fabuleux, produisent sur ma pensée l'effet d'un lointain vaporeux dans un grand paysage ; mais vous pouvez vous imaginer combien ce genre de rêverie attriste l'âme... Néanmoins, l'apparition de ces courriers sourds, aveugles et muets, est un aliment poétique incessamment fourni à l'esprit de l'étranger.

Cet homme, né pour vivre et mourir sur sa charrette, tout en portant dans son portefeuille les destinées du monde, répand à lui seul un intérêt mélancolique sur les moindres scènes de la vie ; rien de prosaïque ne peut subsister en présence de tant de souffrances et de tant de grandeur. Il faut convenir que si le despotisme rend malheureux les peuples qu'il opprime, il a été inventé pour le plaisir des voyageurs, qu'il jette dans un étonnement toujours nouveau.

Lettre 18^e, 30 juillet 1839.

Chez ce peuple obéissant l'influence des institutions sociales est si grande dans toutes les classes, l'éducation involontaire des habitudes domine à tel point les caractères, que

les derniers emportements de la vengeance y paraissent encore réglés par une certaine discipline.

Là, le meurtre calculé s'exécute en cadence ; des hommes donnent la mort à d'autres hommes militairement, religieusement, sans colère, sans émotion, sans paroles, avec un calme plus terrible que le délire de la haine.

Ils se heurtent, se renversent, s'écrasent, ils se passent sur le corps les uns des autres comme des mécaniques tournent régulièrement sur leurs pivots. Cette impassibilité physique au milieu des actes les plus violents, cette monstrueuse audace dans la conception, cette froideur dans l'exécution, ce silence de la rage, ce fanatisme muet, c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, le crime consciencieux ; un certain ordre contre nature préside dans cet étonnant pays aux excès les plus inouïs ; la tyrannie et la révolte y marchent en mesure et se règlent sur le pas l'une de l'autre.

Ici la terre même, l'aspect monotone des campagnes inspirent la symétrie ; l'absence complète de mouvement dans un terrain partout uni et le plus souvent nu, le manque de variété dans la végétation toujours pauvre des terres septentrionales, le défaut absolu d'accidents pittoresques dans d'éternelles plaines où l'on dirait qu'un seul site obsède le voyageur et le poursuit comme un rêve d'une extrémité de l'Empire à l'autre ; enfin, tout ce que Dieu n'a pas fait pour ce pays y concourt à l'imperturbable uniformité de la vie politique et sociale des hommes.

Comme tout se ressemble, l'immense étendue du territoire n'empêche pas que tout ne s'exécute d'un bout de la Russie à l'autre avec une ponctualité, avec un accord magique. Si jamais on réussissait à opérer une véritable révolution par le peuple russe, le massacre serait régulier comme les évolutions d'un régiment. On verrait les villages changés en casernes

et le meurtre organisé sortant tout armé des chaumières s'avancer en ligne, en bon ordre ; enfin, les Russes se prépareraient au pillage depuis Smolensck jusqu'à Irkutsk, comme ils marchent à la parade sur la place du Palais d'Hiver à Pétersbourg. De tant d'uniformité, il résulte entre les dispositions naturelles du peuple et ses habitudes sociales un accord dont les effets peuvent devenir prodigieux en bien comme en mal.

Tout est obscur dans l'avenir du monde : mais ce qui est certain, c'est qu'il verra d'étranges scènes qui seront jouées devant les nations par cette nation prédestinée.

Lettre 19^e. Pétersbourg, 1^{er} août 1839.

On ne peut rien voir ici sans cérémonie et sans préparation. Aller quelque part que ce soit, quand l'envie vous prend d'y aller, c'est chose impossible ; s'il faut prévoir quatre jours d'avance où vous portera votre fantaisie, autant n'avoir point de fantaisie ; c'est à quoi on finit par se résigner en vivant ici.

L'hospitalité russe, hérissée de formalités, rend la vie difficile aux étrangers les plus favorisés ; c'est un prétexte honnête pour gêner les mouvements du voyageur et pour borner la licence de ses observations. On vous fait soi-disant les honneurs du pays et, grâce à cette fastidieuse politesse, l'observateur ne peut visiter les lieux, examiner les choses qu'avec un guide ; n'étant jamais seul, il a plus de peine à juger d'après lui-même, et c'est ce qu'on veut.

Pour entrer en Russie, il faut déposer, avec votre passeport, votre libre arbitre à la frontière. Voulez-vous voir les curiosités d'un palais ? On vous donnera un chambellan qui vous en fera les honneurs du haut en bas, et vous forcera par sa

présence à observer chaque chose en détail, c'est-à-dire à ne voir que de son point de vue et à tout admirer sans choix. Voulez-vous parcourir un camp, qui n'a d'autre intérêt pour vous que le site des baraques, l'aspect pittoresque des uniformes, la beauté des chevaux, la tenue du soldat sous la tente ? un officier, quelquefois un général, vous accompagnera ; un hôpital ? le médecin en chef vous escortera ; une forteresse ? le gouverneur vous la montrera ou plutôt vous la cachera poliment ; une école ? un établissement public quelconque ? le directeur, l'inspecteur sera prévenu de votre visite, vous le trouverez sous les armes et l'esprit bien préparé à braver votre examen ; un édifice ? l'architecte vous en fera parcourir toutes les parties et vous expliquera de lui-même tout ce que vous ne lui demanderez pas, afin d'éviter de vous instruire de ce que vous avez intérêt d'apprendre.

Il résulte de ce cérémonial oriental que pour ne point passer votre temps à faire le métier de demander des permissions, vous renoncez à voir bien des choses : premier avantage... Ou si votre curiosité est assez robuste pour vous faire persister à importuner les gens, vous serez au moins surveillé de si près dans vos perquisitions qu'elles n'aboutiront à rien ; vous ne communiquerez qu'officiellement avec les chefs des établissements soi-disant publics et l'on ne vous laissera d'autre liberté que celle d'exprimer devant l'autorité légitime votre admiration commandée par la politesse, par la prudence et par une reconnaissance dont les Russes sont fort jaloux. On ne vous refuse rien, mais on vous accompagne partout ; la politesse devient ici un moyen de surveillance.

Voilà comme on vous tyrannise sous prétexte de vous faire honneur. Tel est le sort des voyageurs privilégiés. Quant aux voyageurs non protégés, ils ne voient rien du tout. Ce pays est organisé de façon que sans l'intervention immédiate des

agents de l'autorité, nul étranger ne peut le parcourir agréablement ni même sûrement. Vous reconnaissez, j'espère, les mœurs et la politique de l'Orient déguisées sous l'urbanité européenne...

Les Russes sont encore persuadés de l'efficacité du mensonge : et cette illusion m'étonne de la part de gens qui en ont tant usé...

Ce n'est pas que leur esprit manque de finesse et de compréhension ; mais dans un pays où les gouvernements n'ont pas encore compris les avantages de la liberté pour eux, les gouvernés doivent reculer devant les inconvénients immédiats de la sincérité...

Je ne suis peut-être pas assez reconnaissant des soins dont ce peuple affecte d'entourer un étranger connu ; c'est que je vois le fond des pensées et que je me dis malgré moi : tout cet empressement montre moins de bienveillance qu'il ne trahit d'inquiétude...

Ce n'est pas que le vrai pays se soucie de ce qu'on dit ou pense de lui ; mais quelques familles prépondérantes sont travaillées du puéril désir de refaire en Europe la réputation de la Russie.

En Russie, le secret préside à tout ; secret administratif, politique, social ; discrétion utile et inutile, silence superflu pour assurer le nécessaire ; telles sont les inévitables conséquences du caractère de ces hommes, corroboré par l'influence de leur gouvernement. Tout voyageur est un indiscret ; il faut le plus poliment possible garder à vue l'étranger toujours trop curieux, de peur qu'il ne voie les choses telles qu'elles sont, ce qui serait la plus grande des inconvenances...

Vous voyez pourquoi l'hospitalité russe trop vantée m'importune plus qu'elle ne me flatte et ne me touche ; on m'enchaîne sous prétexte de me protéger ; mais de toutes les

espèces de gênes, la plus insupportable me paraît celle dont je n'ai pas le droit de me plaindre.

La reconnaissance que j'éprouve ici pour l'empressement dont je me vois l'objet est celle d'un soldat enrôlé de force ; moi, indépendant avant tout, c'est-à-dire voyageur, je me sens passer sous le joug ; on s'évertue sans cesse à discipliner mes idées...

Tout Russe est né imitateur, donc il est observateur avant tout, et même, pour tout dire, ce talent, qui est celui des peuples enfants, dégénère souvent en un espionnage assez bas ; il produit des questions importunes, impolies et qui deviennent choquantes de la part de gens toujours impénétrables eux-mêmes et dont les réponses ne sont que des faux-fuyants. On dirait ici que l'amitié même a quelque accointance avec la police. Comment se sentir à l'aise avec des hommes si avisés, si discrets quant à ce qui les concerne, et si inquisitifs à l'égard des autres ?...

La défiance excessive des gens auxquels vous avez affaire ici, à quelque classe qu'ils appartiennent, vous avertit de vous tenir sur vos gardes ; le danger que vous courez vous est révélé par la peur que vous inspirez.

Il faut, autant qu'on peut, éviter d'avoir affaire à traiter avec des esprits dont les modèles et les institutions furent toujours ennemis de la chevalerie ; ces esprits sont esclaves de leurs intérêts et souverains de leur parole ; je me plais à le répéter : jusqu'à présent, dans tout l'Empire russe, je n'ai trouvé qu'une seule personne qui me parût sincère : c'est l'Empereur.

A la vérité la franchise coûte moins à un autocrate qu'elle ne coûte à ses sujets. Pour le Czar parler sans déguisement c'est faire acte d'autorité : le souverain absolu qui ment, abdique.

Mais combien ne s'en est-il pas trouvé qui ont méconnu sur ce point leur pouvoir et leur dignité ? Les âmes basses ne se croient jamais au-dessus du mensonge ; il faut donc savoir gré de la sincérité même à un homme tout-puissant. L'Empereur Nicolas unit la franchise à la politesse ; et ces deux qualités qui s'excluent chez le vulgaire se servent merveilleusement l'une et l'autre chez ce prince.

Parmi les grands seigneurs, ceux qui ont bon ton, l'ont parfait : c'est ce dont on peut s'assurer tous les jours à Paris et ailleurs. Mais un Russe de salon qui n'arrive pas à la vraie politesse, c'est-à-dire à l'expression facile d'une aménité réelle, est d'une grossièreté d'âme qui devient doublement choquante par la fausse élégance de ses manières et de son langage...

Puisque la Sibérie existe, et qu'on en fait parfois l'usage que vous savez, je voudrais la peupler de jeunes officiers ennuyés et de belles dames qui ont mal aux nerfs.

— Vous demandez des passeports pour Paris, en voici pour Tobolsk.

Voilà comment je voudrais que l'Empereur remédiât à la manie des voyages qui fait d'effrayants progrès en Russie parmi les sous-lieutenants à imagination et les femmes vaporeuses.

Si en même temps il reportait le siège de son Empire à Moscou, il aurait réparé le mal causé par Pierre-le-Grand, autant qu'un homme peut atténuer les erreurs des générations.

Lettre 24^e, Moscou, 7 août 1839.

Ne vous est-il jamais arrivé, aux approches de quelque port de la Manche ou du Golfe de Biscaye, d'apercevoir les mâts d'une flotte derrière des dunes peu élevées qui vous

cachaient la ville, les jetées, la plage, la mer elle-même avec la coque des navires qu'elle portait ? Vous ne pouviez découvrir au-dessus du rempart naturel qu'une forêt dépouillée, portant des voiles éclatantes de blancheur, des vergues, des pavillons bariolés, des banderoles flottantes, des oriflammes de couleurs vives et variées ; et vous restiez surpris devant cette apparition d'une escadre en pleine terre ; eh bien, tel est exactement l'effet qu'a produit sur moi la première vue de Moscou : une multitude de clochers brillait seule au-dessus de la poudre de la route, et le corps de la ville disparaissait sous ce nuage tourbillonnant, tandis qu'au-dessus des derniers lointains du paysage, la ligne de l'horizon s'effaçait derrière les vapeurs du ciel d'été toujours un peu voilé dans ces parages...

Cette première vue de la capitale de l'Empire des Slaves, qui s'élève brillante dans les froides solitudes de l'Orient chrétien, produit une impression qu'on ne peut oublier.

On a devant soi un paysage triste, mais grand comme l'Océan, et pour animer ce vide, une ville poétique et dont l'architecture n'a point de nom, comme elle n'a point de modèle.

Pour bien comprendre la singularité du tableau, il faut vous rappeler le dessin orthodoxe de toute église grecque : le faite de ces pieux monuments est toujours composé de plusieurs tours qui varient dans leur forme et dans leur hauteur, mais dont le nombre est de cinq au moins ; ce nombre sacramental est quelquefois beaucoup plus considérable. Le clocher du milieu est le plus élevé, les quatre autres, maintenus à des étages inférieurs, entourent avec respect la tour principale. Leur forme varie : le sommet de ces donjons symboliques ressemble assez souvent à des bonnets pointus posés sur une tête ; on peut aussi comparer le grand clocher

de certaines églises, peint et doré extérieurement, à une mitre d'évêque, à une tiare ornée de pierreries, à un pavillon chinois, à un minaret, à une toque de bronze... Toutes ces figures plus ou moins bizarres sont surmontées de grandes croix de cuivre travaillées à jour, dorées et dont le dessin compliqué rappelle un peu les ouvrages en filigrane. Le nombre et la disposition de ces campaniles a toujours un sens religieux ; ils signifient les degrés de la hiérarchie ecclésiastique, c'est le patriarche entouré de ses prêtres, de ses diacres et sous-diacres, élevant entre la terre et le ciel sa tête radieuse...

De brillantes chaînes de métal, dorées ou argentées, unissent les croix des flèches inférieures à la croix de la tour principale, et ce filet métallique tendu sur une ville entière produit un effet impossible à rendre même dans un tableau, à plus forte raison dans une description ; car les mots restent presque aussi loin des couleurs que des sons. Imaginez-vous donc, si vous pouvez, l'effet de cette sainte cohorte de clochers qui, sans représenter avec précision la forme humaine, retracent grotesquement une réunion de personnages assemblés sur la façade de chaque église comme sur les toits des moindres chapelles ; c'est une phalange de fantômes qui planent sur une ville...

On dirait d'une armure damasquinée, et l'on reste muet d'étonnement en voyant briller au soleil cette multitude de toits guillochés, écaillés, émaillés, pailletés, zébrés, rayés par bandes et peints de couleurs diverses, mais toujours très vives et très brillantes.

Représentez-vous de riches tentures étalées du haut en bas le long des édifices les plus apparents d'une ville dont les masses d'architecture se détachent sur le fond vert d'eau de la campagne solitaire. Le désert est pour ainsi dire illuminé par ce magique réseau d'escarboucles qui se détache sur un

fond de sable métallique. Le jeu de la lumière, miroitant sur cette ville aérienne, produit une espèce de fantasmagorie en plein jour qui rappelle l'éclat des lampes reflétées dans la boutique d'un lapidaire ; ces lueurs chatoyantes donnent à Moscou un aspect différent de celui de toutes les autres grandes cités de l'Europe. Vous pouvez vous figurer l'effet du ciel vu du milieu d'une telle ville ; c'est une gloire pareille à celle des vieux tableaux, on n'y voit que de l'or...

Votre étonnement s'accroîtra, si vous rappelez à votre souvenir ce que vous avez lu partout : que cette ville est un pays tout entier et que les champs, les lacs, les bois renfermés dans son enceinte mettent des distances considérables entre les divers édifices dont elle est ornée. Il résulte d'un tel éparpillement, un surcroît d'illusion ; la plaine entière est couverte d'une gaze d'argent ; trois ou quatre cents églises ainsi espacées forment à l'œil un demi-cercle immense ; aussi, lorsqu'on approche pour la première fois de la ville vers l'heure du soleil couchant et que le ciel est orageux, on croit voir un arc-en-ciel de feu planant sur les églises de Moscou ; c'est l'auréole de la ville sainte...

Dans le chaos de plâtre, de briques et de planches qu'on appelle Moscou, deux points fixent incessamment les regards : l'église de Saint-Basile, je vous en décrirai tout à l'heure l'apparence, et le Kremlin ; le Kremlin dont Napoléon lui-même n'a pu faire sauter que quelques pierres.

Ce prodigieux monument, avec ses murs blancs, inégaux, déchirés, ses créneaux étagés, est à lui seul grand comme une ville. On me dit qu'il a une lieue de tour. Vers la fin du jour, au moment où j'entrais à Moscou, les masses bizarres des palais et des églises renfermés dans cette citadelle se détachaient en clair sur un fond de paysage vaporeux, simple de lignes, pauvre de plans, grand de vide mais froid de ton ;

ce qui n'empêche pas que nous soyons brûlés de chaleur, étouffés de poussière, dévorés de moustiques...

A la porte de cette forteresse, mais en dehors de son enceinte, à ce que me dit mon feldjaeger, car je n'ai pu encore arriver jusque-là, s'élève l'église de Saint-Basile, Vassili Blagennoï ; elle est connue aussi sous le nom de cathédrale de la protection de la Sainte-Vierge... Je ne l'ai vue que de loin, l'effet qu'elle produit est prodigieux. Figurez-vous une agglomération de petites tourelles inégales, composant ensemble un buisson, un bouquet de fleurs ; figurez-vous plutôt une espèce de fruit irrégulier, tout hérissé d'excroissances, un melon cantaloup à côtes brodées, ou mieux encore, une cristallisation de mille couleurs dont le poli métallique a des reflets qui brillent de loin aux rayons du soleil comme le verre de Bohême ou de Venise ; comme la faïence de Delft la plus bariolée, comme l'émail de la Chine le mieux verni ; ce sont des écailles de poissons dorés, des peaux de serpents étendues sur des tas de pierres informes, des têtes de dragons, des armures de lézards à teintes changeantes, des ornements d'autel, des habits de prêtres ; et le tout est surmonté de flèches dont la peinture ressemble à des étoffes de soie mordorée ; dans les étroits intervalles de ces campaniles, ornés comme on parerait des personnes, vous voyez reluire des toits peints en couleur gorge de pigeon, en rose, en azur, et toujours bien vernis. Le scintillement de ces tapisseries éblouit l'œil et fascine l'imagination...

La première chose qui m'a frappé dans les rues de Moscou, c'est une population qui paraissait plus vive dans ses allures, plus franche dans sa gaité que celle de Pétersbourg ; on respire ici un air de liberté inconnu dans le reste de l'Empire ; c'est ce qui m'explique la secrète aversion des souverains pour cette ville, qu'ils flattent, qu'ils redoutent et qu'ils fuient.

L'Empereur Nicolas qui est bon Russe l'aime beaucoup, dit-il ; néanmoins, je ne vois pas qu'il l'habite plus souvent que n'ont fait ses prédécesseurs, qui la détestaient...

J'étais sous les murs du Kremlin ; montagne colossale élevée pour la tyrannie, par les bras des esclaves. On a fait pour la ville moderne une promenade publique, une espèce de jardin planté à l'anglaise autour des murs de cette ancienne forteresse de Moscou...

Je voudrais pouvoir vous donner l'idée de cette masse de pierres qui se dessinait en gradins dans le ciel : singulière contradiction !... Cet asile du despotisme s'éleva au nom de la liberté, car le Kremlin fut un rempart opposé aux Calmouks par les Russes : ses murailles à deux fins ont favorisé l'indépendance de l'Etat et servi la tyrannie du souverain. Elles suivent avec hardiesse les profondes sinuosités du terrain ; lorsque les pentes du coteau deviennent trop rapides, le rempart s'abaisse par escaliers ; ces degrés qui montent entre le ciel et la terre sont énormes, c'est l'échelle des géants qui vont faire la guerre aux dieux.

La ligne de cette première ceinture de constructions est coupée par des tours fantastiques si élevées, si fortes et d'une forme si bizarre qu'elles représentent des rocs de diverses figures et des glaciers de mille couleurs ; l'obscurité sans doute contribuait à grandir les objets, à leur donner un dessin et des teintes hors de nature...

J'ignore d'où venait le prestige dont je ressentais l'influence ; mais ce que je sais c'est que je ne pouvais me défendre d'une secrète épouvante... et voir des messieurs et des dames vêtus à la parisienne, se promener, au pied de ce palais fabuleux, c'est à croire qu'on rêve !... Je rêvais. Qu'aurait dit Ivan III, le restaurateur, on peut bien dire le fondateur du Kremlin, s'il eût pu apercevoir au pied de la forteresse sacrée ses vieux

Moscovites rasés, frisés, en frac, en pantalons blancs, en gants jaunes, nonchalamment assis au son des instruments et prenant des glaces bien sucrées devant un café bien illuminé ? Il aurait dit comme moi : C'est impossible !... et pourtant c'est ce qui se voit maintenant tous les soirs d'été à Moscou.

Lettre 25^e. Moscou 8 août 1839.

Tout a un sens symbolique, volontaire ou non, dans l'architecture du Kremlin ; mais ce qui reste de réel quand vous avez surmonté votre première épouvante pour pénétrer au sein de ces sauvages magnificences, c'est un amas de cachots pompeusement surnommés palais et cathédrales. Les Russes ont beau faire, ils ne sortent pas de prison...

Les sombres cathédrales du Kremlin, avec leurs voûtes étroites et leurs épaisses murailles ressemblent à des caves, ce sont des prisons peintes comme les palais sont des géôles dorées.

Des merveilles de cette effrayante architecture il faut dire ce que les voyageurs disent de l'intérieur des Alpes : ce sont de belles horreurs.

Lettre 27^e. Moscou, 11 août 1839.

Si je voyais jamais le trône de Russie majestueusement replacé sur sa véritable base, au centre de l'Empire russe, à Moscou ; si Saint-Pétersbourg, laissant ses plâtres et ses dorures retomber en poussière dans le marais ruineux où on les apporta, redevenait ce qu'il aurait dû être toujours, un simple port de guerre en granit, un magnifique entrepôt de commerce entre la Russie et l'Occident, tandis que, d'un

autre côté, Kazan et Nijni serviraient d'échelles entre la Russie et l'Orient, je dirais : la nation slave, triomphant par un juste orgueil de la vanité de ses guides, vit enfin de sa propre vie ; elle mérite d'atteindre au but de son ambition ; Constantinople l'attend : là, les arts et la richesse récompenseront naturellement les efforts d'un peuple appelé à devenir d'autant plus grand, plus glorieux, qu'il fut plus longtemps obscur et résigné.

Lettre 28^e. Moscou, 12 août 1839.

Ici, tout fait paysage. Si l'art a peu fait pour cette ville, le caprice des ouvriers et la force des choses y ont créé des merveilles. L'aspect extraordinaire des groupes d'édifices, la grandeur des masses frappent l'imagination...

Moscou reste comme enterré au milieu même du pays dont il est la capitale. De là le cachet d'originalité empreint sur ses édifices ; de là l'air de liberté qui distingue ses habitants ; de là enfin le peu de goût des Czars pour cette résidence à physionomie indépendante.

Lettre 29^e. Moscou, août 1839.

On m'a fait voir l'Université, l'Ecole des Cadets, les Instituts de Sainte-Catherine et de Saint-Alexandre, les Veuves, enfin l'Institut Alexandrinien, les Enfants-Trouvés ; tout cela est vaste et pompeux ; les Russes s'enorgueillissent d'avoir un grand nombre de beaux établissements publics à montrer aux étrangers ; pour ma part, je me contenterais d'une moindre magnificence en ce genre, car rien n'est plus ennuyeux à parcourir que ces blancs palais somptueusement monotones, où tout marche militairement et où la vie humaine semble réduite à l'action d'une roue de pendule. Demandez à d'autres

ce que j'ai vu dans ces utiles et superbes pépinières d'officiers, de mères de famille et d'institutrices : ce n'est pas moi qui vous le dirai ; sachez seulement que ces congrégations, moitié politiques, moitié charitables, m'ont paru des modèles de bon ordre, de soin, de propreté : ceci fait honneur aux chefs de ces diverses écoles, ainsi qu'au chef suprême de l'Empire.

On ne peut un seul instant oublier cet homme unique par qui la Russie pense, juge et vit ; cet homme, la science et la conscience de son peuple, qui prévoit, mesure, ordonne, distribue tout ce qui est nécessaire et permis aux autres hommes, auxquels il tient lieu de raison, de volonté, d'imagination, de passion, car sous son règne pesant, il n'est loisible à nulle créature de respirer, de souffrir, d'aimer, de se mouvoir hors des cadres tracés d'avance par la sagesse suprême qui pourvoit ou qui est censée pourvoir à tous les besoins des individus comme à ceux de l'Etat.

Chez nous, on est fatigué de licence et de variété ; ici on est découragé par l'uniformité, glacé par la pédanterie qu'on ne peut séparer de l'idée de l'ordre, d'où il arrive qu'on hait ce qu'on devrait aimer. La Russie, cette nation enfant, n'est qu'un immense collège : tout s'y passe comme à l'école militaire, excepté que les écoliers n'en sortent qu'à la mort.

La société de Moscou est agréable ; le mélange des traditions patriarcales de l'ancien monde et des manières aisées de l'Europe moderne y produit quelque chose d'original.

Les habitudes hospitalières de l'antique Asie et le langage élégant de l'Europe civilisée se sont donné rendez-vous sur ce point du monde pour y rendre la vie douce et facile. Moscou, planté sur la limite de deux continents, marque, au milieu de la terre, un point de repos entre Londres et Pékin. Ici, l'esprit d'imitation n'a pas encore totalement effacé le

caractère national ; quand le modèle reste loin, la copie redevient presque original...

Les Russes, lorsqu'ils sont aimables, ont dans les manières une séduction qu'on subit en dépit de toute prévention, d'abord sans la remarquer, plus tard sans pouvoir ni vouloir s'y soustraire ; définir une telle influence, ce serait expliquer l'imagination, régulariser le charme ; c'est un attrait impérieux quoique secret, une puissance souveraine qui tient à la grâce innée des Slaves, à ce don qui, dans la société, remplace tous les autres dons et que rien ne remplace, car on peut définir la grâce en disant que c'est précisément ce qui sert à se passer de tout ce qu'on n'a pas...

Un des traits les plus séduisants de leur caractère, à mon avis, c'est leur aversion pour les objections ; ils ne connaissent ni difficulté ni obstacles. Ils savent vouloir.

En cela l'homme du peuple participe à l'humeur tant soit peu gasconne des grands seigneurs ; avec sa hachette qu'il ne quitte jamais, un paysan russe triomphe d'une foule d'accidents et d'embarras qui arrêteraient les villageois de nos contrées, et il dit oui à tout ce qu'on lui demande.

Lettre 30^e. Troïtza, le 18 août 1839.

Troïtza est, après Kiew, le pèlerinage le plus célèbre et le plus fréquenté de la Russie. Situé à vingt lieues de Moscou, ce monastère historique m'a paru valoir la peine de m'y arrêter un jour et d'y passer la nuit afin de voir en détail les sanctuaires révéérés des chrétiens russes.

Mais, pour m'acquitter de ma tâche, il m'a fallu ce matin un effort de raison ; après une nuit comme celle que je viens de passer, on n'a plus la moindre curiosité ; le dégoût physique l'emporte sur tout.

Des personnes réputées à Moscou pour impartiales, m'avaient assuré que je trouverais à Troïtza un gîte fort supportable. En effet, le bâtiment où l'on reçoit les étrangers, espèce d'auberge appartenant au couvent, mais située hors l'enceinte sacrée, est un corps de logis spacieux et qui contient des chambres assez habitables en apparence ; néanmoins, à peine couché, mes précautions ordinaires se sont trouvées en défaut ; j'avais gardé de la lumière selon ma coutume, et ma nuit s'est passée à me battre contre des nuées de bêtes ; elles étaient noires, brunes, il y en avait de toutes les formes et je crois de toutes les espèces. Elles m'apportaient la fièvre et la guerre : la mort de l'une d'entre elles semblait attirer la vengeance de son peuple qui se ruait sur moi à la place où le sang avait coulé ; je luttais en désespéré, m'écriant dans ma rage :

— Il ne leur manque que des ailes pour faire de ceci l'Enfer !

Ces insectes laissés là par les pèlerins qui affluent à Troïtza de toutes les parties de l'Empire, pullulent à l'abri de la chûsse de Saint-Serge, le fondateur de ce fameux couvent. La bénédiction du ciel se répand sur leur postérité, qui multiplie en cet asile sacré plus qu'en aucun autre lieu du monde...

Malgré ma mauvaise humeur je me suis fait montrer en détail l'intérieur du couvent patriotique de la Trinité. Son enceinte n'a pas l'aspect imposant de nos vieux monastères gothiques. On a beau dire que ce n'est pas l'architecture qu'on vient chercher en un lieu sacré ; si ces fameux sanctuaires valaient la peine d'être regardés, ils ne perdraient rien de leur sainteté ni les pèlerins de leur mérite.

Sur une éminence très peu saillante, s'élève une ville entourée de fortes murailles crénelées : c'est le couvent. Comme les cloîtres de Moscou, il a des flèches et des coupoles

dorées qui brillent au soleil, surtout vers le soir et qui annoncent de loin aux pèlerins le but de leur pieux voyage.

Pendant la belle saison, les chemins d'alentour sont couverts de voyageurs qui marchent en procession ; et dans les villages des groupes de fidèles, couchés sous les bouleaux, mangent ou dorment à l'ombre ; à chaque pas, on rencontre un paysan chaussé d'une espèce de sandale en écorce de tilleul ; ce rustre marche souvent près d'une femme qui porte ses souliers à la main, tandis qu'elle se garantit avec une ombrelle des rayons du soleil que les Moscovites redoutent en été plus que les habitants des pays méridionaux. Une kibitka attelée d'un cheval suit au pas le ménage ambulant ; ils ont dans cet équipage de quoi se coucher et de quoi faire du thé. La kibitka doit ressembler au chariot des anciens Sarmates. Cette voiture est d'une simplicité primitive ; la moitié d'un tonneau coupé en long est posée sur deux brancards à essieux semblables à un affût de canon : voilà le corps du char ; il est quelquefois muni d'une capote, c'est-à-dire d'une grande écuelle de bois renversée. Cette couverture d'un aspect un peu barbare est ordinairement placée en long, de côté, sur les brancards, et elle ferme tout un pan de la voiture, à la façon de l'impériale d'un char à bancs suisse.

Les hommes et les femmes de la campagne, qui savent se coucher partout, excepté dans des lits, cheminent étendus tout de leur long dans ces voitures légères et pittoresques ; parfois l'un des pèlerins veillant sur ceux qui dorment, s'assied les jambes pendantes au bord de la kibitka et berce de songes patriotiques ses compagnons endormis. Il fait alors entendre des chants sourds et plaintifs où le regret parle plus haut que l'espérance, regret mélancolique et jamais passionné ; tout est réprimé, prudent, chez ce peuple naturellement léger et enjoué, mais rendu taciturne par son éducation.

En sortant de l'hôtellerie du couvent, on traverse une place et l'on rentre dans l'enceinte religieuse. On trouve là d'abord une allée d'arbres, puis quelques petites églises surnommées cathédrales, de hauts clochers séparés des églises dont ils dépendent, et plusieurs chapelles, sans compter de nombreux corps de logis parsemés dans l'espace sans ordre ni dessin ; c'est dans ces bâtisses dénuées de style et de caractère que sont logés aujourd'hui les disciples de saint Serge.

Ce fameux solitaire fonda en 1338 le couvent de Troïtza dont l'histoire se confond souvent avec celle de la Russie entière ; dans la guerre contre le Khan Mamaï, ce saint homme aida de ses conseils Dmitri Ivanowitch, et la victoire du prince reconnaissant enrichit les moines politiques ; plus tard, leur monastère fut détruit par de nouvelles hordes de Tatars, mais le corps de saint Serge, miraculeusement retrouvé dans les décombres, donna un nouveau renom à cet asile de prière...

Il faut convenir que c'est une singulière manière d'entendre son plaisir que de voyager pour s'amuser dans un pays où il n'y a pas de grandes routes, pas d'auberges, pas de lits, pas même de paille pour se coucher ; car je suis obligé de remplir de foin mon matelas, ainsi que la paillasse de mon domestique ; pas de pain blanc, pas de vin, pas d'eau à boire, pas un site à contempler dans les campagnes, pas une œuvre d'art à étudier dans les villes, où le froid de l'hiver, si vous n'y prenez garde, vous gèle les joues, le nez, les oreilles, la peau du crâne, les pieds ; où, pendant la canicule, vous grillez le jour et vous grelottez la nuit ; voilà pourtant les choses divertissantes que je suis venu chercher au cœur de la Russie !...

On ne peut appeler route un champ labouré, un gazon raboteux, un sillon tracé dans le sable, un abîme de fange,

bordé de forêts maigres et *mal venantes* ; il y a aussi des encaissements de rondins, longs parquets rustiques où les voitures et les corps se brisent en dansant comme sur une bascule, tant ces grossières charpentes ont d'élasticité. Voilà pour les chemins. Venons aux gîtes. Pouvez-vous qualifier d'auberge un nid d'insectes, un tas d'ordures ? Les maisons qu'on trouve sur cette route ne sont pas autre chose ; les murs y suent les bêtes ; le jour on y est mangé aux mouches, les jalousies et les volets étant un luxe méridional à peu près inconnu dans un pays où l'on n'imite que ce qui brille ; la nuit... vous savez quels ennemis attendent le voyageur qui ne veut pas dormir en voiture...

Quant aux paysages, ils ont peu de variété ; les habitations sont si uniformes qu'on dirait qu'il n'y a qu'un village et qu'une maison de paysan dans toute la Russie. Les distances y sont incômmensurables ; à la vérité les Russes les diminuent par leur manière de voyager ; ne sortant de voiture qu'en arrivant au lieu de leur destination, ils s'imaginent être restés couchés chez eux pendant tout le temps du voyage, et ils s'étonnent de ne pas vous voir partager leur goût pour cette manière d'errer en dormant, qu'ils ont empruntée à leurs ancêtres les Scythes.

Lettre 31^e. Yaroslav, 18 août 1839.

La ville d'Yaroslaf, capitale d'un des gouvernements les plus intéressants de l'Empire, s'annonce de loin comme un faubourg de Moscou. Ainsi que toutes les villes de province en Russie, elle est vaste et paraît vide. Si elle est vaste, c'est moins par le nombre des habitants et des maisons, qu'à cause de l'énorme largeur des rues, de l'étendue des places et de l'éparpillement des édifices qui sont, en général séparés les

uns des autres par de grands espaces où se perd la population. Le même style d'architecture règne d'un bout de l'Empire à l'autre...

Le dédain de ce qu'ils ne connaissent pas me paraît un des traits les plus frappants du caractère des Russes.

Au lieu de tâcher de comprendre, ils essaient de se moquer ; s'ils réussissent jamais à mettre au jour leur vrai génie, le monde verra, non sans quelque surprise, que c'est celui de la caricature. Depuis que j'étudie l'esprit des Russes et que je parcours la Russie, ce dernier venu des Etats inscrits sur le grand livre de l'histoire européenne, je vois que les ridicules du parvenu peuvent exister en masse et devenir l'apanage d'une nation tout entière.

Les clochers peints et dorés, presque aussi nombreux que les maisons d'Yaroslaf, brillent de loin comme ceux de Moscou, mais la ville est moins pittoresque que ne l'est la vieille capitale de l'Empire. Le Volga la borde, et du côté de ce fleuve elle se termine par une terrasse élevée et plantée d'arbres ; un chemin de service passe sur ce large boulevard, il descend de la ville au fleuve dont il coupe à angle droit le chemin de halage. Cette communication nécessaire n'interrompt pas la terrasse, qui se continue par un beau pont, au-dessus du passage ouvert aux besoins du commerce. Le pont déguisé sous la promenade ne s'aperçoit que d'en bas ; cet ensemble est d'un bon effet ; il ne manque à la scène, pour paraître imposante, que du mouvement et de la lumière ; mais, malgré son importance commerciale, cette ville, si plate, si régulière, paraît morte ; elle est triste, vide et silencieuse ; moins triste, moins vide, moins silencieuse encore que la campagne qu'on aperçoit du haut de la terrasse. Je me suis imposé l'obligation de vous faire voir tout ce que je vois ; il faut donc vous décrire ce tableau, au risque de vous

paraître insipide et de vous ennuyer comme je m'ennuie à la contempler.

C'est un immense fleuve gris, aux rives abruptes comme des falaises, mais sableuses, peu élevées et nivelées à leur partie supérieure par d'immenses plaines grises tachetées de forêts de pins et de bouleaux, unique végétation permise à ce sol glacé ; c'est un ciel métallique et gris où quelques lames d'argent élargies par le vent et la pluie interrompent la monotonie des nuages de plomb qui se reflètent dans une eau gris de fer ; tels sont les froids et durs paysages qui m'attendaient aux environs d'Yaroslaf...

Plus on approche d'Yaroslaf, plus on est frappé de la beauté de la population. Les villages sont riches et bien bâtis ; j'y ai même vu quelques maisons de pierre, mais ces dernières sont encore en trop petit nombre pour varier l'aspect des campagnes, dont nul objet n'interrompt la monotonie...

Je vous écris d'une mauvaise auberge ; il n'y en a que deux qui vaillent quelque chose en Russie et elles sont tenues par deux étrangers : la pension anglaise à Saint-Pétersbourg et Madame Howard à Moscou.

Il y a même des maisons de particuliers où je ne m'assieds sur un divan qu'en tremblant.

J'ai vu plusieurs bains publics à Pétersbourg et à Moscou : on s'y baigne de diverses manières ; quelques personnes entrent dans des chambres chauffées à un degré de chaleur qui me paraît insupportable : une vapeur pénétrante vous suffoque dans ces étuves ; ailleurs, des hommes nus sur des planches brûlantes sont lavés et savonnés par d'autres hommes nus ; les élégants ont des baignoires comme partout...

Avant de se nettoyer elles-mêmes, les personnes qui font usage des bains publics devraient songer à nettoyer les maisons de bains, les baigneurs, les planches, le linge et tout

ce qu'on touche et tout ce qu'on voit, et tout ce qu'on respire dans ces antres où les vrais Moscovites vont entretenir leur soi-disant propreté et hâter la vieillesse par l'abus de la vapeur et de la transpiration qu'elle provoque...

... Tantôt en me promenant le long du Volga, j'avais à lutter contre le vent du Nord tout puissant sur cette terre où il règne par la destruction, balayant devant lui la poussière avec violence pendant trois mois et la neige pendant le reste de l'année. Le soir, dans les intervalles des bourrasques, durant les pauses où l'ennemi semblait respirer, les mélodies lointaines des mariniers du fleuve arrivaient jusqu'à mon oreille.

Sur un long train de bois qu'ils conduisaient habilement, quelques hommes descendaient le cours du Volga, leur fleuve natal ; arrivés devant Yaroslaf, ils ont voulu mettre pied à terre ; quand je vis ces indigènes amarrer leur radeau pour s'avancer au-devant de moi, je m'arrêtai ; ils passèrent sans regarder l'étranger, sans même échanger entre eux quelques paroles. Les Russes sont taciturnes et ne sont pas curieux ; je le comprends, ce qu'ils savent les dégoûte de ce qu'ils ignorent.

J'admirais leurs physionomies fines et leurs nobles traits. Hors les hommes de race calmouke, au nez cassé, aux pommettes des joues saillantes, je vous l'ai répété souvent, les Russes sont parfaitement beaux. Un autre agrément qui leur est naturel, c'est la douceur de la voix ; la leur est toujours basse et vibrante sans effort. Ils rendent euphonique une langue qui, parlée par d'autres, serait dure et sifflante ; c'est la seule des langues d'Europe qui me paraisse perdre quelque chose dans la bouche des personnes bien élevées.

La mélancolie déguisée sous l'ironie est en ce pays la disposition la plus ordinaire des esprits ; dans les salons, surtout,

car c'est là plus qu'ailleurs qu'il faut dissimuler la tristesse ; de là un ton sarcastique, persifleur, et des efforts pénibles pour ceux qui les font comme pour ceux qui les voient faire. Les hommes du peuple noient leur tristesse dans l'ivrognerie silencieuse, les grands seigneurs dans l'ivrognerie bruyante. Ainsi, le même vice prend des formes différentes chez le serf et chez le maître. Celui-ci a une ressource de plus contre l'ennui ; c'est l'ambition, ivresse de l'esprit. Au surplus, il règne chez ce peuple, dans toutes les classes, une élégance innée, une délicatesse naturelle ; ni la barbarie, ni la civilisation, pas même celle qu'il affecte, n'ont pu lui faire perdre cet avantage primitif dont le charme est puissant.

Résumé du voyage.

En Russie, tout ce qui frappe vos regards, tout ce qui se passe autour de vous, est d'une régularité effrayante, et la première pensée qui vient à l'esprit du voyageur lorsqu'il contemple cette symétrie, c'est qu'une si complète uniformité, une régularité si contraire aux penchants naturels de l'homme, n'a pu s'obtenir et ne peut subsister sans violence. L'imagination implore un peu de variété... inutilement, comme un oiseau déploie ses ailes dans une cage. Sous un tel régime, l'homme peut savoir et sait, le premier jour de sa vie, ce qu'il verra, ce qu'il fera jusqu'au dernier. Une si rude tyrannie s'appelle, en langage officiel, respect pour l'unité, amour de l'ordre ; et ce fruit acerbe du despotisme paraît si précieux aux esprits méthodiques, qu'on ne saurait, disent-ils, l'acheter trop cher.

En France, je me croyais d'accord avec ces esprits rigoureux ; depuis que j'ai vécu sous la discipline terrible qui

soumet la population de tout un empire à la règle militaire, je vous l'avoue, j'aime encore mieux un peu de désordre qui annonce la force, qu'un ordre parfait qui coûte la vie.

En Russie, le gouvernement domine tout et ne vivifie rien.

Dans cet immense Empire, le peuple, s'il n'est tranquille, est muet ; la mort y plane sur toutes les têtes et les frappe capricieusement...

Aux yeux du véritable homme d'Etat et de tous les esprits pratiques, les lois, j'en conviens, sont moins importantes que ne le croient nos logiciens rigoureux, nos philosophes politiques, car, en dernière analyse, c'est la manière dont elles sont appliquées qui décide de la vie des peuples. Oui, mais la vie des Russes est plus triste que celle d'aucun des autres peuples de l'Europe ; et quand je dis le peuple, ce n'est pas seulement des paysans attachés à la glèbe que je veux parler, c'est de tout ce qui compose l'Empire.

☛ Un gouvernement soi-disant vigoureux et qui se fait impi-toyablement respecter en toute occasion, doit nécessairement rendre les hommes misérables.

Dans les sociétés, tout peut servir au despotisme, quelle que soit d'ailleurs la fiction, monarchique ou démocratique, qu'on y laisse dominer. Partout où le jeu de la machine est rigoureusement exact, il y a despotisme. Le meilleur des gouvernements est celui qui se fait le moins sentir...

Pierre I^{er} et Catherine II ont donné au monde une grande et utile leçon que la Russie a payée ; ils nous ont montré que le despotisme n'est jamais si redoutable que lorsqu'il prétend faire du bien, car alors il croit excuser ses actes les plus révoltants par ses intentions ; et le mal qui se donne pour remède n'a plus de bornes...

Tant pis pour les Russes si tout ce qu'on raconte de leur pays et de ses habitudes tourne en personnalités : c'est un malheur

inévitable ; car, à vrai dire, les choses n'existent pas en Russie, puisque c'est le bon plaisir d'un homme qui les fait ou qui les défait ; ceci n'est pas la faute des voyageurs...

En général, les Russes m'ont paru des hommes doués de beaucoup de tact ; des hommes très fins, mais peu sensibles ; je l'ai dit ; une extrême susceptibilité unie à beaucoup de dureté, voilà, je crois, le fond de leur caractère ; je l'ai dit, une vanité clairvoyante, une perspicacité d'esclave, une finesse sarcastique, tels sont les traits dominants de leur esprit ; je l'ai dit et répété, car ce serait pure duperie que d'épargner l'amour-propre des gens quand ils sont eux-mêmes si peu miséricordieux ; la susceptibilité n'est pas de la délicatesse. Il est temps que ces hommes qui démêlent avec tant de sagacité les vices et les ridicules de nos sociétés, s'habituent à supporter la sincérité des autres ; le silence officiel qu'on fait régner autour d'eux les abuse, il énerve leur intelligence ; s'ils veulent se faire reconnaître des nations de l'Europe et traiter avec nous d'égaux à égaux, il faut qu'ils commencent par se résigner à s'entendre juger... Les nations ont toujours de bonnes raisons pour être comme elles sont ; et la meilleure de toutes, c'est qu'elles ne peuvent pas être autrement.

A la vérité, cette excuse ne va pas aux Russes, du moins pas à ceux qui lisent. Comme ils singent tout, ils pourraient être autrement, et c'est justement cette possibilité qui rend leur gouvernement ombrageux jusqu'à la férocité...

Ce gouvernement sait trop qu'on n'est sûr de rien avec des caractères tout en reflets...

Quand votre fils sera mécontent en France, usez de ma recette ; dites-lui :

— Allez en Russie.

C'est un voyage utile à tout étranger ; quiconque aura bien vu ce pays, se trouvera content de vivre partout ailleurs. Il est toujours bon de savoir qu'il existe une société où nul bonheur n'est possible parce que, par une loi de la nature, l'homme ne peut être heureux sans liberté.

Voir : La Russie en 1839, Paris, 1843.

XVIII

THÉOPHILE GAUTIER

(1811-1872)

L'arrivée à Saint-Pétersbourg.

LES formalités remplies, nous étions libres de nous répandre par la ville. Une multitude de *drojkys* et de petites charrettes à transporter les bagages attendaient devant le bureau de visite, sûrs de ne pas manquer de pratiques. Nous savions bien en français le nom de l'endroit où l'on nous avait recommandé de descendre, mais il fallait le traduire en russe au cocher. Un de ces domestiques de place qui ne parlent plus aucun idiome et finissent par se composer une sorte de langue franque assez semblable au jargon qu'emploient les Turcs postiches dans la cérémonie du *Bourgeois Gentilhomme*, vit notre embarras, comprit à peu près que nous voulions aller à l'hôtel de Russie, chez M. Klée, empila nos paquets sur un *rospousky*, y grimpa près de nous, et nous voilà en route. Le *rospousky* est un chariot bas de la construction la plus primitive : deux rondins à peine dégrossis posés sur quatre petites roues, ce n'est pas plus compliqué que cela.

Quand on vient de quitter les solitudes majestueuses de la mer, le tourbillon de l'activité humaine et le tumulte d'une grande capitale vous causent une sorte d'éblouissement ; l'on

passé emporté comme dans un rêve à travers des objets inconnus, voulant tout voir et ne voyant rien : il vous semble que les vagues vous balancent encore, surtout quand un véhicule aussi peu suspendu qu'un rospousky vous fait tanguer et rouler sur un pavé inégal et produit en terre ferme l'illusion du mal de mer ; mais, quoique durement cahoté, nous ne perdions pas un coup d'œil et nous dévorions du regard les aspects nouveaux qui se présentaient à nous.

Nous arrivâmes bientôt à un pont que nous sûmes plus tard être le pont de l'Annonciation ou, plus familièrement, le pont Nicolas ; l'on y aboutit par deux voies mobiles, qui se déplacent pour le passage des bateaux et se rejoignent ensuite, de sorte que le pont figure sur le fleuve un Y aux branches écourtées ; au point de rencontre de ces branches, se dresse une petite chapelle d'une extrême richesse, dont nous ne pûmes qu'entrevoir en passant les mosaïques et les dorures.

Au bout du pont, dont les piles sont de granit et les arches en fer, la voiture tourna et remonta le quai Anglais tout bordé de palais à frontons et à colonnes, ou d'hôtels particuliers non moins splendides, peints de couleurs gaies, avec des balcons et des marquises avançant sur le trottoir. La plupart des maisons de Saint-Pétersbourg, comme celles de Londres et de Berlin, sont en briques que l'on recouvre de crépis nuancés diversement, de manière à détacher les lignes de l'architecture et à produire un bel effet décoratif. En les longeant, nous admirions, derrière les vitres des fenêtres basses, des bananiers et des plantes tropicales épanouis dans ces tièdes appartements pareils à des serres.

Le quai Anglais débouche sur l'angle d'une grande place où Pierre le Grand de Falconet fait cabrer son cheval, le bras étendu vers la Néva, au sommet de la roche qui lui sert

de socle. Nous le reconnûmes tout de suite, d'après les descriptions de Diderot et les dessins que nous en avons vus. Au fond de la place se dessinait à grands traits la gigantesque silhouette de Saint-Isaac, avec son dôme d'or, sa tiare de colonnes, ses quatre clochetons et son fronton octostyle.

A l'entrée d'une rue, en retour du quai Anglais, sur des colonnes de porphyre, des Victoires ailées en bronze tenaient des palmes. Tout cela, confusément entrevu dans la rapidité de la course et l'étonnement de la nouveauté, formait un ensemble magnifique et babylonien.

En continuant à suivre la même direction, nous apparut bientôt l'immense palais de l'Amirauté. D'une tour carrée en forme de temple et ornée de colonnettes, posée sur son comble, s'élançait cette mince flèche d'or ayant un vaisseau pour girouette, qu'on aperçoit de si loin et qui préoccupait nos regards dans le golfe de Finlande ; les allées d'arbres qui s'étendent autour de l'édifice n'avaient pas encore perdu leur feuillage, quoique l'automne fût déjà avancé (10 octobre).

Si la Perspective Nevsky est belle, hâtons-nous de dire qu'elle profite de sa beauté. Fashionable et marchande elle fait alterner les palais et les magasins ; nulle part, si ce n'est à Berne, l'enseigne ne déploie un tel luxe. C'est à ce point qu'il faut presque l'admettre comme un ordre d'architecture moderne à ajouter aux cinq ordres de Vignole. Les lettres d'or tracent leurs pleins et leurs déliés sur des champs d'azur, sur des panneaux noirs ou rouges, se découpent en estampages évidés, s'appliquent aux glaces des devantures, se répètent à chaque porte, profitent des angles de rue, s'arrondissent autour des cintres, s'étendent le long des corniches, profitent de la saillie des *padiezdaz* (marquises), descendent dans les escaliers des sous-sols et cherchent tous les moyens de forcer l'œil du passant. Mais peut-être ne savez-vous pas le russe et

la forme de ces caractères ne signifie-t-elle rien de plus pour vous qu'un dessin d'ornement ou de broderie ? Voici à côté la traduction française ou allemande. Vous n'avez pas encore compris ? L'enseigne complaisante vous pardonne de ne connaître aucune de ces trois langues, elle suppose le cas où vous seriez complètement illettré, et elle représente au naturel les objets qui se débitent dans le magasin qu'elle annonce. Des grappes d'or sculptées ou peintes indiquent le marchand de vin ; plus loin ce sont des jambons glacés, des saucissons, des langues de bœuf, des boîtes de caviar désignant une boutique de comestibles ; des bottes, des brodequins, des galoches naïvement figurés disent aux pieds qui ne savent pas lire :

— Entrez ici, vous serez chaussés.

Des gants en sautoir parlent un idiome intelligible à tous. Il y a aussi des mantelets et des robes de femme surmontés d'un chapeau ou d'un bonnet auquel l'artiste n'a pas jugé nécessaire d'adjoindre de figure ; des pianos vous invitent à essayer leurs claviers peints.

Tout cela est amusant pour le flâneur et a son caractère.

De nombreux canaux sillonnent la ville bâtie sur douze îlots comme une Venise septentrionale. Trois de ces canaux coupent transversalement sans l'interrompre la Perspective Nevsky : le canal de la Moïka, celui de Catherine et plus loin le canal de la Ligovka et de la Fontanka. La Moïka est franchie par le pont de Police, dont la courbure assez saillante répète trop exactement l'arche et ralentit un moment l'allure rapide des drojkys. Le pont de Kasan et le pont d'Anitschkof traversent les deux autres canaux. Quand on passe sur ces ponts avant la saison des glaces, le regard s'enfonce avec plaisir dans la trouée qu'ouvrent à travers les maisons ces eaux resserrées par des quais de granit et sillonnées de barques...

Vous distinguez d'abord les officiers de la garde, en capote grise, dont une patte sur l'épaule marque le grade ; ils s'avancent, la poitrine presque toujours étoilée de décorations et coiffés du casque ou de la casquette ; ensuite viennent les *tchinovniks* (fonctionnaires) en longues redingotes plissées dans le dos et froncées par derrière à la ceinture ; ils portent, au lieu de chapeau, une casquette de couleur sombre, avec cocarde ; les jeunes gens, qui ne sont ni militaires ni employés, ont des paletots garnis de fourrures d'un prix dont s'étonnent les étrangers et devant lequel reculeraient nos élégants. Ces paletots, de drap très fin, sont doublés de martre ou de musc et ont des collets de castor coûtant de cent à trois cents roubles, selon que la peau est plus fournie, plus moelleuse, plus foncée de couleur et qu'elle a conservé de poils blancs dépassant le niveau de la fourrure...

Il y a toujours sur le trottoir quelques *dvornicks* ou portiers occupés à balayer en été ou à enlever la glace en hiver. Ils se tiennent bien rarement dans leurs loges, si loges ils ont dans le sens que nous donnons à ce mot ; ils veillent toute la nuit, ne connaissent pas le cordon et viennent ouvrir en personne au premier appel. Car ils admettent, chose étrange, qu'un portier est fait pour ouvrir la porte à trois heures du matin comme à trois heures de l'après-midi. Ils dorment çà et là et ne se déshabillent jamais. Ils ont la chemise bleue par-dessus le pantalon, des grègues demi-larges et des grosses bottes, costume qu'ils échangent aux premiers froids contre la peau de mouton retournée.

De temps en temps un gamin drapé à mi-corps d'un tablier en forme de pagne, retenu à la taille par une ficelle, sort d'un atelier d'artisan et traverse rapidement la rue pour entrer un peu plus loin dans une maison ou une boutique ; c'est un apprenti que son maître envoie en commission.

Le tableau ne serait pas complet si nous n'y dessinions quelques douzaines de *moujiks* en touloupe miroitée de crasse et de graisse, qui vendent des pommes ou des gâteaux, portent des provisions dans des *karzines* (corbeilles en copeaux de sapin tressés) raccommode avec la hache le pavé de bois ou, réunis par groupes de quatre ou six, s'avancent à pas comptés, un piano, une table ou un canapé sur la tête.

La bénédiction des eaux. La Néva, le 6 janvier.

La Néva est une puissance à Saint-Pétersbourg ; on lui rend ses honneurs et l'on bénit ses eaux en grande pompe : cette cérémonie, que l'on appelle le Baptême de la Néva, a lieu le 6 janvier russe ; nous y avons assisté d'une fenêtre du palais d'Hiver, dont une gracieuse protection nous avait permis l'accès. Quoiqu'il fit ce jour-là un temps très doux pour la saison, qui est ordinairement celle des grands froids, il eût été pénible pour nous, encore peu acclimaté, de rester une heure ou deux, tête nue, sur ce quai glacial où souffle toujours une bise aigre. Les vastes salles du palais étaient remplies d'une affluence d'élite : les hauts dignitaires, les ministres, le corps diplomatique, les généraux tout brodés d'or, tout étoilés de décorations allaient et venaient entre les haies de soldats en grand uniforme, attendant que la cérémonie commençât. L'on célébra d'abord le service divin dans la chapelle du palais. Caché au fond d'une tribune, nous suivions avec un intérêt respectueux les rites de ce culte nouveau pour nous et empreints de la majesté mystérieuse de l'Orient. De temps à autre, aux moments prescrits, le prêtre, vieillard vénérable à longue barbe et à longs cheveux, mitré comme un mage, vêtu d'une dalmatique roide d'argent et d'or, soutenu

par deux acolytes, sortait du sanctuaire dont les portes s'ouvraient, et récitait les formules sacrées d'une voix sénile mais encore bien accentuée. Pendant qu'il chantait sa psalmodie, on entrevoyait dans le sanctuaire, à travers les scintillations de l'or et des cierges, l'Empereur avec la Famille impériale ; puis les portes se refermaient et l'office continuait derrière le voile étincelant de l'iconostase.

Les chanteurs de la chapelle, en grand habit de velours nacarat galonné d'or, accompagnaient et soutenaient avec cette merveilleuse précision des chœurs russes, les hymnes où doit se retrouver plus d'un vieux thème de la musique perdue des Grecs.

Après la messe, la cortège se mit en marche et défila à travers les salles du palais pour procéder au baptême ou plutôt à la bénédiction de la Néva. L'Empereur, les Grands-Ducs en uniformes, le clergé avec ses chapes de brocart d'or et d'argent, ses beaux costumes sacerdotaux de coupe byzantine, la foule diaprée des généraux et des grands officiers traversant cette masse compacte de troupes alignées dans les salles, formaient un spectacle aussi magnifique qu'imposant.

Sur la Néva, en face du palais d'Hiver, tout près du quai, auquel une rampe couverte de tapis le rejoignait, on avait élevé un pavillon ou plutôt une chapelle avec de légères colonnes soutenant une coupole de treillis, peints en vert et d'où pendait un Saint-Esprit entouré de rayons.

Au milieu de la plateforme, sous le dôme, s'ouvrait la bouche d'un puits entouré d'une balustrade et communiquant avec l'eau de la Néva, dont on avait brisé la glace en cet endroit. Une ligne de soldats largement espacés maintenaient l'espace libre sur le fleuve à une assez grande distance autour de la chapelle ; ils restaient la tête nue, leur casque posé à côté d'eux, les pieds dans la neige, si parfaitement

immobiles qu'on eût pu les prendre pour des poteaux indicateurs.

Sous les fenêtres mêmes du palais piaffaient, contenus par leurs cavaliers, les chevaux des Circassiens, des Lesghines, des Tcherkesses et des Kosaks, qui composent l'escorte de l'Empereur ; c'est une sensation étrange de voir, en pleine civilisation, ailleurs qu'à l'hippodrome ou à l'opéra, des guerriers pareils à ceux du moyen âge, avec le casque et la cotte de mailles, armés d'arcs et de flèches ou vêtus à l'orientale, ayant pour selle des tapis de Perse, pour sabre un damas courbe historié de versets du Koran et tout prêts à figurer dans la cavalcade d'un émir ou d'un Kalife.

Quelles physionomies martiales et fières, quelle sauvage pureté de type, quels corps minces, souples et nerveux, quelle élégance de maintien sous ces costumes si caractéristiques de coupe, si heureux de couleur, si bien calculés pour faire valoir la beauté humaine ! Il est singulier vraiment que les peuples dits *barbares* sachent seuls se vêtir. Les civilisés ont tout à fait perdu le sens du costume.

Le cortège sortit du palais, et de notre fenêtre, à travers la double vitre, nous vîmes l'Empereur, les Grands-Ducs, les prêtres entrer dans le pavillon, qui fut bientôt plein à ne saisir qu'avec peine les gestes des officiants sur l'orifice du puits. Les canons rangés de l'autre côté du fleuve, sur le quai de la Bourse, tirèrent successivement à l'instant suprême. Une grosse boule de fumée bleuâtre, traversée d'un éclair, crevait entre le tapis de neige du fleuve et le ciel, d'un gris blanc ; puis la détonation faisait trembler les carreaux des fenêtres. Les coups se suivaient avec une régularité parfaite, s'appuyant l'un l'autre. Le canon a quelque chose de terrible, de solennel et en même temps de joyeux comme tout ce qui est fort ; sa voix, qui rugit dans les batailles, se mêle

également bien aux fêtes : il y ajoute cet élément de joie inconnu des anciens, qui n'avaient ni cloche ni artillerie... le bruit. Lui seul peut parler dans les grandes multitudes et se faire entendre au milieu des immensités.

La cérémonie était terminée ; les troupes défilèrent, et les curieux se retirèrent paisiblement, sans embarras, sans tumulte, selon l'habitude de la foule russe, la plus tranquille de toutes les foules.

Un bal au Palais d'Hiver.

Nous allons vous raconter une fête à laquelle nous avons assisté sans y être, d'où notre personne était absente quoique notre œil y fût invité, un bal à la cour ! Invisible, nous avons tout vu, et pourtant nous ne portions pas au doigt l'anneau de Gygès, ni sur la tête un chapeau de Kobold en feutre vert, ni aucun autre talisman.

Sur la place Alexandrine, recouverte de son tapis de neige, stationnaient de nombreuses voitures par un froid à figer cocher et chevaux parisiens, mais qui ne semblait pas assez rigoureux aux Russes pour allumer les brasiers sous les kiosques de tôle à toit chinois avoisinant le palais d'Hiver. Les arbres de l'Amirauté, diamantés de givre, avaient l'air de grandes plumes blanches plantées en terre, et la colonne triomphale avait praliné son granit rose d'une couche de glace semblable à du sucre ; la lune, qui se levait pure et claire, versait sa lumière morte sur ces blancheurs nocturnes, bleuissait les ombres et donnait une apparence fantasmatique aux silhouettes immobiles des équipages, dont les lanternes gelées, lucioles polaires, punctuaient de points jaunâtres l'immense étendue. Au fond, le colossal palais d'Hiver

flamboyait par toutes ses fenêtres, comme une montagne percée de trous et éclairée par une ignition intérieure.

Un silence parfait régnait sur la place ; la rigueur de la température éloignait les curieux, que chez nous ne manquait pas d'attrouper le spectacle d'une telle fête, même vue de loin et par dehors ; et quand il y eut foule, les abords du palais sont si vastes qu'elle se fût disséminée et perdue dans cet énorme espace qu'une armée seule peut remplir.

Un traîneau traversa diagonalement la grande nappe blanche où s'allongeait l'ombre de la colonne Alexandrine et alla se perdre dans la rue sombre qui sépare le palais d'Hiver de l'Ermitage, et à laquelle son pont aérien prête quelque ressemblance avec le canal de la Paille à Venise.

Quelques minutes après, un œil, qu'il n'est pas besoin de supposer joint à un corps, voltigeait le long d'une corniche supportée par le portique d'une galerie du palais ; les lignes de bougies implantées dans les moulures de l'entablement l'abritaient derrière une haie de feu et ne permettaient point d'apercevoir d'en bas sa faible étincelle. La lumière le cachait mieux que l'ombre n'eût pu le faire ; il disparaissait dans l'éblouissement.

La galerie vue de là s'étendait longue et profonde avec ses colonnes polies, son parquet miroitant où glissait le reflet des ors et des bougies, ses tableaux remplissant les entre-colonnements et dont le raccourci empêchait de discerner le sujet. Déjà des uniformes étincelants s'y promenaient, d'amples robes de cour y traînaient leurs flots d'étoffes. Peu à peu la foule grossit et remplit comme un fleuve bigarré et scintillant le lit de la galerie, devenu trop étroit malgré ses larges dimensions.

Tous les regards de cette foule se tournaient vers la porte par où devait entrer l'Empereur. Les battants s'ouvrirent : l'Empereur, l'Impératrice, les Grands-Ducs traversèrent la

galerie entre deux haies d'invités subitement formées, adressant quelques paroles à des personnages de distinction placés sur leur passage, avec une familiarité gracieuse et noble. Puis tout le groupe impérial disparut sous la porte faisant face à la première, suivi, à distance respectueuse, des grands dignitaires de l'Etat, du corps diplomatique, des généraux et des courtisans.

A peine le cortège pénétrait-il dans la salle de bal que l'œil y était installé, muni cette fois d'une bonne lorgnette. C'était comme une fournaise de lumière et de chaleur, un éclat embrasé à faire croire à un incendie. Des cordons de feu couraient sur les corniches ; dans l'entre-deux des croisées, des torchères, à mille bras, brûlaient comme des buissons ardents ; des centaines de lustres descendaient du plafond en constellations ignées au milieu d'une brume phosphorescente. Et toutes ces clartés, croisant leurs rayons, formaient la plus éblouissante illumination à giorno qui ait jamais fait tourner son soleil au-dessus d'une fête.

La première impression, surtout à cette hauteur, en se penchant sur ce gouffre de lumière, est comme une sorte de vertige ; d'abord, à travers les effluves, les rayonnements, les irradiations, les reflets, les bluettes des bougies, des glaces, des ors, des diamants, des pierreries, des étoffes, on ne distingue rien. Une scintillation fourmillante vous empêche de saisir aucune forme ; puis bientôt la prunelle s'habitue à son éblouissement et chasse les papillons noirs qui voletaient devant elle comme lorsqu'on a regardé le soleil ; elle embrasse d'un bout à l'autre cette salle aux dimensions gigantesques, tout en marbre et en stuc blanc, dont les parois polies miroitent comme les jaspes et les porphyres dans les architectures babyloniennes des gravures de Martynn, reflétant vaguement les lueurs et les objets...

En Russie, les bals de la cour s'ouvrent par ce qu'on appelle une polonaise ; ce n'est pas une danse, mais une sorte de défilé, de procession, de marche aux flambeaux, qui a beaucoup de caractère. Les assistants se séparent de manière à laisser libre au milieu de la salle de bal une sorte d'allée dont ils forment la haie. Quand tout le monde est en place, l'orchestre joue un air d'un rythme majestueux et lent, et la promenade commence ; elle est conduite par l'Empereur donnant la main à une princesse ou à une dame qu'il veut honorer.

L'Empereur Alexandre portait ce soir-là un élégant costume militaire qui faisait valoir sa taille haute, svelte, dégagée. C'était une sorte de veste ou jaquette blanche descendant jusqu'à mi-cuisse, à brandebourgs d'or, bordée en renard bleu de Sibérie au col, aux poignets et sur le pourtour, étoilée au flanc par les plaques des grands ordres. Un pantalon bleu de ciel, collant, moulait les jambes et se terminait à de minces bottines. Les cheveux de l'Empereur sont coupés ras et dégagent son front uni, plein et bien formé. Ses traits, d'une régularité parfaite, semblent modelés pour l'or ou le bronze de la médaille ; le bleu des yeux prend une valeur particulière des tons bruns de la figure, moins blanche que le front à cause des voyages et des exercices en plein air. Les contours de la bouche ont une netteté de coupe et d'arête tout à fait grecque et sculpturale. L'expression de la physionomie est une fermeté majestueuse et douce qu'éclaire, par moment, un sourire plein de grâce.

A la suite de la famille impériale viennent les hauts officiers de l'armée et du palais, les grands dignitaires donnant chacun la main à une dame.

Ce ne sont qu'uniformes plastronnés d'or, épaulettes étoilées de diamants, brochettes de décorations, plaques

d'émaux et pierreries formant sur les poitrines des foyers de lumière. Quelques-uns, les plus élevés en faveur et en grade, ont au col un ordre plus amical encore qu'honorifique, s'il est possible : le portrait de l'Empereur entouré de brillants ; mais ils sont rares, ceux-là, et on les compte...

Le cortège marche toujours et se recrute en route : un seigneur se détache de la haie et tend la main à une dame placée en face de lui, et le nouveau couple s'ajoute aux autres et prend rang dans le défilé, rythmant son pas, le ralentissant, l'accéléralant selon l'allure de la tête ; ce ne doit pas être une chose aisée que de marcher ainsi, se tenant par le bout du doigt, sous le feu de mille regards facilement ironiques : la moindre gaucherie de contenance, le plus léger embarras des pieds, la plus imperceptible faute de mesure se remarquent. Les habitudes militaires sauvent beaucoup d'hommes, mais quelle difficulté pour les femmes ! La plupart s'en tirent admirablement bien, et de plus d'une on peut dire : *Et vera incessu patuit dea...* Elles passent légères, sous leurs plumes, leurs fleurs, leurs diamants, baissant pudiquement les yeux ou les laissant errer avec un air de parfaite innocence, manœuvrant d'une inflexion de corps ou d'un petit coup de talon leurs flots de soie et de dentelles, se rafraîchissant d'une palpitation d'éventail, aussi à l'aise que si elles se promenaient dans l'allée solitaire d'un parc : marcher d'une manière noble, gracieuse et simple, lorsqu'on vous regarde, plus d'une grande actrice ne l'a jamais su !

Ce qui fait l'originalité de la cour de Russie, c'est qu'au cortège se joignaient de temps à autre un jeune prince circasien à taille de guêpe, à poitrine évasée, avec son élégant et fastueux costume oriental, un chef des Lesghiens de la garde, ou un officier mongol dont les soldats ont encore pour armes l'arc, le carquois et le bouclier. Sous le gant blanc de la

civilisation se cachait, pour se tendre à la main d'une princesse ou d'une comtesse, la petite main asiatique, habituée à manier l'étroit manche du kindjal entre ses doigts bruns et nerveux. Cela ne semblait étonnant à personne ; en effet, quoi de plus naturel qu'un prince mingrélien ou mahométan, marchant la polonaise avec une grande dame de Saint-Pétersbourg, grecque orthodoxe ? Ne sont-ils pas l'un et l'autre sujets de l'Empereur de toutes les Russies ?

Les uniformes et les habits de gala des hommes sont si éclatants, si riches, si variés, si chargés d'or, de broderies et de décorations, que les femmes, avec leur élégance moderne et la grâce légère des modes actuelles, ont de la peine à lutter contre ce massif éclat ; ne pouvant être plus riches, elles sont plus belles ; leurs épaules et leurs poitrines nues valent tous les plastrons d'or...

N'allez pas croire à une simplicité par trop primitive cependant ! Ces simples robes sont en point d'Angleterre, et leurs deux ou trois tuniques superposées valent plus qu'une dalmatique en brocart d'or ou d'argent ; ces bouquets sur cette jupe de tarlatane ou de gaze sont rattachés avec des nœuds de diamants ; ce ruban de velours a pour boucle ou pour ferret une pierre qu'on pourrait croire détachée de la couronne du tzar. Quoi de plus simple qu'une robe blanche, taffetas, tulle ou moire, avec quelques grappes de perles et la coiffure assortie : une résille ou deux ou trois rangs tournés dans les cheveux ? Mais les perles valent cent mille roubles et jamais pêcheur n'en rapportera de plus rondes ni d'un orient plus pur des profondeurs de l'océan. D'ailleurs en étant simple on fait sa cour à l'impératrice, qui préfère l'élégance au faste ; mais soyez sûr que Mammon n'y perd rien. Seulement, au premier coup d'œil, dans un défilé rapide, on s'imaginerait que les femmes russes déploient moins de

luxe que les hommes : c'est une erreur. Comme toutes les femmes, elles savent rendre la gaze plus chère que l'or.

Quand la polonaise a parcouru le salon et la galerie, le bal commence. Les danses n'ont rien de caractéristique : ce sont des quadrilles, des valse, des rédowas, comme à Paris, comme à Londres, comme à Madrid, comme à Vienne, comme partout dans le grand monde ; exceptons toutefois la mazourka, qui se danse à Saint-Pétersbourg avec une perfection et une élégance inconnues ailleurs. Les originalités locales tendent partout à disparaître, et elles désertent d'abord les hautes régions de la société. Pour les retrouver, il faut s'éloigner des centres de civilisation et descendre jusqu'au fond du peuple.

Le coup d'œil, du reste, était charmant : les figures de la danse formaient des symétries au milieu de la foule splendide qui se rangeait pour lui faire place ; les tourbillons de la valse évasaient les robes comme les jupes des derviches tourneurs, et dans la rapidité de l'évolution, les nœuds de diamants, les lames d'argent et d'or s'allongeaient en lueurs serpentantes comme des éclairs ; les petites mains gantées, posées sur les épaules des valseurs, avaient l'air de camélias blancs dans des vases d'or massif.

Après une heure ou deux de contemplation à vol d'oiseau l'œil se transporta sous les arceaux d'une autre salle par des couloirs mystérieux et dédaliens où le bruit lointain de l'orchestre et de la fête expirait en vagues murmures. Une obscurité relative régnait dans cette salle d'une dimension énorme : c'était là que devait avoir lieu le souper. Bien des cathédrales sont moins vastes. Au fond, à travers l'ombre, se dessinaient les lignes blanches des tables ; aux angles scintillaient vaguement de gigantesques blocs d'orfèvrerie confuse jetant une paillette brusque, renvoyant en éclair un

reflet venu on ne sait d'où : c'étaient les dressoirs. Une estrade de velours ébauchait ses marches aboutissant à une table en fer à cheval. Avec une activité silencieuse allaient et venaient des laquais en grande livrée, des majordomes, des officiers de bouche donnant la dernière main aux apprêts. Quelques rares lumières serpentaient sur ce fond sombre, comme des étincelles sur du papier brûlé.

Cependant d'innombrables bougies chargeaient les candélabres et suivaient les cordons des frises ou le contour des arcades. Elles jaillissaient blanches de leurs torchères touffues, comme des pistils du calice des fleurs, mais pas la moindre étoile lumineuse ne tremblait à leurs pointes. On eût dit des stalactites gelées et l'on entendait déjà, comme un bruit d'eaux débordées, le bruit sourd de la foule qui approchait. L'Empereur parut sur le seuil : ce fut comme un *fiat lux*. Une flamme subtile courut d'une bougie à l'autre, aussi rapide que l'éclair ; tout s'alluma d'un seul coup et des torrents de jour remplirent subitement l'immense salle embrasée comme par magie. Ce passage brusque de la pénombre à la clarté la plus éclatante est vraiment féérique. Dans notre siècle de prose, il faut que tout prodige s'explique : des fils de fulmi-coton relient l'une à l'autre toutes les mèches des bougies enduites d'une essence inflammable, et le feu mis en sept ou huit endroits, se propage instantanément. On emploie ce moyen pour allumer les grands lustres de Saint-Isaac, qui laissent pendre comme un fil d'araignée, au-dessus de la tête des fidèles, un fil de coton poudre. Avec une rampe de gaz baissée et haussée, on pourrait produire un effet analogue ; mais le gaz, que nous sachions, n'est point employé au palais d'Hiver. On n'y brûle que de la bougie, en vraie cire. Ce n'est plus qu'en Russie que les abeilles contribuent au luminaire.

L'Impératrice prit place, avec quelques personnages de haute distinction, sur l'estrade où était placée la table en fer à cheval. Derrière son fauteuil s'épanouissait, comme un gigantesque feu d'artifice végétal, une immense gerbe de camélias blancs et roses palissés contre le mur de marbre. Douze nègres de grande taille, choisis parmi les plus beaux spécimens de races africaines, vêtus à la mameluck, turban blanc roulé en torsade, veste verte à coins d'or, ample pantalon rouge serré par une ceinture de cachemire, le tout soutaché et brodé sur toutes les coutures, descendaient et montaient les marches de l'estrade, remettant les assiettes aux laquais ou les leur prenant des mains avec ces mouvements pleins de grâce et de dignité, même dans un emploi servile, particulières aux Orientaux. Ces Orientaux ayant oublié Desdemona faisaient majestueusement leur devoir et donnaient à la fête tout européenne un cachet asiatique du meilleur goût.

Sans désignation de place, les invités s'étaient assis à leur convenance aux tables disposées pour eux. Des riches surtout, argentés et dorés, représentant des groupes de figures ou de fleurs, des mythologies ou des fantaisies ornementales, en garnissaient le milieu ; des candélabres alternaient avec les pyramides de fruits et les pièces montées. Contemplée de haut, l'étrincelante symétrie des cristaux, des porcelaines, des argenteries et des bouquets, se comprenait mieux encore que d'en bas. Un double cordon de poitrines de femmes, scintillantes de diamants, serties de dentelles, régnait le long des nappes, trahissant leurs beautés pour l'œil invisible, dont le regard pouvait aussi se promener sur les raies qui séparaient les cheveux bruns ou blonds, parmi les fleurs, les feuillages, les plumes et les pierreries.

L'Empereur parcourait les tables, adressant quelques mots à ceux qu'il veut bien distinguer, s'asseyant quelquefois et

tremplant ses lèvres dans un verre de vin de Champagne, puis s'éloignant pour faire la même chose plus loin. Ces stations de quelques minutes sont considérées comme une grande faveur.

Après le souper, les danses reprirent ; mais la nuit s'avancait. Il était temps de partir ; la fête ne pouvait plus que se répéter, et pour un témoin seulement oculaire elle n'offrait plus le même intérêt. Le traîneau, qui avait traversé la place pour s'arrêter à une petite porte, dans la ruelle séparant le palais d'Hiver de l'Hermitage, reparut, se dirigeant du côté de l'église de Saint-Isaac et emportant une pelisse et un bonnet de fourrure qui ne laissait pas voir de visage. Comme si le ciel eût voulu rivaliser avec les splendeurs de la terre, une aurore boréale tirait dans la nuit son feu d'artifice polaire, aux fusées d'argent, d'or, de pourpre et de nacre, éteignant les étoiles par ses irradiations phosphorescentes.

Intérieur russe.

L'antichambre, en Russie, a un aspect tout particulier. Les pelisses pendues au râtelier, avec leurs manches flasques et leurs plis droits, figurent vaguement des corps humains accrochés ; les galoches placées au-dessous simulent les pieds, et l'effet de ces pelleteries, dans la clarté douteuse de la petite lampe descendant du plafond, est assez fantastique.

Achim d'Arnim y verrait, avec son œil visionnaire, la défroque de M. Peau d'Ours en visite ; Hoffmann logerait de bizarres fantômes d'archivistes ou de conseillers auliques sous leurs plis mystérieux. Nous, Français, réduits aux contes de Perrault, nous y voyons les sept femmes de Barbe-Bleue dans le cabinet noir. Ainsi suspendues auprès du poêle, les

fourrures s'imprègnent d'une chaleur qu'elles conservent au dehors pendant une ou deux heures. Les domestiques ont pour les reconnaître un instinct merveilleux ; même quand le nombre des invités fait ressembler l'antichambre au magasin de Michel ou de Zimmermann, ils ne se trompent jamais et posent sur les épaules de chacun le vêtement qui lui revient.

Un appartement russe confortable réunit toutes les recherches de la civilisation anglaise et française ; au premier coup d'œil, on pourrait se croire dans le West-End ou le Faubourg Saint-Honoré ; mais bientôt le caractère local se trahit par une foule de détails curieux.

D'abord, la Madone byzantine avec son enfant, montrant leurs faces et leurs mains brunes à travers les découpures des plaques d'argent ou de vermeil qui représentent les draperies, miroite aux lueurs d'une lampe toujours allumée, et vous avertit que vous n'êtes ni à Paris, ni à Londres mais bien dans la Russie orthodoxe, dans la Sainte Russie. Quelquefois, l'image du Sauveur remplace celle de la Vierge. On voit aussi des Saints, ordinairement les saints patronymiques du maître ou de la maîtresse de la maison, revêtus de carapaces d'orfèvrerie, nimbés d'auréoles d'or.

Puis, le climat a des exigences qu'on ne saurait éluder. Partout, les fenêtres sont doubles, et l'espace laissé libre entre les deux vitrines est recouvert d'une couche de sable fin destiné à absorber la buée et qui empêche la glace d'étamer les carreaux de ses fleurs de vif-argent. Des cornets de sel y sont plantés et parfois le sable est dissimulé par une plate-bande de mousse. A cause des doubles vitrages, les fenêtres, en Russie, n'ont ni volets, ni contrevents, ni jalousies ; on ne pourrait les ouvrir ni les fermer, car les châssis sont à demeure pour tout l'hiver et soigneusement lutés. Un étroit vasistas

sert à renouveler l'air, opération désagréable et même dangereuse par le contraste trop grand de la température extérieure et de la température intérieure.

D'épais rideaux de riches étoffes amortissent encore l'impression que le froid pourrait produire sur le verre, beaucoup plus perméable qu'on ne pense.

Les pièces sont plus vastes et plus hautes qu'à Paris. Nos architectes, si ingénieux à modeler des alvéoles pour l'abeille humaine, découperaient tout un appartement et souvent deux étages dans un salon de Saint-Pétersbourg. Comme toutes les chambres sont hermétiquement closes et que la porte de sortie donne sur un escalier chauffé, il y règne une chaleur invariable de 15 à 16 degrés au moins, qui permet aux femmes d'être vêtues de mousseline et d'avoir les bras et les épaules nus. Les gueules de cuivre des calorifères soufflent sans interruption, de nuit comme de jour, leurs trombes brûlantes, et de grands poêles aux proportions monumentales, en belle faïence blanche ou peinte, montant jusqu'au plafond, répandent leur chaleur soutenue là où les calorifères ne peuvent déboucher. Les cheminées sont rares ; elles ne servent, quand il y en a, qu'au printemps et à l'automne. En hiver elles entraîneraient le calorique et refroidiraient la chambre. On les ferme et on les remplit de fleurs.

Les fleurs, voilà un luxe vraiment russe ! Les maisons en regorgent ; les fleurs vous reçoivent à la porte et montent avec vous l'escalier ; des lierres d'Irlande festonnent la rampe, des jardinières sur les paliers font face aux banquettes. Dans l'embrasure des croisées s'étalent des bananiers avec leurs larges feuilles de soie ; des talipots, des magnolias, des camélias arborescents vont mêler leurs fleurs aux volutes dorées des corniches ; des orchidées papillonnent en l'air autour des culs-de-lampe en cristal, en porcelaine ou en

terre cuite curieusement ouvragée. Des cornets du Japon ou de verre de Bohême, posés au centre des tables ou sur l'angle des buffets, jaillissent des gerbes de fleurs exotiques. Elles vivent là comme en serre chaude et, en effet, c'est une serre chaude que tout appartement russe.

Dans la rue vous étiez au pôle, dans la maison vous pouvez vous croire au tropique.

Le Dôme de Saint-Isaac.

Quand le voyageur entre dans le golfe de Finlande, approche de Saint-Pétersbourg, ce qui d'abord préoccupe son regard, c'est le dôme de Saint-Isaac, posé sur la silhouette de la ville, comme une mitre d'or. Si le ciel est pur et qu'un rayon en descende, l'effet devient magique : cette impression première est juste et l'on doit s'y abandonner. L'église de Saint-Isaac brille au premier rang parmi les édifices religieux qui ornent la capitale de toutes les Russies.

De construction moderne, récemment inaugurée, elle peut être considérée comme le suprême effort de l'architecture actuelle. Peu de temples ont vu s'écouler moins de temps entre la pose de leur pierre de fondation et celle de leur pierre de couronnement. L'idée de l'architecte, M. A. Ricard de Montferrand, un Français, a été suivie d'un bout à l'autre, sans modifications, sans remaniements autres que ceux apportés par lui-même à son plan pendant l'exécution des travaux. Il a eu ce bonheur rare d'achever le monument qu'il avait commencé et qui, par son importance, semblait devoir absorber plus d'une vie d'artiste.

Une volonté toute-puissante, à laquelle rien ne résistait, pas même l'obstacle matériel, et qui ne reculait devant aucun

sacrifice, a opéré en grande partie ce prodige de célérité. Entrepris en 1819 sous Alexandre I^{er}, continué sous Nicolas, terminé sous Alexandre II en 1858, Saint-Isaac est un temple complet, fini à l'extérieur et à l'intérieur, d'une unité absolue de style, portant sa date fixe et son nom d'auteur. Comme beaucoup de cathédrales, il n'est pas le lent produit du temps, une cristallisation des siècles, où chaque époque a, en quelque sorte, sécrété sa stalactite et que trop souvent la sève de la foi, arrêtée ou ralentie dans son jet, n'a pu parcourir jusqu'au bout. La grue symbolique qui se dresse sur les temples inachevés, au dôme de Cologne et à la cathédrale de Séville, n'a jamais figuré sur son fronton. Des travaux ininterrompus l'ont amené en moins de quarante ans au point de perfection où on le voit aujourd'hui.

Nijni-Novgorod.

Nijni-Novgorod s'élève sur une éminence qui, après l'interminable succession de plaines qu'on vient de traverser, produit l'effet d'une montagne sérieuse. L'escarpement descend en pentes rapides jusque sur le quai égayé de verdure et suivi dans ses zigzags abrupts par des remparts en brique, plâtrés çà et là de quelques restes de crépi. Ces murailles crénelées forment l'enceinte de la citadelle, ou Kremlin, pour nous servir de l'expression locale ; une grosse tour carrée se dresse au sommet, et des clochers bulbeux à croix dorées, dépassant le mur, attestent la présence d'une église dans la forteresse.

Plus bas, se disséminent des maisons de bois et sur le quai même de grands bâtiments rouges aux fenêtres encadrées de blanc, déploient leurs lignes symétriques. Ces tons vifs

donnent de la gaieté et de la vigueur aux premiers plans et empêchent cette architecture strictement régulière d'être ennuyeuse à l'œil.

Aux abords de l'escalier du débarcadère, il y avait une émeute de *droschkys* et de *télégas* se disputant les passagers avec leurs bagages. Nous débarrassant, non sans peine, des *isvochtiks* qui nous entouraient, nous nous hissâmes sur un *droschky* et nous partîmes à la recherche d'un gîte, chose peu facile à se procurer en temps de foire. Tout en suivant le quai, nous jetions un regard sur les échoppes improvisées où se tenaient les marchands de pains, d'agoursis, de saucissons, de poissons fumés, de gâteaux, de pastèques, de pommes et telles autres victuailles à l'usage du menu peuple. Bientôt notre véhicule tourna et se mit à gravir un chemin escarpé ouvert entre deux immenses talus gazonnés, car Nijni-Novgorod, comme autrefois Oran, avant que le génie militaire n'eût comblé son pittoresque précipice, est séparé en deux par l'entaille d'un ravin profond. Les murailles du Kremlin et une allée d'arbres, servant de promenade, courent la crête gauche ; quelques maisons s'étagent sur la pente droite ; mais elles se lassent bientôt d'escalader cette déclivité où elles semblent glisser.

Après une ascension abrégée par l'impétuosité des chevaux russes, qui ne sauraient aller au pas, on atteint le sommet du plateau sur lequel se déploie une large place ayant au centre une église aux dômes verts surmontés de croix d'or et une fontaine à vasque en fonte, d'assez piètre style.

XIX

LE VICOMTE EUGÈNE MELCHIOR DE VOGÜÉ (1832-1910)

Mort de l'Empereur Alexandre II, 1881.

13 mars. Date tragique. Après déjeuner, je lisais tranquillement dans Solovief le récit des révolutions du siècle dernier : je venais d'achever l'épisode de la chute de Biron, arraché de son lit par Münich, et je sortis pour aller à l'ambassade. Il était 3 heures. Un grand mouvement de traîneaux hâtés dans notre rue.

Sur le seuil de l'ambassade, M^{me} Chanzy me dit : On vient d'annoncer qu'on a tiré sur l'Empereur, au sortir du *razvod* (parade militaire hebdomadaire). Au même instant, le traîneau de ma femme s'approche, elle me raconte, toute bouleversée, qu'elle a entendu une détonation et appris en gros l'attentat chez les Heyden. L'Empereur aurait été blessé aux pieds. Nous courons au Palais ; nous descendons au *Kommandant-padiège*, pour aller chez Nina Pilar. La porte est fermée. Une foule d'aides de camp, d'officiers, de dames accourues se pressent dans la petite montée, essayant de pénétrer. La place est noire de monde, les rues voisines dégorgent des curieux silencieux, des équipages lancés à toute vitesse, portant des généraux, des femmes de la société. On nous dit aussitôt que l'Empereur, après une visite chez la grande-duchesse Catherine, au sortir du *razvod*, a été

victime d'un attentat. Sur le bord du canal Catherine, devant le jardin d'Hiver, une bombe a éclaté sous sa voiture, brisant l'arrière-train, tuant ou blessant les Cosaques d'escorte ; l'Empereur, sain et sauf, est descendu, malgré son cocher qui voulait continuer, pour se rendre compte ; une seconde bombe a éclaté sous lui : il s'est affaissé. On l'a rapporté sur un traîneau, les deux jambes broyées. Les nouvelles se succèdent, apportées par ceux qui sortent du palais : l'état est grave, on a peu d'espoir.

Certains de ne pouvoir entrer, nous allons chez la comtesse Heyden, à l'Etat-Major en face du Palais. Le jeune Heyden nous raconte comment il est entré, dans le premier moment de trouble, et a vu son Souverain, tout sanglant, sans connaissance. On attend dans une anxiété croissante. La place s'emplit de peuple, des patrouilles circulent, des détachements de soldats arrivent. A quatre heures moins un quart, un *feldaeger* (courrier de cabinet) entre chez la comtesse, la figure décomposée : l'Empereur n'est plus ! Tout le monde se signe sans prononcer une parole.

Je retourne à l'Ambassade. Chanzy arrive après quelques instants. Il a pu pénétrer dans le Palais et jusqu'à la chambre de l'Empereur. Il l'a vu mort, sur un divan, auprès de son bureau. Les deux jambes étaient littéralement détachées, la figure en sang, horriblement contractée. Alexandre II n'a pas recouvré sa connaissance, durant l'heure d'agonie qui s'est écoulée entre le crime (2 h. $\frac{1}{4}$) et la mort (3 h. 35). Toute sa famille en larmes l'entourait. La Princesse Iouriewski et ses enfants étaient accourus des premiers, puis les Grands-Ducs. Les ministres étaient dans la chambre à côté. Loris Melikof très calme. Il était depuis trois jours sur la trace du complot, il tenait deux des conjurés, qui avaient avoué leur participation, tout en disant :

— Nous sommes quinze qui avons juré sa mort, le coup est trop bien monté, vous ne l'empêcherez pas.

La veille et le matin encore, Loris avait supplié l'Empereur de ne pas aller au razvod, de ne pas sortir avant qu'il n'eût en main tous les fils du complot et les coupables.

A six heures, nous repassons sur la place du Palais, toujours pleine d'une foule silencieuse et de détachements de troupes.

L'étendard en berne bat le long du mât de pavillon. Un peu avant, l'héritier — l'Empereur — est sorti, retournant au palais Anitchkof, entouré de Cosaques : on l'a acclamé avec des hurrahs. On fait prêter serment aux corps de garde ; dans les casernes, officiers et soldats sont consignés pour prêter serment au drapeau demain matin.

Nous allons dîner chez ma belle-mère. Tout le monde est consterné, on a peine à croire à ce coup de foudre, on se hâte comme dans un rêve. Peu à peu, l'humanité reprend ses droits et, d'après les propos tenus, je devine la scène qui doit se jouer dans les Palais, une répétition exacte de la grande scène de la mort de Catherine dans Rostopchine, de la mort du Roi dans Saint-Simon. Toujours mêmes acteurs et même comédie... On devine déjà les changements qui vont étonner la Cour, des astres nouveaux qui se lèveront demain. La très polonaise comtesse K... et ses attendrissements.

Moi, cependant, je pense à ce pauvre homme, faible et bon, qui me mariait il y a trois ans, qui vient de disparaître si tragiquement dans le sang, dans la honte de ce crime. Avoir émancipé cinquante millions d'hommes d'une parole, et mourir ainsi, comme un fauve traqué dans sa capitale ! O ironies de l'histoire, jugements secrets d'en haut ! Quelle nuit pour celui qui va ramasser dans ce sang la couronne de Monomaque.

Le soir, comme nous rentrons, la ville est aussi calme, les rues aussi vides, aussi silencieuses que d'habitude. Un étranger qui débarquerait ne voudrait jamais croire qu'un événement de cette importance vient de se passer ici. Les promeneurs ont leur air habituel, tranquille et indolent. Aucune curiosité, aucune émotion sur les visages. Singulier peuple.

Translation du corps à la Forteresse.

19 mars. Nous avons été voir le cortège chez les Paskiéwitch, puis la cérémonie à la Forteresse. Dans toute cette longue parade, de 11 heures du matin à 3 heures, pas un détail vraiment grand ou vraiment touchant ; une mauvaise figuration d'opéra, avec un archaïsme qui chasse jusqu'à la possibilité de la douleur ou du recueillement.

Ces hérauts, ces hommes d'armes en cuirasse dorée, ces écussons, ces ordres et ces couronnes portés par des fonctionnaires de la huitième classe, tout cela est trop loin des habitudes modernes pour être associé à une douleur présente, réelle ; devant ce cortège de Wagner mal répété, on s'attend involontairement à voir paraître un cadavre en carton. Jomini fait observer avec raison que le drame est assez grand, assez éloquent par lui-même, pour qu'on ne le rapetisse pas avec tout ce décor moyen âge. Ces décors sont supportables en Angleterre, parce qu'on y attache une idée tenace ; ici, rien qu'une corvée officielle, où tous les figurants crèvent de froid et d'ennui. Seul, Valouief porte la lourde couronne de Monomaque avec conviction. Et pas de peuple derrière, grâce aux mesures de police ; le peuple, la seule chose qui eût été vraie ! Il est massé au loin, par grandes houles noires silencieuses, la marée qui attend son heure.

A Saint-Pierre et Saint-Paul, des fonctionnaires et des diplomates, ennuyés, qui attendent durant des heures. Le corps entre, porté par tous ces nombreux et solides gaillards de la famille, une riche moisson encore pour les attentats futurs. L'Empereur, calme, digne, excellente attitude. Les autres, l'air de gens harassés par les corvées de deuil. Le magnifique chant orthodoxe accueille le mort. Figure obsédante d'un vieil archimandrite, tête d'ascète descendue d'une icône de l'Athos, avec une flamme de vie macabre dans son maigre corps : comme il me fait comprendre les Saints-fous du moyen âge ! On dépose sous le dais de drap d'or ce pauvre cadavre haché, déguisé et dissimulé dans les étoffes, les tulles. La mâchoire s'est décrochée durant la route. Autour de ce tronc amputé, les ordres, les couronnes, les insignes portés par les grands officiers : Chouvalof, le malheureux négociateur de Berlin, tient le glaive de Russie. Après la cérémonie, chacun va embrasser le cercueil, quelques femmes y compris la mienne pleurent, mais rien de touchant, trop d'agitations, de distractions, de cancanes dans l'église.

Quel chapitre à écrire pour Léon Tolstoï, me fait remarquer Boisdeffre, que les conversations qui se tiennent dans cette église ! Un seul épisode touchant, le dernier : après le départ de la famille Impériale, la malheureuse veuve se traîne sur les gradins, soutenue par Rébinder ; elle est anéantie, embrasse le corps et s'écroule, nous sommes empoignés cette fois par la détresse inouïe de cette abandonnée qui a touché un moment aux marches du trône et retombe dans le fond de l'abîme. C'est la seule note vraie qui me restera de cette journée vide, curieuse pour les yeux des badauds, toute officielle et en montre, empoisonnée par la terreur où est chacun de quelque catastrophe, si peu digne en somme du grand drame historique qui l'a motivée.

Funérailles de l'Empereur.

27 mars. Un temps maudit, chasse-neige et bise glacée. Quatre heures à la Forteresse, de dix heures et demie à deux heures et demie. Tous les princes de la terre, héritiers d'Allemagne et d'Angleterre, de Danemark, Archiduc Charles-Louis, horde de petits Allemands. Magnifiques pompes liturgiques. Pensées tragiques dans cette église : les trois couches, les courtisans au-dessus, tout à leurs intrigues et à leurs convoitises, les cadavres dans le sol, les damnés sous le sol, dans les casemates, maudissant les autres ; voilà la véritable ruine, cette haine qui fermente sous nos pieds. Monde horrible, mal fait, tandis que les prêtres chantent « Gloire au Seigneur ! »... Causé avec Polovtsov, avec Liéven ; le désarroi, l'inquiétude, le mal vague des esprits en province. A deux heures, on a descendu et scellé dans sa fosse le pauvre puissant d'hier ; puis on a apporté la clef à son héritier, de peur qu'il ne sorte. Un drame funèbre de plus dans l'histoire russe.

*Voir : Journal (Paris, Saint-Pétersbourg, 1877-1883).
Paris, 1933.*

XX

PEDRO DEL RIO

Voyage autour du monde d'un Chilien. Santiago, 1884.

Moscou en 1883.

AYANT demandé ce que signifiait le grand mouvement, les drapeaux sur les maisons, les barrages de police, les allées et venues des militaires, etc... on me dit qu'à 10 heures, leurs Majestés Impériales allaient passer les troupes en revue au Champ de Mars.

J'ai pris un fiacre, que je payai trois fois plus qu'à l'ordinaire et en cinq heures j'ai tout vu. Cela en valait la peine, car j'ai pu observer les diverses conditions sociales des Russes : les princes, les nobles, la classe moyenne, les gens aisés, les ouvriers et les paysans venus en nombre immense des villages.

Les premiers étaient avec de riches équipages et des livrées éclatantes ; les autres ne l'étaient guère moins ; les troisièmes, dans des voitures de louage ou formant une haie immense sur les trottoirs ; les derniers, enfin, comme effrayés ou intimidés, se tenant généralement aux embouchures des rues fermées par de grosses cordes. Les vêtements des trois premiers groupes sont presque européens, à la française. Ceux du quatrième ressemblent aux vêtements des juifs, bonnet russe

et casaque avec ceinture à la taille. Les paysans portaient des bottes, des bonnets russes, des vestes blanches et un grand ceinturon.

Beaucoup d'entre eux, surtout les femmes et les enfants, étaient pieds nus. La majorité étaient déguenillés et sales, l'air lourd et hébété. Après de longues réflexions, après avoir bien regardé, ils se décidaient à acheter un pain de trois centimes qu'ils dévoraient avec un plaisir évident ; sans doute, c'était là pour eux un régal rare.

J'ai remarqué que presque tous sans exception semblent vraiment aimer le Tzar, car ils l'acclament avec grand enthousiasme quand il passe, agitant les bonnets d'un air joyeux. J'ai remarqué quelques hommes peu nombreux qui semblaient le faire à contre-cœur ; c'était exceptionnel.

Après deux heures d'attente, le trafic étant arrêté, même pour les piétons, le cortège passa ; d'abord le chef de la police, seul dans une voiture légère, enveloppé dans son grand manteau, presque debout, regardant de tous les côtés ; ensuite, l'Empereur, en uniforme et bonnet russe, grand, blond, jeune encore, corpulent, et de bonne prestance. A côté de lui, l'Impératrice, princesse Dagmar du Danemarck, également en deuil ; un peu forte, assez jolie. Ensuite, dans une voiture fantastique attelée de trois beaux chevaux blancs comme la neige, le prince oncle de l'Empereur, gouverneur du Caucase, avec une énorme barbe et un haut bonnet d'astrakan. Derrière venaient divers membres de la famille Impériale et hauts personnages.

Les troupes passées en revue consistaient en une trentaine de milliers d'hommes de toutes les races, de bonne allure et l'air martial.

J'ai trouvé, comme toujours, notre cavalerie bien supérieure ; je n'oublierai jamais les mille cavaliers que j'ai vus

à Arica, superbes, audacieux et bien montés. Ici, le petit trot est bon, mais le grand trot et le galop sont mauvais. Les cavaliers se tiennent mal, ils montent sans assurance ni grâce ; les chevaux sont lourds et avancent par saccades.

La merveille de Moscou est le temple du Saint-Sauveur, édifice superbe et neuf, qui a coûté 30 millions de pesos. Il a été commencé en 1835 et achevé depuis peu. Il a cinq coupoles, dont la centrale a 294 pieds de circonférence, toutes dorées. Elles ont 503 livres d'or. Tout l'extérieur est revêtu de beau marbre de Russie. Les sculptures sont excellentes, parfaitement belles ; l'architecture est simple et majestueuse. A l'intérieur il y a des fresques innombrables ; on y admire le jaspe, le porphyre et toutes les variétés de marbre d'Italie. Ses portes, très belles, sont en bronze.

Elles n'est pas encore consacrée. On n'y entre qu'avec un permis spécial, car les nihilistes ont essayé à deux reprises de la faire sauter.

Voir : Voyage autour du monde d'un Chilien, Santiago, 1884.

XXI

CAPTAIN REGINALD G. BURTON

Voyage en Russie en 1893.

A Moscou, la saison la plus agréable est l'hiver, car la ville offre alors plus de distractions, et le climat, malgré le grand froid, est préférable aux fortes chaleurs de l'été.

Il y a plusieurs patinoires, et comme il gèle dur pendant quatre mois de l'année, on ne manque pas d'occasions de prendre de l'exercice. Cependant, quand le thermomètre descend au-dessous de 20° R., il fait trop froid pour patiner. Parfois je trouvais la patinoire toute déserte, car apparemment les Russes ne pouvaient pas supporter le grand froid qu'il faisait. Ceci trouve sans doute son explication dans la manière qu'ils ont de s'enfermer pendant tout l'hiver dans leurs appartements presque hermétiquement clos. En général, les habitants sont paresseux et douillets. En hiver ils vont rarement à pied, et s'ils le font, ne marchent jamais d'un pas alerte, mais se traînent lentement et tout emmitoufflés dans leurs fourrures.

Les rues de Moscou sont sous presque tous les rapports les plus déplaisantes du monde. Les trottoirs y sont si étroits qu'il est impossible d'y marcher à son aise, et la voie est pavée de galets ronds, ce qui a pour effet de rendre absolument

assourdissant le bruit continu des voitures. Ce dernier désagrément disparaît évidemment en hiver, quand, les rues étant couvertes de neige, on circule en traîneau et n'entend pour tout bruit que le léger tintement des grelots. A la fin de l'hiver, au moment du dégel, les rues se trouvent réduites en piteux état par la neige fondue, et toutes les mauvaises odeurs, restées comme congelées pendant la froide saison, remontent alors et se répandent. Au printemps et en été, on procède partout aux réparations, et l'on sent l'odeur de l'asphalte dans presque chaque rue. On repeint les maisons, et les trottoirs sont encombrés d'échafaudages et d'échelles. En été, la chaleur est grande et on est incommodé par la poussière ; les théâtres sont fermés, et tous ceux à qui leurs moyens permettent de quitter la ville vont à la campagne. Dans les environs de Moscou, qui sont bien desservis par les trains de banlieue ou les tramways, il y a beaucoup d'endroits où l'on peut passer l'été agréablement, dans une *datcha*, ce qui est le nom donné par les Moscovites aux petites maisons de campagne. Ces datchas sont construites en bois et offrent pendant les chaleurs un séjour délicieux, puisqu'elles sont entourées de jardins et de régions boisées.

Un des plus jolis points des environs se trouve en haut de la Montagne des Moineaux, qui surplombe la rivière à 7 ou 8 kilomètres de Moscou et d'où l'on jouit d'une splendide vue sur la ville. L'endroit offre aussi un intérêt historique, car c'est d'ici que Napoléon aperçut, en 1812, pour la première fois la ville de Moscou avec ses mille clochers. C'est une charmante excursion que de monter là-haut par une belle journée d'été, prendre le thé dans un des nombreux petits jardins et rentrer le soir par le bateau, le long des sinuosités de la rivière.

Du point où se tenait Napoléon, on a devant soi tout le panorama de Moscou. Au premier plan s'étendent des

prés verdoyants et des bois profonds, derrière lesquels s'élève, imposante, la grande église du Rédempteur. L'Hôpital des Enfants trouvés et les murs du Kremlin avec leurs tourelles sont également remarquables. Le tout se présente dans l'encadrement d'une boucle de la rivière Moscva...

La nécessité d'avoir un passeport et de l'exhiber partout où l'on va est assez agaçante en Russie, comme l'est du reste tout le système des passeports en général. A chaque changement d'adresse, le passeport doit être envoyé à l'officier de police pour enregistrement. Le passeport est non seulement nécessaire pour pouvoir entrer en Russie, mais il faut s'en procurer un autre après six mois de séjour dans le pays, et encore un autre avant de pouvoir repasser la frontière. Non seulement les étrangers, mais tous les habitants du pays sont soumis au régime des passeports ; ceux-ci doivent être renouvelés périodiquement contre paiement d'une petite taxe d'où l'Etat tire certainement d'importants revenus. Quand j'étais à Moscou, on parlait beaucoup d'une prochaine réforme du système des passeports, système qui est vexatoire pour tous et ne sert à rien, car non seulement il n'est d'aucune aide pour la police, mais ajoute même aux difficultés à cause du trafic qui se fait avec ces documents.

En 1893 le Tsar fit une entrée solennelle à Moscou pour poser dans le Kremlin la première pierre des fondations sur lesquelles devait s'élever une statue de son père, Alexandre II. La police avait pris des précautions minutieuses pour la protection du Tsar, et l'heure de son arrivée ne fut communiquée que vingt-quatre heures à l'avance. De la gare jusqu'au Kremlin les rues étaient garnies de troupes et la foule attendit pendant plusieurs heures pour voir l'Empereur. Il passa

rapidement, accompagné de l'Impératrice, dans une voiture découverte à deux chevaux et fut acclamé par la troupe et la foule. C'était un homme de haute taille, bâti en athlète, et son extérieur avait beaucoup de celui du simple paysan russe. Doté d'une grande force physique, on disait qu'il était l'homme le plus fort de la Russie. Le soir de son arrivée il y eut de grandes illuminations, et une foule énorme, mais disciplinée, se pressait dans les rues. On avait dit que le Tsar séjournerait pendant deux semaines à Moscou ; il partit cependant de façon tout à fait inattendue, quelques jours seulement après son arrivée. Sans doute des raisons politiques exigeaient les déplacements secrets de ce genre, puisque l'on disait que l'activité des Nihilistes continuait encore. Peu de Tsars russes sont morts d'une mort naturelle.

J'ai entendu dire, sans toutefois pouvoir garantir l'exactitude de cette histoire, qu'il y avait eu un complot pour faire sauter le train impérial en route pour Moscou en 1893, et que trois étudiants avaient été désignés pour l'exécution de l'attentat. Deux de ces étudiants, soupçonnant ou ayant des preuves que le troisième avait l'intention de les trahir, le tuèrent et emportèrent la tête, qu'ils avaient détachée du cadavre, pour empêcher l'identification de la victime. Ils avaient cependant négligé de fouiller ses poches, dans lesquelles on retrouva, parmi d'autres papiers, la liste des conspirateurs. Cette histoire a quelque chose d'in vraisemblable, mais on en parlait beaucoup à Moscou, et je l'ai entendue de plusieurs sources.

Il est évidemment à peu près impossible d'apprendre l'entière vérité sur quoi que ce soit en Russie, à cause de la censure à laquelle est soumise la presse, et parce que tous ont peur des espions. Il paraît que la plupart des Nihilistes se trouvent parmi les étudiants, qui presque tous professent des

idées libérales et socialistes. Beaucoup de ces étudiants sont pourtant des révolutionnaires bien superficiels. Ils parlent beaucoup du pesant joug imposé par un gouvernement oppresseur, ils incriminent l'autocratie et la ploutocratie et propagent des idées révolutionnaires, mais tout cela seulement parce qu'ils tiennent pour chic de parler ainsi ; car, d'autre part, ils jetteront leurs casquettes en l'air et seront parmi les plus enthousiastes à acclamer le Tsar lorsque celui-ci fait son entrée dans la capitale...

Les voyages par chemin de fer en Russie sont plus confortables qu'en Angleterre, bien que les trains marchent lentement et fassent de fréquents arrêts quand la ligne comporte des gares. Dans la plupart de celles-ci, il y a un buffet où les voyageurs peuvent se régaler de *vodka* et de *zakouski* qui consistent en une variété de bouchées ou petites tranches de poisson, fromage, caviar, etc., que l'on choisit à son goût. Les chemins de fer sont tous construits sous le contrôle du Gouvernement, et il suffit de regarder la carte pour se rendre compte que le tracé des lignes a été grandement influencé par des considérations d'ordre militaire, en vue de leur utilisation stratégique...

Le voyage n'offre que peu d'intérêt, en hiver comme en été, car le paysage est plat et monotone. A travers les fenêtres on ne voit que l'étendue vide de la steppe, ou des terres cultivées alternant avec des forêts et des marais ; en hiver tout est couvert de neige. Il est préférable de voyager par bateau à vapeur aussi loin que possible, car ces transports fluviaux sont très bien aménagés, la cuisine y est excellente et l'on y rencontre souvent d'intéressants compagnons de voyage. Il est vrai que le paysage que l'on voit pendant ces trajets n'est pas très attrayant...

Au mois d'août, après un séjour de plusieurs mois à Moscou, je résolus de faire le voyage de Nijni-Novgorod pour y voir la grande foire à son point culminant. En douze heures, le train vous amène à Nijni-Novgorod, où la grande gare, très bien construite, forme un contraste frappant avec le quartier malpropre où elle se trouve.

De prime abord, la ville n'offre aucun attrait. Les Russes ne sont pas réputés pour leur propreté. Sous ce rapport, Nijni-Novgorod, pendant la foire, est probablement ce qu'il y a de pire. Arrivé vers le 15 août, au moment où la foire battait son plein, je commis l'erreur de descendre à un hôtel situé dans la zone de la foire, par conséquent au beau milieu du bruit et de la saleté, au lieu de me loger dans la ville, qui est relativement propre. Elle occupe un site élevé, dominant le fleuve et le quartier de la foire ; la partie haute, où souffle un petit vent frais, me plaisait tant, que je regrettais de ne pouvoir y faire un séjour plus long.

La grande attraction pour le voyageur est naturellement la foire. De ma fenêtre, à l'étage supérieur de l'hôtel, je voyais tout autour des toits de plomb couleur gris sale, sous un ciel morne, également gris. Le vent soufflait fort, et l'on entendait son lugubre mugissement autour des maisons d'angle ; les rues étaient pleines de boue, car il avait plu à verse pendant la nuit. Les perspectives n'avaient rien de plaisant, et des convois funèbres qui passaient ajoutaient encore au caractère déprimant du spectacle. De misérables véhicules, conduits par les cochers les plus crasseux que l'on puisse imaginer, roulaient en faisant gicler la boue. Dans la rue, des groupes de Tatares vendaient des peaux d'agneau d'Astrakhan, et dans les petites ruelles latérales se pressaient les vendeurs et acheteurs de différentes nationalités.

Sortant de mon hôtel, je m'acheminai vers le bâtiment principal de la foire, où les sons d'une musique militaire donnaient plus d'animation à l'ambiance. C'est une grande construction en briques rouges sur laquelle flottent plusieurs drapeaux ; elle est occupée par des magasins de Moscou et d'autres grandes villes. Toute l'atmosphère est à peu près pareille à celle des Arcades de Moscou, et il n'y avait là pas grand'chose de nouveau à voir. Dans plusieurs stands, des Caucasiens, vêtus de leur pittoresque costume national, vendaient de l'argenterie, des poignards curieusement ouvragés et d'autres articles de leur région. En plus du grand bâtiment, il y avait encore deux autres pavillons plus petits et construits en bois, tandis que tout le reste de la foire consistait en de misérables boutiques ou magasins en planches, où étaient exposés des articles de toutes les parties du monde. Ici se traitent de grandes affaires en fourrures de Sibérie. Je vis également quelques belles peaux de tigre et de léopard qui venaient de Boukara et d'autres endroits de l'Asie Centrale.

Il ne semblait y avoir rien de spécialement intéressant parmi les articles de l'industrie indigène, excepté les belles laques qui se font à Moscou. Celles-ci sont très chères si l'on veut la meilleure qualité, mais on trouve une imitation que l'on peut acheter à des prix raisonnables. En faisant des achats à la foire, ou même n'importe où en Russie, il faut tenir compte des usages du pays. Le Russe, dans ses méthodes commerciales, est un Asiatique, car il demande toujours un prix trois ou quatre fois supérieur à la valeur de l'article et pense que dans le commerce tout est permis. Sous ce rapport, l'honnêteté n'est pas une caractéristique de la nation russe. Il en va de même pour toutes les transactions que vous avez à faire avec les gens. Quand vous louez une chambre d'hôtel,

vous êtes obligé d'en marchander le prix, le patron vous demandant sûrement dix roubles quand il acceptera trois. En arrêtant un droschky ou autre voiture, il faut d'abord offrir le plus bas tarif, qui est de dix kopecks.

La duplicité est typique pour les gens, pris individuellement dans leurs affaires privées, comme elle l'est pour le Gouvernement dans ses entreprises diplomatiques. Dans tout, ils visent à atteindre leur but, quels que soient les moyens pour assurer le succès, et c'est en quoi l'orientalisme de la race slave se reconnaît clairement.

Une grande partie du commerce russe, et spécialement l'industrie des manufactures, se trouve entre les mains des Allemands ou d'autres étrangers, et l'on peut constater que la plupart des grands magasins de Moscou et de Saint-Pétersbourg ne sont pas russes, mais anglais, français ou allemands...

Les boutiques de la foire de Nijni-Novgorod servent seulement pendant la grande foire, car au printemps, quand les glaces de la Volga se rompent, toute cette partie basse de la ville est inondée. Pris dans son ensemble, le fameux marché vous déçoit, et j'ai trouvé la ville elle-même bien plus agréable et presque aussi intéressante.

Le troisième jour, je m'embarquai pour Astrakhan sur un des bateaux de la Compagnie Caucase et Mercure. Ces bateaux sont d'une construction semblable à celle des steamers fluviaux américains ; les cabines y sont confortables et la cuisine très soignée. Le paysage de la Volga, bien que pittoresque, est extrêmement monotone. La rive droite est généralement haute, avec des collines boisées, tandis qu'à gauche s'étend la plaine, parfois couverte de forêts. Jusqu'à Kazan, le fleuve se dirige vers l'Est et l'on passe devant de nombreux villages, dont l'un, Rabotka, est bien connu comme fournissant presque tous les marins et pilotes de la Volga. Une

partie du trajet est très belle, là où les Monts Djiguli s'élèvent au-dessus du fleuve comme un mur gris antique. Au clair de lune, ces hauteurs ont l'apparence de vieux châteaux forts, avec des remparts en ruines, et par une nuit pareille, il est agréable de rester sur le pont, tandis que le bateau glisse rapidement sur les eaux silencieuses, entouré de la mélancolie des grandes forêts, plongé dans l'ombre des hautes falaises.

Même de jour, le paysage est parfois d'une impressionnante solitude, quand des deux côtés les sombres forêts s'étendent jusqu'à l'horizon. Parfois, pas un seul être vivant n'apparaît dans ce vaste espace, pas un seul oiseau, pas même une mouette, bien qu'elles fussent nombreuses à suivre notre bateau au départ de Nijni-Novgorod...

Le temps s'éclaircit vers midi, quand nous approchions de Kazan ; après avoir longé une chaîne de collines nues sur la rive droite, nous aperçûmes de loin les dômes brillants et les blanches maisons de la ville.

Située à environ 7 kilomètres du fleuve, la ville n'est pas visible du port. Kazan est une ville de Tatares. Il y en avait beaucoup qui attendaient l'arrivée de notre steamer, avec des souliers, du savon, et d'autres articles à vendre. Le savon est le produit principal de l'endroit. Il en fournit au pays entier, bien que cet article ne soit pas très employé en Russie. Les Tatares de Kazan, me dit-on, sont des gens bien supérieurs aux Russes, étant sobres et honnêtes en affaires.

Un peu partout en Russie, il y a encore d'importantes colonies de Tatares, résidus des hordes nomades qui dominèrent le pays pendant plus de deux siècles. En tournant cette page de l'histoire, on reste frappé par la merveilleuse faculté qu'ont les Russes de supporter le lourd poids du despotisme et de l'oppression. Bien que son développement fût arrêté pendant

des siècles, le peuple russe s'est relevé de la domination étrangère des Tatares en des circonstances où d'autres nations moins douées seraient tombées pour toujours dans l'obscurité ou auraient cessé d'exister.

Malgré le gouvernement, à peine moins oppresseur, de leurs propres maîtres, ils se sont développés, ont prospéré et leur empire est devenu le second en importance parmi les puissances de la terre. Une telle avance est due sans doute à leur extraordinaire faculté de supporter tout sans murmurer, ainsi qu'à un certain fatalisme à l'orientale, inhérent au caractère russe. On ne saurait guère décrire les Russes comme un peuple énergique et entreprenant, bien qu'ils soient capables de poursuivre pas à pas, obstinément, le but qu'ils se sont assigné...

Kazan offre quelque intérêt historique, ayant été la principale cité des Tatares de la Horde d'Or jusqu'au XVI^e siècle, où elle fut prise, après un siège sanglant, par Ivan le Terrible. Il y a quelques mosquées et quelques beaux bâtiments, un vieux monastère et un Kremlin avec une tour ; mais la ville n'est guère plus intéressante que d'autres villes de province russes, qui toutes sont assez ennuyeuses...

Notre escale suivante fut Samara, grande ville pittoresquement située sur la rive gauche du fleuve.

Avant Saratof, le caractère du pays change, la végétation devient plus clairsemée, tandis que toute la rive gauche n'est plus qu'une vaste steppe. Nous arrivâmes à Saratof au matin du quatrième jour après notre départ de Nijni-Novgorod. La ville est située au bout d'un bras du fleuve et s'étend sur le versant des collines qui l'environnent. Comme Saratof me fit une bonne impression, je résolus d'y passer deux jours, afin de faire connaissance avec une ville de province typiquement

russe. Le premier soir j'ai dîné dans un hôtel, une vraie maison morte qui vaut la peine d'une description, car beaucoup d'auberges de la province russe lui ressemblent. Vous entrez dans un hall faiblement éclairé et parcimonieusement meublé de chaises et de tables. Les garçons se promènent d'une salle à l'autre, n'ayant rien à faire, car les clients manquent. Personne ne vient dans cette maison morte. Le propriétaire se tient près de la porte d'entrée et regarde mélancoliquement dans la rue, à l'affût de clients qui n'apparaissent jamais. Les murs sont couverts de moisissure, une épaisse couche de poussière recouvre le sol, et les huiliers sont branlants. Tout est d'une indicible tristesse, les garçons faméliques ont l'air triste aussi. Mais pourquoi y a-t-il tant de garçons ? Quand vous arrivez, deux accourent pour ouvrir les deux battants de la porte ; il y en a un qui s'empare de votre chapeau et de votre canne, un autre vous débarrasse de votre pardessus, encore un autre vous guide vers votre table, tandis qu'un sixième apporte le menu. Tous ne parlent qu'à voix basse et marchent sans bruit avec des mouvements compassés, comme s'ils craignaient de soulever la poussière. Même le chat gris très maigre semble esquiver un sourire désabusé quand il se frotte contre votre chaise et avale avidement la lèche de pain que vous lui tendez. Le visiteur se ressent de cette atmosphère de désolation, et on éprouve un sentiment de délivrance quand, en sortant, on se retrouve dans l'air frais. Il est vrai que tous les hôtels ne ressemblent pas à celui-là. Le lendemain je dînai dans un autre qui semblait prospère et où il y avait de l'animation...

De Tzaritzine à Astrakhan, on ne voit que la steppe, toujours pareille dans sa monotonie, que les huttes des kalmouks et les rares arbres, qui ressemblent à des spectres, n'arrivent pas à animer. Après un trajet aussi morne, il est vraiment

agréable d'apercevoir la ville d'Astrakhan, située sur la rive gauche de la Volga, à huit verstes de son embouchure dans la Mer Caspienne. Les habitants travaillent surtout dans les pêcheries de la Volga ; d'autre part la place est réputée pour ses fourrures et ses raisins. Le climat y est chaud, malsain en été, et la propreté de la ville laisse à désirer. Sous ce rapport, et par sa population très mixte, Astrakhan est une ville tout à fait asiatique...

La bureaucratie et la corruption des fonctionnaires sont la cause principale de la situation pénible où se trouvent les paysans ; au lieu de s'améliorer, après l'abolition du servage, cette situation est devenue pire qu'avant. En 1893, un cas typique de corruption des services administratifs fit les frais de toutes les conversations à Moscou, bien que les journaux n'en aient pu dire le moindre mot. J'appris cette histoire de différentes sources, et je ne doute point que dans l'ensemble elle ne soit exacte. Le train impérial, dans lequel le Tsar revenait à Moscou après un séjour dans le Midi, traversait une des régions où régnait la famine ; il s'arrêta soudain de façon tout à fait imprévue. Environ trois mille paysans s'étaient rassemblés sur la voie. Obstruant la ligne du chemin de fer, ils refusaient de se disperser avant d'avoir vu l'Empereur auquel ils voulaient remettre une pétition.

Un des rapports sur cet incident disait qu'un détachement de soldats, commandé par un officier, était arrivé sur place et avait ouvert le feu sur les paysans, en tuant plusieurs. Là-dessus les paysans auraient abattu l'officier et crié aux soldats :

— Vous ne pouvez pas tirer sur nous, car il n'y a plus personne pour vous en donner l'ordre.

Toutefois, ce point de l'histoire demande confirmation et je ne puis en garantir l'exactitude.

Les paysans refusèrent d'obéir à toutes les injonctions de se retirer de la ligne, disant qu'ils se feraient plutôt écraser par le train. Finalement l'Empereur descendit et on lui remit la pétition où il était dit que deux ans auparavant, quand la région était infestée d'une épizootie, un grand nombre de bêtes avaient été abattues sur l'ordre du Gouvernement, et que depuis lors les paysans attendaient en vain le dédommagement qui leur avait été promis.

Le Tsar ayant demandé pourquoi ils ne lui avaient pas envoyé une pétition à ce sujet, ils répondirent qu'ils en avaient déjà envoyé deux, mais qu'il n'y fut jamais répondu. Là-dessus, dit-on, le Tsar distribua une forte somme d'argent, promit aux paysans que justice leur serait rendue et donna des ordres pour que l'indemnité fût envoyée sans délai à tous ceux qui avaient subi des pertes. Par la suite l'enquête révéla que les fonds avaient été dûment expédiés, mais, comme cela arrive fréquemment, ils étaient restés entre les mains des fonctionnaires chargés du paiement des indemnités.

Voilà l'Administration russe. Un pareil état de choses existe sans doute partout dans le pays. La corruption dans l'Administration, la difficulté de se faire rendre justice, et la crainte éprouvée par les paysans devant tout fonctionnaire de l'Etat, autant de causes qui empêchent l'établissement d'un ordre meilleur en Russie.

XXII

CLAUDE ANET
(1868-1931)

La Révolution russe à Pétrograd et aux Armées.

Mars-Mai 1917.

PÉTROGRAD, 23 février, 7 mars. — Depuis plusieurs jours, par suite de la crise des transports qui est aiguë, le charbon n'arrive pas en quantité suffisante ; des usines travaillant pour la défense nationale ont dû ou ralentir leur production ou fermer ; des milliers d'ouvriers sont sur le pavé.

La farine manque aussi. Au petit jour, dans l'aube glacée, ma cuisinière a attendu quatre heures pour avoir deux petits pains. Ces jours derniers, les queues sont interminables à la porte des boulangeries. On entend des cris, des protestations monter de la foule, dont la patience est pourtant admirable ; les femmes tremblent de froid, des enfants s'évanouissent.

Le thermomètre est encore à — 15° après deux mois de l'hiver le plus rude, où le mercure a varié entre — 45° et 40°.

Aujourd'hui, la séance est tumultueuse à la Douma où, depuis plusieurs jours, on discute les questions de ravitaillement. Chingaref somme les ministres, s'ils ne peuvent remplir

leur devoir, de s'en aller. Skobelef, socialiste révolutionnaire, ose dire qu'en France le peuple en colère avait balayé jusqu'au trône des rois. Kerenski, du même parti, parle avec force de l'incapacité du gouvernement qui ne peut ravitailler Pétrograd, et demande que l'on prenne des mesures immédiates. Sur les bancs du gouvernement, personne. Il en est toujours ainsi lorsque les membres de la Douma interpellent. Le gouvernement montre le mépris qu'il a pour l'assemblée et le peu de cas qu'il fait des questions qu'elle lui pose, en s'abstenant d'assister à la séance...

Dans l'après-midi, par un temps magnifique d'hiver, la ville commence à être agitée. Je vais sur la Perspective Nevski. Il y a foule ; beaucoup d'ouvriers, beaucoup de curieux. Des pelotons de cosaques font leur apparition, lance au poing, le bonnet de fourrure sur l'oreille, une mèche de cheveux bouffants sur la tempe. Ils ont la nagaïka dans la main droite, leurs petits chevaux caracolent sur la neige durcie. La foule les regarde et se promène de bonne humeur. Les tramways passent plus rarement. J'apprends que dans Souvorovski Prospect le peuple les arrête et casse les vitres de ceux qui continuent à marcher. On dit que, dans les quartiers ouvriers, il y a des émeutes.

Les ouvriers en chômage sont payés, mais la cause de l'agitation est dans la difficulté qu'ils trouvent à se nourrir. L'ouvrier doit faire queue quatre heures pour avoir une livre de pain et, souvent, avant que son tour arrive, la boulangerie ferme et accroche une pancarte « Pas de pain ».

Vendredi 24 février / 8 mars. — Pendant la nuit, le gouvernement fait afficher dans Pétrograd une déclaration disant que le stock de farine est normal, les arrivages considérables, et que chacun aura le nécessaire.

Le mouvement gréviste augmente. Dans Nevski, la foule est énorme, mais entre 2 et 3 heures, je n'y vois pas de manifestations organisées. Des pelotons de cosaques font circuler les passants. Par moment, ils montent même sur les trottoirs, mais ils manient leurs petits chevaux avec tant d'adresse qu'ils ne touchent personne. Ces cosaques sont de grands enfants, blonds et souriants. La police est indifférente, inactive.

Pour l'instant rien de grave. Mais on sent l'inquiétude grandir. Les dvorniks tiennent les portes à moitié fermées. Je cours au palais de Tauride, où siège la Douma. Les couloirs sont houleux. Maklakof et Chingaref me disent qu'il faudra une ou deux semaines avant que charbon et minerai arrivent en quantité suffisante pour permettre la reprise du travail. D'ici là, que se passera-t-il ?

Vers quatre heures, les choses commencent à se gâter sur le Nevski. Des cortèges d'ouvriers font leur apparition avec drapeau rouge en tête. La police doit avoir reçu l'ordre de laisser faire, car nulle part je ne vois qu'on les disperse. A 5 heures, on établit des barrages. Les gendarmes à cheval occupent le pont de la Police sur le canal de la Moïka ; devant la cathédrale de Kazan, autre barrage. Et tout le temps, les gais cosaques cavalcadent sur la neige. La circulation dans « la ville aux distances infinies » devient très difficile. Plus un tramway et les iswostchiks rentrent à l'écurie. Je fais quinze verstes à pied dans la journée.

Les journaux, par ordre, ne disent pas un mot des troubles, mais les éditions du soir annoncent que, sur l'initiative de Rodzianko, président de la Douma, le gouvernement réunit d'urgence une commission pour étudier la question du ravitaillement de Pétrograd.

Lundi 27 février, 12 mars. — Hier soir, les journaux n'ont pas paru. Ce matin ils ne paraissent pas non plus... Les boulangeries sont fermées ; il n'y a pas de pain.

Je téléphone à un confrère russe. Il me transmet le grave renseignement suivant : en face de chez lui, dans la caserne du régiment de Volhynie, les soldats se mutinent, tirent sur leurs officiers et sortent en désordre dans la rue avec leurs armes. Il n'a pas vu tirer sur les officiers, mais dans la cour de la caserne, on entend des coups de feu...

A 11 heures, je sors de chez moi... Quel spectacle !

Tout le régiment Préobrajenski, le premier régiment de la garde, défile en désordre, sans officiers. Les soldats tirent en l'air. C'est une fusillade incessante. La foule les acclame, agite des mouchoirs. Des soldats mettent leur casquette sur la baïonnette.

Ma première impression est de détresse. Une révolution à cette heure ! Peut-être une guerre civile ! Au mieux, de longs mois d'anarchie, alors que le pays a besoin de toutes ses forces pour lutter contre l'ennemi extérieur...

Les soldats se dirigent vers l'arsenal voisin. Ils en font le siège. On assure que les émeutiers ont fusillé le général commandant. Les officiers pris dans la tourmente disparaissent comme ils peuvent. Ceux que l'on prend, s'ils ne résistent pas, on les dépouille de leur sabre et de leur revolver. On leur arrache leurs épaulettes...

Jusqu'à midi et demi, les soldats défilent. Je les vois donner des fusils aux ouvriers. Des émeutiers passent avec des ceinturons et des sabres d'officiers. Un cosaque galope, brandissant un revolver. On continue à tirer sans fin. Les soldats organisent deux postes au coin de la rue ; mais un grand désordre règne. Les gens fuient. Les soldats ne laissent passer personne. La police a disparu ; on ne voit plus un officier.

Je remonte chez moi. Me voici enfermé dans mon appartement...

A partir de 2 heures, la situation dans mon quartier est la suivante : les soldats mutinés sont maîtres de l'arsenal ; ils ont ouvert les portes de la grande prison politique de la Schpalnernaïa, à côté de chez moi, libéré tous les détenus... Je descends et, par la porte vitrée, qui est fermée, je vois des automobiles arriver pleines d'émeutiers. Ils ont sans doute pillé un dépôt d'alcool ; ils tendent de l'alcool aux soldats. Un soldat passe à cheval, le revolver au poing et tire sans raison. On tire, du reste, beaucoup, mais en l'air.

Par téléphone, on me dit que de l'autre côté des casernes de Préobrajenski, à Souvorovski-Prospect, la lutte est violente et que la fusillade ne cesse pas...

A 5 heures, on me téléphone qu'une grande nouvelle court la ville. Ce soir même, un nouveau gouvernement serait nommé avec, comme chef, le général Alexeïef...

On m'apprend que hier le gouvernement a prorogé la Douma et l'a ajournée après les vacances de Pâques. Cela montre le sens politique du gouvernement, l'intuition qu'il a de l'âme des foules et des raisons profondes qui ont amené ce que déjà on ne peut plus appeler des troubles, mais une révolution...

Il y a dix degrés de froid. Ils ont brûlé le Palais de Justice, dont les fenêtres vomissent des flammes à côté de chez moi. La fusillade ne cesse pas, mais elle est molle. Des flaques de sang au coin de la rue rougissent la neige...

Il se confirme que la Douma avait été dissoute hier par un dernier acte de folie du gouvernement.

On a cherché Protopopoff partout, Il a fui. Les révolutionnaires ont pillé son appartement où ils ont trouvé beaucoup de champagne. On en boit à ma porte dans Litheïni.

La révolution gagne du terrain et tout Pétrograd est entre ses mains... Du gouvernement aucune nouvelle. Ce néant de gouvernement était poussière et est retourné à la poussière...

Partout, joie extraordinaire, les gens s'embrassent ; les soldats sont gais et triomphants. A la Douma, enthousiasme ; les comités siègent en chambres des commissions. Les nouvelles arrivent de partout. La ville entière est gagnée à la Révolution...

3 /16 mars. — Au soir, *Les Nouvelles* apportent enfin des documents décisifs pour l'histoire des jours que nous vivons. Elles donnent le manifeste d'abdication de l'Empereur, sur qui depuis plusieurs jours couraient des bruits les plus contradictoires et dont on savait seulement qu'il était quelque part, à peu près seul, dans le train impérial, courant au hasard entre Mohilef, Moscou, Pétrograd et Dwinsk...

Tout au-dessous, c'est le manifeste de Michel Alexandrovitch, renonçant au trône que lui offre son frère...

La dynastie des Romanoff a disparu dans la tourmente. Un coup de vent s'est élevé. Elle n'a trouvé personne pour la défendre. Elle s'est écroulée, comme si toute vie était éteinte en elle. L'autocrate, qui régnait hier sur cent soixante millions de sujets, n'a pas vu un homme se lever pour sa cause. Ni la famille impériale, ni la noblesse, ni l'armée, ni le peuple ne sont allés à lui dans l'heure du danger. Seuls les obscurs *garodovoï*s de Pétrograd ont prolongé pendant quelques jours une lutte sans espoir.

4 /17 mars. — Les journaux ne paraissent toujours pas. La raison en est curieuse. Les ouvriers typographes appartiennent au parti social-démocrate, dont ils forment le groupe le plus intelligent et aussi le plus avancé. Pendant les jours que nous

vivons, le parti fait une propagande active dans la rue, dans les meetings, à la Douma, dans les casernes. Ce ne sont que placards révolutionnaires affichés sur les murs, distribués aux passants. Le comité des députés ouvriers et soldats fait paraître un journal sur quatre pages, et la feuille officielle même, publiée sous le titre *Nouvelles* par le comité des journalistes de Pétrograd, et qui donne les nouvelles du gouvernement, est fortement sous leur influence. Le numéro 6/7, sur dix arrêtés officiels, en donne huit du ministre socialiste.

Aussi les ouvriers typographes, sentant combien facilement ils peuvent répandre leurs idées dans le silence de la grande presse, ont résolu de retarder le plus possible la réapparition des journaux.

Sur la façade du palais Youssouppoff, Moika 94, une grande pancarte est affichée, portant en lettres rouges : « Hôtel du prince Youssouppoff ». On peut dire que c'est de l'hôtel Youssouppoff qu'est partie la révolution. L'assassinat de Raspoutine a été le choc initial qui a cristallisé les énergies endormies et les a fait passer de la pensée à l'action. Aux cinq coups de revolver qui ont abattu Raspoutine ont répondu, dans Pétrograd, les milliers de coups de fusil qui ont renversé la dynastie des Romanoff.

*Recueil de pages griffonnées chaque soir dans la fièvre
des journées prodigieuses que nous avons vécues.*



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	IX
I. Ahmed ben Fozzlan	1
I. Ahmed ben Fozzlan ben Abbas	1
II. Jean du Plan de Carpin	7
III. Frère Guillaume de Rubruquis	11
IV. Ibn Batoutah	20
V. Ambroise Contarini	24
VI. Sigismond, baron de Herberstein	28
VII. Giles Fletcher	44
VIII. Jacques Margeret	60
IX. Adam Olearius	70
X. Iohann Georg Korb	82
XI. Le comte Francesco Algarotti	85
XII. Giovanni Giacomo Casanova de Seingalt.	88
XIII. Maréchal prince Charles-Joseph de Ligne	93
XIV. Elisabeth-Louise Vigée Le Brun.	96
XV. Auguste-Frédéric de Kotzebue	104
XVI. Madame de Staël	114
XVII. Le marquis A. de Custine	131
XVIII. Théophile Gautier	168
XIX. Le vicomte Eugène Melchior de Vogüé	191
XX. Pedro del Rio	197
XXI. Captain Reginald G. Burton	200
XXII. Claude Anet.	213

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DES
IMPRIMERIES RÉUNIES, S. A., A LAUSANNE
LE 30 JUIN 1947.

13043

72.-

381/54

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A., LAUSANNE

Imprimé en Suisse